

35 Ldo 163 . JCS 743/1 A. 17

# TRAITÉS

DE PIÉTÉ,

OU

DISCOURS

*SUR LES DEVOIRS*

*DES PRÊTRES.*

*Par M. CLAUDE DE SAINTE-  
MARTHE, Confesseur des Reli-  
gieuses de Port-Royal des Champs.*



---

MDCC LXX.



---



---

## P R É F A C E.

**O**N a donné au Public en 1702, deux volumes de M. de Sainte-Marthe intitulés : *Traité de piété sur divers sujets de la Morale Chrétienne* ; & en 1711 deux autres volumes contenant les Lettres du même Auteur. Dans les préfaces qui sont à la tête de ces deux ouvrages on promet de donner un jour ce qui reste de ces Traités ; sans que depuis un si longtems on ait acquitté cette promesse. On l'acquitte aujourd'hui, en faisant imprimer divers Traités sur les obligations des Prêtres, qu'on a trouvés réunis dans un Manuscrit de Port-Royal, & joints aux Traités qui sont déjà imprimés ; ce qui montre que les Traités sur le Sacerdoce qui paroissent aujourd'hui sont ceux qu'on avoit promis dans les ouvrages qui ont précédé.

A ij

## A P R E F A C E.

Il ne faut pas s'étonner si ces derniers Traités paroissent si tard & soixante ans après les autres qui regardent les obligations des Laïcs. La plupart des Ecclesiastiques souffrent moins que les Laïcs, qu'on leur dise la vérité. Ceux-ci sçavent qu'ils sont faits pour l'entendre, & cette science leur procure l'avantage d'écouter paisiblement ceux qui leur montrent leurs obligations. Il n'en est pas toujours de même des autres. Quand il n'y a rien de scandaleux dans leur conduite, & qu'ils s'acquittent suffisamment de leurs obligations, pour contenter la multitude qui n'y regarde pas de si près, ils ne peuvent souffrir qu'on leur prouve qu'ils ne font rien qui vaille, qu'ils sont mal entrés dans le Sacerdoce, que leur zèle pour la Prédication n'est qu'un desir humain de se produire, & une démangeaison de parler des vérités qu'ils n'ont jamais ni bien pénétrées, ni bien prati-

## P R E F A C E.

quées ; que la conduite des âmes exige de si grandes qualités , que cette charge n'est propre qu'à les accabler , sans même qu'ils le voyent. Ces vérités , quand elles sont bien développées , les troublent & les désolent ; & n'ayant pas la force de se corriger , ni même l'humilité de s'avouer coupables , ils se mettent en mauvaise humeur contre les Auteurs & les livres qui leur montrent ce qu'ils ne voudroient pas voir. C'est sans doute la crainte de ces inconvéniens qui a suspendu la publication de ces Traités. On n'a garde de blâmer cette retenue qui étoit sans doute fort raisonnable dans un tems où les copies de ces Traités pouvoient être plus communes. Mais à présent pourquoi attendroit-on ? Ne seroit-ce pas courir les risques de voir perdre ces Traités , & de frustrer l'Eglise des avantages considérables qu'elle en peut tirer ?

Car il est certain que quoique

A n j

6      P R E F A C E.

l'on ait beaucoup écrit sur les obligations des Ministres de l'Eglise, on ne voit aucun ouvrage dans le goût de celui-ci. Il est nouveau pour la tournure & pour le fonds; & il a été dicté à un esprit fort juste, fort clair, & fort élevé par une lumière toute d'expérience, formée & dirigée par une ardente charité.

Pour s'en convaincre, & rendre même ces Traités plus recommandables, il n'y a qu'à dire qui étoit M. de Sainte-Marthe. C'étoit un homme qui, après avoir passé sa jeunesse dans l'innocence, la pénitence, la retraite & l'étude des Peres & des Conciles, & être parvenu au Sacerdoce par la violence qu'on fit à son humilité, vint se jeter entre les bras de M. Singlin, Confesseur de Port-Royal, pour se renouveler dans la piété sous ce grand maître de la vie spirituelle. M. Singlin connoissant bien-tôt les trésors de grace qui étoient dans ce saint Pré-

## P R E F A C E. 7

tre, le jugea digne des emplois les plus importans du Sacerdoce. Il fut nommé Confesseur de Port-Royal des Champs, & peu de tems après Curé de Mondeville dans le Diocèse de Sens. Il se détermina à prendre cette Cure, par les raisons qui en auroient détourné bien d'autres. Il faut l'entendre s'expliquer lui-même là-dessus, dans sa Défense des Religieuses de Port-Royal, contre les calomnies de M. Chamillard Docteur de Sorbonne.

« Dabord, dit-il, pendant six mois  
» que je demeurai à Port-Royal des  
» Champs, on ne me fit point de  
» leçons, on ne me donna aucune  
» instruction des secrets de la cabale  
» prétendue; on ne m'en apprit  
» point les intrigues. Je n'eus aucu-  
» ne communication secreete avec  
» qui que ce soit. Je ne voyois pres-  
» que personne; & ainsi mes livres  
» & la prière occupoient tout mon  
» loisir. Cependant, Monsieur, il

8            P R E F A C E .

» faut avouer qu'il y a bien de l'a-  
» vantage à servir ce parti. Je reçus  
» bientôt une bonne récompense ,  
» quoique je n'eusse encore rien fait.  
» Car il arriva en ce tems , qui étoit  
» la seconde guerre de Paris , que le  
» Vicaire de Mondeville , qui est  
» une Terre qui appartient aux Re-  
» ligieuses , ayant été tué d'un coup  
» de mousquet , & le Curé étant  
» mort de frayeur , on me porta  
» à me charger de cette Cure qui  
» étoit abandonnée : j'y entrai mal-  
» gré moi & avec beaucoup de pei-  
» ne : d'une part je me reconnoissois  
» indigne de cette charge ; mais  
» d'ailleurs j'avois peur de manquer  
» à la charité qu'il y avoit à faire à  
» des personnes qui étoient dans la  
» dernière désolation. En effet , je  
» trouvai que les soldats avoient tel-  
» lement ravagé & pillé ce lieu , &  
» qu'ils l'avoient réduit à une si ex-  
» trême pauvreté , que les plus ri-  
» ches n'avoient pas de pain pour

## P R E F A C E. 9

» manger, ni même de la paille  
» pour se coucher. L'incommodité  
» qu'ils souffroient dans leurs mai-  
» sons pleines de puanteur, les tra-  
» vaux extraordinaires, la mauvai-  
» se nourriture, & l'air même qui  
» étoit corrompu, rendoient pres-  
» que tous ces gens malades, & les  
» mettoient dans l'impuissance de  
» se secourir les uns les autres. Tout  
» étoit plein de fièvres malignes,  
» de flux de sang & d'autres misé-  
» res; de sorte que quelques secours  
» que nous pussions leur donner, on  
» en voyoit presque tous les jours  
» mourir quelques-uns, & moi-mê-  
» me je fus réduit à l'extrémité. »  
( Il faut ajouter ce qu'on apprend  
du Nécrologe de Port-Royal, que  
M. de Sainte-Marthe jeûnoit tous  
les jours, au milieu de ces fatigues,  
au pain & à l'eau. ) « Ce tems de  
» maladie & de famine passé, je  
» commençai plus que jamais à sen-  
» tir la pesanteur du fardeau dont

A. v

10      *P R E F A C E.*

» j'étois chargé. Je ne trouvai pas  
» en moi des paroles assez puissantes  
» pour briser la dureté des cœurs ,  
» je n'avois ni assez de force pour  
» faire fortir les pécheurs de leurs  
» mauvaises habitudes , ni assez de  
» patience pour les y souffrir. Je  
» quittai donc ce Bénéfice où j'avois  
» peur de ne pas faire mon salut , &  
» où je ne contribuois rien à celui  
» des autres : & dans le regret qui  
» me restoit de n'y avoir fait que des  
» fautes , j'avois du moins cette  
» consolation , que je ne m'y étois  
» pas enrichi , & j'espérois qu'après  
» cette expérience de mon peu de  
» capacité , on ne m'engageroit  
» plus dans de tels emplois. Je ne  
» jouis pas longtems de mon repos :  
» car M. Singlin me parla bientôt  
» après , d'aller à Port-Royal des  
» Champs , pour y être Confesseur  
» des Religieuses. Je resistai pen-  
» dant un an à cette proposition. Il  
» me sembloit que la connoissance

P R E F A C E. 11

» que j'avois de mes ténèbres & de  
» ma misère, m'étoit une raison  
» suffisante, pour ne m'engager pas  
» à un charge, dont les personnes  
» les plus vertueuses ont bien de la  
» peine de s'acquitter comme il faut.  
» Néanmoins je me soumis enfin à  
» ce que l'on desiroit de moi . . . .  
» & ce qui me porta à ne résister  
» pas davantage, fut la pensée qu'on  
» nous chasseroit tous de Port-  
» Royal . . . Mais il faut avouer  
» que nos prévoyances sont fort  
» incertaines . . . car j'ai été près  
» de six ans dans cette Maison, où  
» je ne croyois pas pouvoir être  
» six semaines. » *Pag. 14. 15.*

J'ai rapporté tout ce long discours, pour faire voir la sainteté de M. de Sainte-Marthe, sa profonde humilité, & la haute idée qu'il avoit du Ministère Ecclésiastique. Il appartient à de telles personnes d'en instruire les autres, & il ne faut pas douter qu'il ne réside dans

A v j

leurs Ecrits un esprit de grace & de force capables de toucher ceux qui les liront.

On ne doit pas s'attendre néanmoins, qu'on trouvera ici un Traité suivi des devoirs des Prêtres; & si on veut en sçavoir la raison, & à quelle occasion M. de Sainte-Marthe a composé ceux-ci, il n'y a qu'à écouter Dom Vincent Comblat dans sa Lettre à M. Pavillon Evêque d'Aleth, imprimée depuis peu.

« J'ai vu à Port-Royal, dit-il, page 154, un saint & très-célèbre  
 » Ecclésiastique, qui est celui qui  
 » me conduisoit, qui a soin particulièrement des Religieuses, & qui  
 » travaille incessamment à des Traités spirituels qu'il fait par nécessité, selon l'occurrence des matières  
 » difficiles qu'on lui propose. Je le priai de m'en prêter quelques-uns  
 » pour les lire; & les trouvant si merveilleux, je m'étonnai qu'on  
 » ne les fit point imprimer, y en

## P R E F A C E. 13

» ayant deux cassettes toutes plei-  
» nes, sur les plus excellentes ma-  
» tières de la conduite des ames.  
» Il me dit en gémissant, que c'é-  
» toit Dieu qui devoit disposer de  
» toutes choses, non pas l'homme ;  
» qu'ils avoient coutume de laisser  
» les choses bien longtems après  
» les avoir faites, afin que les idées  
» pour lesquelles on pouvoit avoir  
» quelque affection secrète, étant  
» entièrement effacées, on vint à  
» revoir ses ouvrages comme des  
» pièces étrangères, & les censurer  
» avec la même rigueur, que si  
» elles n'étoient pas à eux. »

Au reste ces Traités ne sont pas tellement appropriés aux Ecclésiastiques, que les laïcs n'en puissent tirer aussi une grande utilité. Il est bon qu'ils voyent les peines qu'ils sont capables de causer à leurs Peres, les qualités qu'ils doivent desirer en ceux qui les conduisent, & combien ils doivent se

**P R E F A C E.**

défier, ou plutôt fuir ceux qui en ont de toutes contraires. On n'est en cette vie qu'une fois. Tout consiste à être bien conseillé, & à bien suivre ceux qui nous conduisent.





# TRAITÉS DE PIÉTÉ.

## PREMIER TRAITÉ.

Quis putas est fidelis servus & prudens quem  
constituit Dominus super familiam suam?

*Math. 24. 45.*

*Qui est le serviteur fidèle & prudent, que son  
maître a établi sur tous ses serviteurs ?*

I.

**L**n'y a rien de si commun que  
cette parole, qu'il se faut choi-  
sir un Directeur entre mille,  
& même entre dix mille : ce  
qui marque combien il y a peu de Prêtres  
qui ayent les qualités nécessaires pour la  
conduite des ames, & l'extrême soin  
qu'on doit avoir de chercher celui que  
Dieu nous a destiné; parce que c'est peut-  
être le seul qui nous puisse conduire dans

la voie étroite, & que tous les autres ne peuvent que nous tromper.

Cependant il semble que la plupart des Confesseurs agissent, comme si chacun d'eux étoit assuré qu'il est l'unique entre dix-mille; ils reçoivent sans discernement tous ceux qui s'adressent à eux, comme s'ils sçavoient certainement que Dieu les leur envie. Ils ne doutent point qu'ils n'ayent tout ce qu'il faut pour se bien acquitter de leur ministère à leur égard, & il ne leur vient point en pensée, que d'autres les pourroient servir plus utilement.

FK.

J'ai connu autrefois un Curé qui avoit une telle passion de conduire les personnes de piété de sa paroisse, qu'il ne pouvoit souffrir dans son Eglise aucun Prêtre de quelque réputation; de peur que l'on ne s'adressât à eux. Cette conduite a duré jusqu'à sa mort. Et ce qui est étrange, lorsque la caducité de son âge le mettoit dans l'impuissance d'agir, c'est alors qu'il étoit plus jaloux de son autorité, & qu'il prenoit plus de précaution pour empêcher les autres d'agir: comme étant persuadé que dans la plus grande foiblesse, il étoit pourtant l'unique à qui on devoit s'adresser.

Cette bonne opinion de soi-même étant

commune parmi les Supérieurs & les Confesseurs, nous ne devons pas nous en croire exempts, & nous devons même sçavoir, que nous avons tous assez d'orgueil pour nous imaginer que nous sommes aussi capables que personne de diriger ceux qui s'adressent à nous : & ce qui peut nous entretenir dans cette illusion, c'est que notre malignité nous fait voir une infinité de choses où les autres manquent, & notre amour propre au contraire nous cache tout ce qui pourroit nous détromper de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes.

## E L L

Une chose qui me paroît fort extraordinaire, c'est que cette grande vérité qu'il faut choisir un Directeur entre dix mille, ne soit pas encore entrée dans les Communautés Religieuses. Car le moyen de croire que si les Supérieurs la sçavoient, ils osassent porter tant de jeunes Religieux, qu'ils sçavent n'avoir, ni science, ni prudence, ni expérience, à conduire indifféremment toutes les personnes qui assiègent leurs confessionaux. Y a-t-il apparence que si ces Supérieurs croyoient qu'il fallut beaucoup de lumière pour juger des péchés, ils engageassent des gens ignorans

à cet emploi. S'ils étoient convaincus que ceux qui délient sans une extrême prudence les pécheurs, lient leur conscience, & rendent leurs pénitens plus coupables qu'ils n'étoient auparavant, voudroient-ils employer leur autorité, pour favoriser ces désordres? Enfin s'ils croyoient que quand un aveugle en conduit un autre ils tombent tous deux dans le précipice, n'auroient-ils pas soin de n'employer à un état si périlleux, que des personnes extraordinairement éclairées.

Je crois faire justice aux gens de Communauté, quand j'attribue leur conduite à leur ignorance. Car s'il étoit vrai qu'ils sçussent qu'il faut avoir une vertu si singulière & si rare, qu'entre dix mille, à peine en voit-on un seul qui la possède, il faudroit que dans tous les Couvens de Religieux, il y eut un fond incompréhensible d'orgueil, pour supposer qu'il n'y en a pas un seul entre eux, qui ne possède ce degré extraordinaire de vertu.

Il n'y a point de Ministère où la vanité se glisse si aisément, où elle se déguise avec plus d'adresse, & où elle soit si dangereuse. Pour peu que les Prêtres aient d'apparence de piété, on les loue extraordinairement, toutes les personnes qui les approchent se croient obligées en con-

science de les respecter, de leur obéir, de relever toutes leurs paroles, d'expliquer favorablement tout ce qu'ils font. On fait scrupule d'envisager leurs défauts, & encore plus d'en parler.

Outre cela, il arrive que la nécessité de nous occuper des autres, fait que nous nous oublions nous-mêmes. Nous nous imaginons n'avoir aucun des péchés que nous reprenons dans nos frères, & avoir les vertus auxquelles nous les portons. En nous accoutumant à être respectés, nous nous accoutumons à croire le mériter, & nous attribuons insensiblement à notre vertu, toute l'estime qu'on ne rend qu'à la sainteté de notre Ministère.

I V.

Cependant il n'y a rien de si dangereux, que cette bonne opinion de nous-mêmes. Car en nous imaginant que nous avons la lumière, & la capacité que nous n'avons pas, nous nous engageons témérairement en des fonctions qui sont au-dessus de nos forces, & où nous ne sommes point appelés. Il n'y a rien de si misérable que de s'être mis dans un état où Dieu exige de nous une grande sainteté, lorsqu'on n'en a pas encore le commencement; d'être obligé d'enseigner ce qu'on n'a jamais

appris, de présumer de sa lumière, lorsqu'on est dans de profondes ténèbres, de se persuader que l'on conduit les ames à Jesus-Christ, lorsqu'on ne fait peut-être rien qui puisse contribuer à leur salut, & qu'on fait sans doute beaucoup de choses qui peuvent leur nuire.

C'est le plus grand de tous les aveuglemens, de se tenir en assurance dans le plus saint & le plus dangereux Ministère du Christianisme, quand nous ne voyons rien en nous de la lumière de la charité, & de la force, qui sont nécessaires pour s'en acquitter dignement, & pour ne pas le profaner; comme font tous les jours un grand nombre de Prêtres, à qui nous devons craindre de ressembler.

## V.

Si nous étions bien convaincus de ce que nous sommes, nous serions dans une continuelle défiance de nous-mêmes, nous tremblerions lorsque nous serions obligés de donner des conseils de conscience, de discerner les esprits, de pénétrer les causes des tentations, de juger du fond des cœurs, d'imposer des pénitences, de les proportionner à la grandeur des péchés & à la foiblesse des pécheurs. Nous aurions une extrême peur de nous

tromper, & de tromper ceux qui s'adressent à nous, de n'agir pas avec le soin, la vigilance, & le zèle qui leur est nécessaire, ou de les blesser par l'imprudence, l'impatience, la dureté, l'indiscrétion, & tant d'autres défauts qui sont en nous; nous aurions peut d'être coupables de toutes leurs mauvaises dispositions, du peu de sentiment qu'ils ont de leurs fautes, & de leur peu de fidélité à s'acquitter de leur devoir. Nous n'aurions aucune peine à reconnoître, que nous n'avons pas assez de vertu pour servir les ames, & qu'au contraire, nous n'avons que trop de choses qui peuvent leur nuire; de sorte que nous ne trouverions jamais étrange, si elles nous quittoient; & nous n'oublierions même rien pour leur en faciliter les moyens.

V I.

Il est vrai qu'il ne faut pas abandonner légèrement les personnes, qui se sont adressées à nous, de peur de rompre des liens que Dieu même peut avoir fait. Ce seroit une très grande faute, dans une affaire de cette importance, de suivre les impressions de notre impatience, & de notre mauvaise humeur; & au contraire c'est notre devoir, de porter les ames foibles, sans nous rebuter, ni laisser de leurs foib-

bles, Mais d'ailleurs quand nous reconnoissons qu'elles ne profitent point de notre conduite, & que nous avons sujet de craindre que nous en sommes cause, la charité nous oblige de les adresser à d'autres qui puissent les servir plus utilement; & il est même de la prudence de les mettre, par notre retraite, dans la nécessité de faire ce choix. Car il arrive quelquefois que de certaines considérations humaines, empêchent les personnes timides de nous quitter, encore que nous leur foyons fort à charge, & nous les soulageons beaucoup quand nous les aidons dans ce dessein, en nous retirant nous-mêmes; afin que le changement qu'elles desireroient paroisse venir de nous, & ne donner point occasion de les accuser d'inconstance.

## VII.

Ce n'est pas que si l'on prévoyoit qu'en nous quittant elles tombassent entre les mains de mauvais Pasteurs, comme il s'en trouve beaucoup en ce tems, il seroit de notre devoir de continuer de les servir plutôt que de les exposer à des loups; & il y auroit lieu d'espérer que la charité qui nous seroit agir couvrirait nos fautes. Mais quand ceux qui nous doivent succéder ont de la piété, & de la lumière nous devons

aisément croire qu'ils en ont plus que nous, & si nous sommes assez touchés de nos défauts, nous serons très-aisés à persuader qu'ils suffisent pour nous faire quitter la conduite des ames, à qui nous ne profitons pas, supposant qu'elles ont besoin de quelque chose que nous n'avons point, & qu'elles trouveront plus aisément ailleurs.

Il est bon, non seulement que nous soyons dans cette disposition, mais il faut même que ceux qui y ont intérêt le sachent; car ce leur est un grand soulagement d'être assurés qu'ils nous peuvent quitter, sans que nous en ayons de la peine, que nous approuvons leur dessein, & que très-sincèrement nous tenons leur salut plus assuré sous la conduite des autres, qu'entre nos mains.

VIII.

Quand nous voyons, comme il arrive très-souvent, que les ames demeurent toujours dans la même langueur, nous avons sujet de reconnoître qu'elles n'ont point d'homme qui les jette dans la piscine, & que nous avons trop peu de vertu pour les secourir. Etant lâches comme nous sommes à l'égard de nous-mêmes, & ne menant pas une vie qui réponde à la

saincteté de notre Ministère, il n'est pas étrange que nous n'ayons point la hardiesse d'employer de grands remèdes sur ceux qui en ont besoin, & que nous n'osions traiter les pécheurs avec force, lorsque nous n'avons que de la molesse pour nous. Il est vrai qu'il se peut faire qu'ayant une extrême condescendance pour nous, nous ayons une juste rigueur pour les autres, & que nous les traitions selon les regles de l'Évangile; mais c'est pour l'ordinaire fort inutilement. Nos paroles qui ne sont point autorisées par nos exemples, ne font point d'impression sur les pécheurs, & ne servent souvent qu'à nous faire faire le même reproche que Jesus-Christ fit aux Phariséens, qu'ils imposoient à leurs disciples des fardeaux qu'eux-mêmes n'auroient pas voulu toucher du bout du doigt. Que devons-nous donc faire quand nous avons connu notre extrême impuissance de servir les ames, sinon de les détromper? de leur montrer qu'elles ont tort d'avoir de la confiance en nous, & les obliger de chercher celui que Dieu leur a destiné.

## I X.

Si étant sans science, & sans expérience, nous ne devons pas prétendre guérir les grandes maladies des ames, il est vrai aussi  
que

que nous sommes peu capables en cet état de donner de bons conseils aux personnes déjà fort avancées dans la vertu. Nous sommes à leur égard de ces guides aveugles dont se plaint souvent sainte Thérèse dans ses Livres. Elle disoit qu'ils n'étoient propres qu'à la tromper, & à la jeter dans des peines très-dangereuses, pour son salut. Oza, pour s'être ingéré de soutenir l'arche, qui étoit en danger de tomber, fut frappé de mort. Les ames saintes sont infiniment plus précieuses à Jesus-Christ que l'arche d'alliance. Il faut une sainteté particulière pour les conduire. Quand nous voyons que nous en sommes bien éloignés, il ne nous reste qu'à nous faire justice à nous-mêmes, & nous retirer, pour ne nous opposer pas aux desseins de Dieu, & même pour y contribuer, en la manière que nous pouvons, en quittant la place que nous occupons indignement.

## X.

Nous devons reconnoître que nous sommes fort inutiles à ceux qui sont, ou qui croient être plus éclairés que nous. Il semble que c'est agir contre le sens commun, & contre les regles de la prudence chrétienne, que de proposer nos avis à des personnes, à l'égard de qui toutes nos

B

lumières ne sont que ténèbres, & qui ont des idées de la piété infiniment plus élevées que tout ce que nous leur pourrions dire. Comme ils auroient tort de nous croire dans les choses où ils voyent plus clair que nous, nous avons encore plus grand tort, de leur donner des avis qui ne leur peuvent servir de rien, & qu'ils ne doivent pas suivre.

## X I.

Je me souviens à ce sujet, d'une histoire arrivée de notre tems, d'un Evêque, & d'un Prince, qui étant en voyage, prièrent tous deux le Curé d'un lieu où ils passaient, d'entendre leur confession. Mais il les refusa en leur témoignant qu'il avoit à la vérité quelque lumière pour connoître les obligations des gens de village; mais qu'il n'avoit pas étudié quels étoient les devoirs d'un Evêque & d'un Prince; & qu'ainsi il ne pouvoit ni bien discerner la qualité de leurs péchés, ni y appliquer les remèdes nécessaires.

Voilà ce que devraient faire les Confesseurs, en une infinité d'occasions; examiner s'ils connoissent bien les devoirs d'un Capitaine, d'un Magistrat, d'un Prêtre, d'un Religieux, & ne se hasarder pas d'entreprendre de les conduire, s'ils ne

ſçavent pas par où il faut qu'ils marchent. Mais les Confesseurs qui veulent s'acquitter de leur charge, ne doivent pas seulement se contenter d'une ſcience ſpéculative. Car afin que notre lumière puiſſe ſervir aux autres, il faut qu'elle imprime ſa force premièrement ſur nous-mêmes, qu'elle change notre cœur, & toute notre conduite, avant que de pouvoir eſpérer qu'elle puiſſe ſervir à la conversion des autres; ſans cela nous n'exerçons notre miniſtère qu'en Juifs; nous ne ſommes Miniſtres que d'une lettre qui tue, & non de l'eſprit vivifiant. Or les Chrétiens ne doivent pas être conduits par les ombres de la Loi, mais par l'eſprit de la vérité, & par ceux qui en ſont remplis.

XII.

La plupart des Confesseurs ſont tels; que ſ'ils ſe connoiſſoient bien eux-mêmes, ils ſeroient perſuadés que bien loin d'être les uniques entre dix mille, on pourroit, avec juſtice, leur en préférer dix mille; ils trembleroient dans la vue de leurs péchés, & gémiroient de ce que l'Egliſe ſe trouve en tël état, qu'elle eſt contrainte de ſouffrir quelquefois, que ſes propres ennemis ſ'emparent de ſon autorité. Pour être de ce nombre il ne faut

B ij

que n'être point appelé dans le Ministère que l'on exerce. Or du nombre de ces Prêtres, qui est très-grand, qui de nous peut dire assurément qu'il n'en est pas ? Prions donc Dieu qu'il nous ouvre les yeux pour nous faire voir ce que nous sommes ; prions de continuellement d'envoyer de bons Pasteurs à son peuple, & de ne permettre pas plus longtems, que des mercénaires qui ne cherchent que leurs intérêts, ou des aveugles qui ne discernent rien, ou des lâches qui n'ont que de la complaisance pour les pécheurs, occupent la place qui n'est due qu'aux Disciples de Jesus-Christ. Si nous gémissions comme il faut, non seulement en général des désordres qui se commettent dans l'Eglise, mais en particulier de ceux dont nous sommes coupables, nous aurions lieu d'espérer que Dieu nous feroit la grâce, de nous faire connoître ce qu'il faut que nous fassions, pour réparer le mal que nous avons fait, soit par notre mauvaise entrée dans le Sacerdoce, soit par une conduite toute humaine, soit par notre hardiesse, ou notre ignorance.

## XIII.

Je sçais que les plus méchans Pasteurs, ne sçauroient arracher des mains de Jesus-Christ ses brebis, que ce bon Pasteur a des

moyens efficaces pour sauver ceux qui sont à lui, & qu'ainsi plusieurs brebis se sauvent sous de mauvais Pasteurs. Cela n'empêche pas que ce ne soit un grand mal que des'ingérer dans le gouvernement des ames, ou de ne s'acquitter pas de son devoir, quoiqu'on y soit bien appelé, & ce crime est d'autant plus dangereux, qu'on n'en fait presque jamais pénitence.

XIV.

Jesus-Christ, dans le dernier jour, demandera compte à tous les méchans Pasteurs, du sang qu'ils ont répandu, & leur reprochera qu'encore que les brebis ne soient pas mortes, ils ne laissent pas d'être homicides; puisqu'ils ont fait tout ce qu'il falloit faire pour les tuer. Or il ne faut pas s'imaginer que pour être homicides des ames, il soit nécessaire de leur donner le poison d'une fausse doctrine, ou de leur inspirer des maximes contre la foi, & contre les bonnes mœurs. On tue aussi les ames, en négligeant de les secourir dans leur besoin, en laissant leurs maladies sans remédes, en se taisant lorsqu'il faut les avertir de leurs fautes, en ne les avertissant pas avec la charité, la prudence, la patience que Dieu nous demande; en manquant de zèle, ou en

suivant un zèle amer, ou aveugle. On tue les ames en ne les vivifiant pas, par ses exhortations, par ses prières, & par ses bons exemples. Or qui est-ce de nous qui puisse assurer, qu'il ne manque pas tous les jours à quelqu'une de ces choses, & qui sçachant qu'il y manque souvent, n'a pas raison de penser plutôt à se retirer dans la solitude, qu'à demeurer dans une nécessité presque inévitable d'être condamné comme un mauvais Pasteur.

## X V.

J'avoue que quelques indignes que nous soyons d'occuper le lieu où nous nous trouvons, & quelque obligation que nous ayons de le quitter, il ne faut pas le faire sans conseil, précipitamment, & en suivant notre humeur; mais il faut au moins que Dieu voye dans notre cœur, que nous sommes convaincus de notre indignité, que nous sommes prêts d'obéir à ses ordres, quand il nous commendera de nous mettre à la dernière place; que nous ne manquerons pas de profiter des occasions qu'il nous en donnera; que nous souhaitons sincérement qu'il brise nos liens, & qu'il envoie à notre place des Pasteurs selon son cœur.



## SECOND TRAITÉ.

*De l'obligation que les Pasteurs ont de se sanctifier eux mêmes, pour sanctifier les autres.*

Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo. 2. Corinth. 1. 12.

*Je vous ai fiancé à cet unique époux qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure.*

### I.

**L**A devise d'un véritable Pasteur est celle de saint Paul : *Despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo.* Son occupation doit être de présenter à Jésus-Christ les ames dont il est chargé, comme des vierges pures & sans tache; c'est-à-dire entièrement purifiées des fouillures du péché.

### II.

Ce desir sincère & ardent qu'il doit avoir dans le cœur, l'oblige à faire tout ce qui est nécessaire ou utile pour la guérison, & la sanctification de ces ames; & comme il est certain que la sainteté même du Pasteur,

y peut plus contribuer que toutes choses ; il est obligé de se sanctifier lui-même , non seulement par rapport à son propre bien , mais aussi par rapport à celui des personnes , qui lui sont commises ; afin de pouvoir dire avec le grand Pasteur des ames : qu'il s'est sanctifié pour ses brebis : *Et pro eis ego sanctifico meipsum.*

## III.

Cette obligation particulière qu'il a de travailler à sa propre sanctification , ne l'oblige pas seulement à attirer en lui la plénitude de l'esprit de Dieu , par la prière , par le jeûne , par la mortification , par le recueillement , par la retraite , & par tous les autres exercices qui servent à fortifier la charité intérieure ; mais il faut encore que sa piété se répande à l'extérieur ; & que par une vigilance continuelle , il retranche de ses paroles & de ses actions , tout ce qui est capable de nuire aux ames , & empêcher qu'elles ne tirent du profit de ses instructions.

## IV.

Ces choses qu'il faut retrancher , sont généralement tout ce qui a pour principe le défaut de mortification , l'inconsidération , la passion , l'intérêt , tout ce qui n'est

pas réglé selon la lumière de la foi; tous les sentimens naturels & humains, tout ce qui peut donner l'idée d'un esprit qui a des attaches, des recherches de soi-même, des foiblesses, des ressentimens, des légèretés; car toutes ces choses diminuent l'impression que les paroles de la vérité pourroient faire sur les ames.

V.

Un Pasteur doit considérer toutes ses fautes comme importantes; puisqu'elles sont toutes capables d'empêcher l'avancement & l'édification des ames. Souvent une parole peu réglée, un jugement trop libre, une promptitude, une précipitation, un témoignage de peu de mortification causent en elles du refroidissement pour le Directeur, & ce refroidissement les peut porter à la tristesse, au découragement, & peut-être au dérèglement; ainsi un Directeur par son peu de vigilance, aura causé leur ruine, sans qu'il y pense, & il sera bien étonné quand Dieu lui en demandera compte en son jugement.

V I.

Les Directeurs portent en quelque manière les ames, sur leurs épaules, comme le bon Pasteur de l'Évangile portoit sa

brebis ; mais ces ames sont des vases fragiles, Si le Directeur bronche, & fait un faux pas, elles sont au hazard de tomber & de se briser ; ainsi il ne sauroit marcher avec trop de circonspection ; de peur de leur être une occasion de chute, par les siennes ; au lieu que c'est lui qui doit les empêcher de tomber, & les relever de leurs chutes.

## V I.

La santé des Médecins des corps ne passe pas au malades : mais dans la médecine des ames, la santé du malade dépend beaucoup de celle du Médecin ; n'y ayant que les sains qui dans l'ordre commun, puissent guérir les malades. La justice de Dieu, dit saint Paul, est révélée par la prédication de l'Évangile, & elle passe de foi en foi, *ex fide in fidem*, c'est-à-dire, de la foi de celui qui l'annonce, à la foi de celui qui l'embrasse. Il en est de même de la santé de l'ame qui n'est pas différente de cette foi animée de la charité, dont parle saint Paul. Il faut qu'elle passe du Directeur à celui qui est conduit, & qu'il communique ce qu'il possède lui-même. Il est vrai que Dieu se dispense quelquefois de cette règle, & qu'il guérit certaines ames par des Directeurs imparfaits. Mais

Traité de piété.

31

On peut dire que c'est contre le premier ordre, qui est que les Supérieurs reçoivent les premiers l'abondance de la grace pour la communiquer aux autres : *Suscipiant montes pacem populo, & colles justitiam.*

V I I I.

On voit par-là que tous ceux qui conduisent les ames, sont obligés de se purifier de tout ce qu'ils doivent reprendre dans les autres; afin de les en pouvoir guérir. Il faut qu'il soient patients, pour guérir l'impatience; prudents & circonspects, pour communiquer la circonspection; appliqués à Dieu, pour surmonter la dissipation; remplis de son esprit, & des sentimens de foi, pour corriger les mouvemens humains, & les sentimens de la nature; & chaque défaut qu'ils apperçoivent dans les autres, leur doit être un avertissement, qui les presse d'acquérir la vertu contraire, en un tel degré, qu'ils soient capables de l'imprimer à ceux qui en manquent.

I X.

C'est peut-être un des sens de cette parole de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum ut omnes facerem salvos*: c'est-à-dire qu'il paroïsoit toujours rempli de la vertu qui

B vj

étoit nécessaire à ceux qu'il vouloit gagner; qu'il étoit patient avec les impatiens, doux pour corriger les naturels aigres & colères, ardent pour animer les tièdes, & vigilant pour éveiller les paresseux; afin que tout le monde trouvât en lui le remède de tous ses maux. C'est ce qui le faisoit changer de disposition, selon les différentes personnes avec qui il conversoit; au lieu que ceux qui conduisent par les sentimens de la nature, exposent à tout le monde leurs humeurs, & leurs inclinations naturelles, qui étant toujours les mêmes, ne peuvent être proportionnées à tant de différentes dispositions.

## X.

Après avoir ainsi travaillé sur soi-même dans la vue de profiter aux autres, il faut qu'il travaille aussi sur les âmes, par ses avis & ses conseils. Mais il est difficile de prescrire comment il en faut user en particulier: car quand il s'agit de ses propres devoirs, il n'y a point à douter qu'il ne soit bon de se corriger de ses défauts, & de se régler extérieurement & intérieurement, d'avoir une vigilance continuelle sur ses actions. Mais lorsqu'il s'agit de parler aux âmes, on ne peut pas dire la même chose; puisqu'il n'est pas toujours

bon de ne leur point parler ; il y en a qui se rebutent quand on les presse ; il y en a qui n'avancent point, & qui ne travaillent point sur elles-mêmes quand on ne les presse pas. Il faut attendre les uns, & prévenir les autres ; on commet quelquefois de grandes indiscretions en s'ingérant, on laisse souvent périr les ames, ou au moins on les laisse dans la négligence & dans la langueur faute de s'avancer vers elles, & de les prévenir. Il n'y a point de règles générales ; car celle de ne prévenir point les ames, bien loin d'en être une, est un dérèglement. Si un Supérieur manque d'ouverture, si son cœur est réservé, si sa froideur le rend inaccessible, s'il a de l'indifférence pour ceux qu'il a sous sa conduite, peu d'application à leur salut, peu d'industrie & de zèle pour les faire avancer, il faut qu'il considère ces dispositions comme des maladies dangereuses, & qu'il y cherche des remèdes. Il y a une infinité d'ames qui font bien avec peu d'aide, & qui demeurent dans une langueur spirituelle, quand on ne les aide point ; de sorte qu'on peut dire en général, qu'il y en a beaucoup plus qu'on doit prévenir, qu'il y en a qu'on doit attendre avec patience ; mais qu'il n'y en a point qu'on doive laisser entièrement à elles-mêmes.

## X I.

Qui pourra discerner ces différentes dispositions des ames, & ces différens besoins? Il n'y a que la lumière de Dieu qui le puisse faire, & c'est ce qui oblige les Pasteurs de la demander sans cesse : & avec tout cela, ils ne marcheront jamais qu'à tâtons, sans un discernement si important ; & ils auront toujours sujet de craindre, qu'ils ne parlent aux ames, lors qu'il seroit à propos de ne leur point parler, & qu'ils ne se taisent, lorsqu'il seroit nécessaire de les secourir par leurs paroles. Mais ce qui est certain est que, soit qu'ils leur parlent, soit qu'ils ne leur parlent pas, il faut que ce soit par raison, par prudence, par la vue de leur intérêt & de leur salut.

## X I I.

S'ils croient se devoir taire à leur égard, & les attendre, que ce soit l'intérêt des ames qui les porte à ce silence, & qu'ils tâchent, en les recommandant à Dieu avec plus d'ardeur, de suppléer aux assistances qu'ils voudroient bien leur rendre par leurs paroles, & qu'ils ne leur jugent pas utiles. Qu'ils s'affligent, qu'ils soient pénétrés de douleur, & qu'ils gémissent devant Dieu, de voir que les ames

ne répondent pas aux desirs qu'ils ont, & aux peines qu'ils prennent pour leur salut : qu'ils examinent sérieusement ce qui les rend ainsi fermées & indisposées à leur égard ; afin d'y remédier efficacement, s'ils en peuvent reconnoître la cause ; & enfin dans ce peu d'ouverture qu'elles leur donnent, qu'ils tâchent de s'insinuer davantage dans leur esprit, & de diminuer cette mauvaise réserve.

XIII.

Mais s'ils jugent au contraire les devoir prévenir, comme ils pourront le juger très-souvent, qu'ils ayent soin d'accompagner ces avances de toutes les précautions qui peuvent empêcher qu'elles ne s'en choquent ; qu'ils essayent de faire connoître qu'il n'y a que la charité qui les y porte, & qu'ils seroient ravis d'avoir lieu de demeurer à leur égard, dans un silence éternel, & ne penser qu'à leur propre misère.

XIV.

Mais soit qu'on s'avance vers elles, soit qu'on ne s'avance pas ; soit qu'on les prévienne, soit qu'on les attende, il faut que les Supérieurs soient également occupés de leurs besoins, & qu'ils entrent dans l'esprit des médecins du corps, qui ayant

à traiter quelque malade de considération ; pensent continuellement à la conduite qu'ils doivent tenir envers eux , & à chercher des remèdes , & des régimes pour les guérir. Il faut de même qu'un vrai Médecin des âmes , les porte toujours dans son cœur , qu'il soit appliqué à considérer sans cesse devant Dieu toutes les saintes inventions que la charité pourroit lui suggerer , pour diminuer ou pour guérir leurs maux , les conseils qu'il leur pourroit donner , les pratiques où il les pourroit engager , les choses dont il les doit détourner. Qu'es'il ne pense à leurs maux que lorsqu'elles lui en parlent , c'est un signe que la charité n'est guère agissante dans son cœur , & il ne se doit pas étonner si les âmes ne font pas beaucoup de profit sous sa conduite. Il est vrai qu'il faut tolérer longtems les âmes dans leurs défauts , souffrir les retardemens de Dieu ; mais ce doit être par patience , & non par indifférence , par oubli , par indifférence ; & cette patience ne doit point empêcher qu'on ne conserve au fond du cœur la même sollicitude pour leur avancement , que si on leur faisoit paroître le plus grand empressement. Cette qualité étant essentielle à un Pasteur , selon saint Paul. *Qui præst in sollicitudine.*

## X V.

Les Supérieurs doivent être d'autant plus dans cette sollicitude, pour l'avancement de ceux dont ils sont chargés, qu'ils ne sçauroient jamais assurer que les foiblesses, & les défauts qu'ils remarquent dans les ames, ne soient pas des effets de leurs fautes, de leurs négligences, & des scandales secrets qu'ils leur auront peut-être causés, ou par un extérieur & un abord froid & rebutant, ou par des actions & des paroles moins réglées. C'est pourquoi ils doivent tâcher de réparer, par un redoublement de charité envers les ames, le tort qu'ils peuvent leur avoir fait, & s'y croire obligés non seulement par charité, mais aussi par justice.

## X V I.

Il n'y a proprement que Jesus-Christ qui puisse dire : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aye point fait? Quid debui facere vinea mea & non feci?* Parce que ne devant rien à cette vigne, il faisoit toujours pour elle plus qu'elle ne méritoit; mais ceux que Dieu charge de la conduite des ames, n'en peuvent pas dire de même. Ils sont réellement redevables à ces ames qui leur sont commises, & ils ne sçau-

roient manquer sans injustice à satisfaire à ce qu'ils leur doivent; parce que Jesus-Christ à qui ils doivent tout, les a mis en sa place, & exige d'eux ces devoirs, en la personne de ses membres. La dette est certaine; & cependant il ne faut que comprendre un peu ce qu'elle renferme, & à quoi elle s'étend, pour être convaincu que personne ne sçauroit sçavoir s'il y satisfait.

## XVII.

Les Supérieurs sont tellement obligés de prier, & de prier ardemment pour ceux qu'ils conduisent, que saint Grégoire marque, entre les qualités qui leur sont nécessaires, qu'ils ayent quelque espérance qu'ils obtiendront de Dieu les graces qu'ils lui demandent pour les autres. Une charité froide & languissante ne leur suffit pas; il faut qu'ils en ayent une vive & animée, qui porte le feu dans les ames, & qui attire les graces de Dieu sur elles, par l'ardeur de leurs prières. Un Supérieur qui voit donc que les ames, qui sont sous sa charge, ne profitent point, & qu'elles demeurent toujours foibles & malades, peut-il s'assurer que leur langueur ne vienne point de la sienne, & n'a-t-il pas sujet de craindre que Dieu n'impute à la froideur de ses prières, & à son peu de charité,

la continuation de la maladie de ces ames,  
qu'une charité plus ardente auroit pu guérir.

## XVIII.

Un Supérieur n'a pas seulement besoin des lumières générales sur les vérités chrétiennes, pour en instruire ceux qu'il conduit; mais aussi des lumières particulières sur l'état & les dispositions de chaque ame, pour y proportionner ses avis, pour les aider à se reconnoître elles-mêmes, pour dissiper les nuages que l'amour propre ne manque jamais de répandre sur notre cœur, pour nous cacher nos défauts & nos devoirs. Rien n'est plus nécessaire que cette connoissance; cependant il n'y a rien de si facile, que de s'y tromper, ni de plus difficile que de se détromper des mauvaises impressions qu'on a reçues; parce que les préventions, les soupçons, les jugemens téméraires, qui font concevoir aux Supérieurs de fausses idées de la disposition intérieure des inférieurs, les empêchent en même tems de reconnoître leur erreur.

## XIX.

Il ne suffit pas, pour servir utilement les ames, d'avoir cette lumière; il faut de plus la sçavoir ménager, en choisissant les tems, & les moyens favorables pour la

faire recevoir. Il y a peu d'esprits qui n'ayent quelque porte ouverte, par où la vérité pourroit entrer : mais ce qui fait souvent qu'elle est rejetée, c'est que nous heurtons à des portes fermées. Il arrive même qu'on ne prend pas la peine de les chercher, on ne s'applique pas à découvrir ce qui arrête de certains esprits, en quoi consiste leur obscurcissement & leurs ténèbres; on voudroit qu'ils entraissent dans tout, sansavoir la peine de les éclairer, & de les aider; & par cette négligence on participe à la continuation de leurs défauts.

## X X.

Quand même on seroit assuré de n'avoir manqué en rien, ni dans la charité intérieure, ni dans le soin d'instruire ceux dont on est chargé, on ne pourroit pas encore dire qu'on n'a point de part à leurs fautes, ni à leurs chûtes; car les Supérieurs peuvent encore être cause de leurs chûtes en bien des manières; la raison en est, que bien souvent on ne fait des fautes, on ne demeure engagé dans les défauts, on n'est négligent à faire le bien, que parce que la concupiscence est plus forte que la grace: *spiritu fortius non concupiscente*, dit saint Augustin. Or encore que les hommes ne puissent pas directement donner la grace,

ils peuvent contribuer néanmoins à diminuer la concupiscence, & surtout les Supérieurs; car c'est un de leurs principaux devoirs, de travailler à affoiblir les passions de ceux qui leur sont soumis, soit en les détournant des objets, & des occasions qui les peuvent exciter, soit en les appliquant aux exercices qui leur peuvent servir de remèdes. Un Supérieur ne peut donc s'assurer de n'avoir point de part aux chûtes de ceux qui sont sous sa charge, qu'au cas qu'il puisse se rendre témoignage, de n'avoir rien oublié pour diminuer les passions qui sont cause de ces chûtes; & c'est de quoi il a toujours sujet de douter.

## X X I.

Il est difficile d'arrêter un poids, lorsqu'il est dans le milieu, ou dans la fin de son mouvement: mais il n'y a rien de si aisé que de l'arrêter au commencement; & la moindre force, qui l'eût poussé de l'autre côté, auroit été capable de le retenir. Il en est de même des passions qui produisent les plus grands renversemens dans les âmes. Elles sont d'ordinaire assez foibles dans leur naissance; ce sont des étincelles qu'il auroit été aisé d'éteindre, avec un peu de soin. Il y a telle âme qui se porte dans ce progrès des passions aux

dernières extrémités, qui auroit pu être retenue dans le commencement, par un peu de confiance, un peu d'ouverture, un peu de condescendance. Mais quand on laisse prendre ces étincelles, elles causent en suite de terribles embrâsemens, que Dieu impute souvent à la négligence de ceux qui n'y ont pas remédié, quand i's le pouvoient.

## X X I I.

Ce que je viens de dire du commencement des tentations, se peut dire de tous les commencemens de lumière & de grace, dont Dieu répand souvent une certaine mesure dans les ames imparfaites, & même quelquefois dans les ames dérégées; cette mesure ne suffit pas à la vérité pour surmonter les grandes difficultés de la vie chrétienne, puisqu'elle est d'ordinaire petite- & foible, ce qui donne lieu à un grand serviteur de Dieu ( M. de Saint-Cyran ) de la comparer à une étincelle de feu que l'on allume sur un pavé glacé, où les vents soufflent de toutes parts; mais elle est néanmoins proportionnée à certaines actions faciles; & si elle étoit bien ménagée, si on avoit bien soin d'éloigner les objets qui la dissipent, d'ôter l'aliment de la concupiscence qui l'étouffe, cette mesure de

grace auroit pu augmenter ; parce que la foi, comme dit saint Augustin, mérite son accroissement. C'est aux Supérieurs à nourrir ces étincelles, & à écarter ce qui les peut éteindre : & ils ont besoin pour cela de beaucoup de lumière, d'adresse, d'application. Mais comme les fautes qu'ils commettent sur ce point sont d'ordinaire imperceptibles, personne ne sçait ce que Dieu lui impute de l'extinction de ces grâces, ni des mauvais effets qui en sont les suites.

X X I I I.

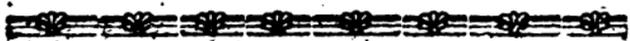
L'usage qu'on doit faire de ces réflexions, n'est pas d'entrer dans des sentimens de découragement, & de défiance, quand on se trouve engagé par l'ordre de Dieu dans quelque supériorité. On a sujet de croire au contraire, que quelque multitude de fautes qu'on y commette, Dieu ne laissera pas de nous les pardonner, pourvu que nous nous humilions devant lui, & que nous lui criions avec le Prophète, *ab occultis meis munda me, & ab alienis parce servo tua.* Il connoît notre ignorance, nos ténèbres, & notre foiblesse ; puisque sans avoir égard à toutes ces impuissances, & à tous ces défauts, il nous engage à prendre soin des autres. Nous devons

espérer qu'il ne nous jugera pas selon la rigueur de sa justice, & qu'il pardonnera ces fautes d'aveuglement & d'ignorance. Mais ces vues ne laissent pas d'être utiles pour obtenir de Dieu cette grace, & pour faire regarder aux Supérieurs les fautes & les foiblesses des ames qui sont sous leur charge, avec d'autres yeux qu'ils ne les regardent d'ordinaire; car elles les doivent convaincre qu'étant peut-être eux-mêmes cause de la durée de ces défauts, & de ces foiblesses, ils n'ont aucun droit d'entrer dans des sentimens d'impatience, & d'indignation contre ceux qui y sont sujets; & encore moins de les mépriser, & de les traiter durement; mais qu'ils doivent s'en humilier profondément devant Dieu, & s'exciter continuellement à travailler à la guérison des autres, par toutes les voies que la lumière de Dieu leur ouvrira, en regardant toujours leurs maladies comme les leurs propres, non seulement par ce sentiment de charité qui nous fait prendre part aux maux du prochain; mais aussi par le principe de cette vérité, qu'un Supérieur n'a jamais une entière assurance de n'être pas coupable de la faute d'un inférieur dont il est chargé.

## X X I V.

Cette sainte inquiétude qui tient l'esprit d'un Supérieur dans une attention continue aux moyens de mieux satisfaire à ces devoirs, est elle-même un des principaux moyens pour s'en acquitter. C'est pourquoi l'Écriture représentant les qualités d'un Directeur, sous celles d'un homme qui s'est engagé à servir de caution à son ami, fait voir qu'il n'y a point de qualité plus contraire au devoir d'un véritable Pasteur, que ce mauvais repos dans les fautes de ceux qui sont sous sa conduite. Car il est étrange avec quelles paroles elle exprime l'empressement & la sollicitude d'un homme qui s'est rendu caution pour un autre: *Fili mi, si spopanderis pro amico tuo, defixisti apud extraneum manum tuam, illaqueatus es verbis oris tui, & captus propriis sermonibus. Fas ergo quod dico, fili mi, & te metipsum libera; quia incidisti in manum proximi tui; discurre, festina, suscita amicum tuum, ne dedeas somnum oculis tuis, nec dormitent palpebra tua.* Prov. 6. Il est certain que cet engagement rend les Pasteurs débiteurs envers les âmes, & que ces âmes ont droit en quelque sorte de leur demander leurs soins, leurs prières, & tout ce qui leur est nécessaire, pour leur conduite.

Ainsi ils ne doivent pas être en une moindre inquiétude, que s'ils étoient obligés à payer une grande somme d'argent, beaucoup au-dessus de leur bien. Il y a seulement cette différence, qu'on ne s'acquitte pas de ses dettes temporelles par le desir & le soin de s'en acquitter. Au lieu que dans les dettes spirituelles, ce soin & cette inquiétude intérieure que l'on a pour les âmes, qui fait faire à un Pasteur tout ce qu'il peut pour elles, l'en acquitte devant Dieu; puisqu'il leur doit selon saint Bernard, *curam non curationem*, le soin & non la guérison.



### TROISIÈME TRAITÉ.

*De l'obligation qu'ont les Prêtres de s'occuper du salut des âmes.*

#### I.

**I**L semble que de demander si un Prêtre doit s'occuper du salut des âmes, c'est mettre en doute, si un maître doit enseigner ses disciples, si un Médecin doit tâcher de guérir ses malades, si un Juge est obligé de rendre justice à ses parties, si c'est à un Pasteur à conduire ses brebis, si la charité demande de celui qui est choisi, pour être médiateur entre Dieu & les hommes, qu'il s'applique à s'acquitter de sa charge.

Puisque les Prêtres sont établis pour être la lumière du monde, & des lampes ardentes, afin d'éclairer les peuples qui sont dans les ténèbres, il est certain qu'ils doivent être posés sur le chandelier, & non pas cachés sous le boisseau. Car c'est particulièrement aux Prêtres que Jesus-Christ a dit, *luceat lux vestra coram hominibus*: c'est à eux à enseigner aux peuples la science du salut, *ite docete omnes gentes*; c'est à eux à tenir l'école de Jesus-Christ, où l'on apprend la douceur, l'humilité, & toutes les autres vertus. On ne peut pas douter qu'il n'appartienne aux Prêtres de faire l'office du charitable Samaritain, de verser de l'huile & du vin dans les plaies de ceux qui ont été blessés sur le chemin de Jérusalem à Jérico. C'est à eux à discerner la lepre du péché, & à la guérir. C'est aux Prêtres à qui il est donné de juger les pécheurs, de leur imposer des peines proportionnées à leurs crimes, de lier ou délier les pénitens. C'est Jesus-Christ même qui les a établis dans cette autorité; lorsqu'il a dit à ses Apôtres, que tout ce qu'ils lieroient, ou délieroient sur la terre, seroit lié ou délié dans le Ciel. \*

---

\* Nous ajoutons ici ce que dit M. de Sainte-Marthe dans la Défense des Religieuses de Port-Royal

## Le Sauveur du monde demandant à S.

*p. 95, l'endroit étant fort beau.* Les Prêtres, dit-il, sont en cela semblables aux Anges, qu'ils ne doivent demeurer parmi les hommes que pour les sanctifier. Il faut qu'ils conversent avec Dieu, & qu'ils ne se manifestent au dehors, que pour répandre la lumière & la grâce sur les âmes, que pour consoler les affligés, instruire les ignorans, fortifier les foibles, vivifier les morts. Le but de la puissance toute divine qu'ils ont reçue du Ciel, est de coopérer avec Dieu pour renouveler son esprit dans les Chrétiens, & établir son Royaume dans les cœurs. Une de leurs principales fonctions est d'annoncer la paix à ceux à qui Dieu la donne; & si Jesus-Christ en venant au monde a épargné les roseaux demi brisés, & n'a pas voulu éteindre les torches qui fument encore, les Ministres sont encore plus obligés à avoir compassion des foibles, & à n'augmenter pas les maux qu'ils doivent guérir: de sorte que s'ils sont contraints d'user quelquefois de sévérité, ce ne doit être que pour vaincre la dureté des pécheurs qui résistent à Dieu avec insolence, & non pas pour accabler les âmes craintives qui n'ont de l'éloignement de certaines choses, que parce qu'elles appréhendent de l'offenser. Ils doivent être prudents pour faire comparaison des biens & des maux, & ne prétendre pas guérir de légères blessures par des plaies mortelles. Leur patience doit égaler leur charité; & ils ne se doivent pas moins croire obligés de souffrir certains défauts, dont les remèdes attireroient de grands renversemens, que de réprimer les défauts

*Traité de piété.*

133

Pierre, s'il l'aimoit : *Pierre amas me, & lui* commandant ensuite de paître ses brebis, nous a montré l'obligation qu'ont les Prêtres d'aimer J. C., & combien cette obligation les engage à prendre soin du salut des Fidèles. C'est encore à eux que s'adressent ces paroles du premier des Apôtres : *Païssez le troupeau de Dieu, qui vous est commis, & veillez sur sa conduite, non par une nécessité forcée; mais avec une affection toute volon-*

---

essentiels avec lesquels la véritable piété ne peut subsister. Enfin comme toute la bénédiction de cette médecine spirituelle vient de la confiance avec laquelle on se découvre à ceux qui sont chargés de nos âmes, il n'y a rien que l'on doive plus éviter, que de donner lieu de croire, qu'on a dessein de surprendre ceux à qui l'on tient lieu de pere & de médecin : qu'on prétend tirer avantage de ce qu'ils nous disent dans ce commerce tout spirituel & tout de Dieu : qu'on leur tend des pièges, afin de les décrier devant les hommes, & qu'au lieu d'imiter la fidélité inviolable des esprits bienheureux dont on tient la place sur la terre, on imite la malignité de ces esprits de ténèbres qui ne recherchent à connoître les actions & les pensées des hommes, que pour se rendre leurs accusateurs.

Page 109 il remarque qu'il étoit défendu dans l'ancienne Loi à ceux qui n'avoient qu'un œil, d'exercer les fonctions de Grand-Prêtre, pour marquer qu'on se rend indigne de cette dignité, si on ne voit exactement, & comme avec ses deux yeux, toutes choses avant que d'en donner jugement.

C ij

54 *Traité de piété.*  
raire, qui soit selon Dieu; non par un hon-  
reux desir du gain, mais par une charité de-  
sintéressée; non en dominant sur l'héritage du  
Seigneur, mais en vous rendant de tout votre  
cœur les modèles de ceux que vous conduisez; &  
afin que lorsque le Prince des Pasteurs paroî-  
tra, vous remportiez une couronne de gloire  
qui ne se flétrisse jamais. I. Pierr. 5. 2.

### III.

Puisque les Prêtres, sont les Ministres  
de l'Evangile, les dépositaires des mystères  
de Dieu, les dispensateurs de sa parole,  
ils sont sans doute de mauvais serviteurs,  
lorsque par paresse, par crainte par lâche-  
té, par foiblesse, par tiédeur, par une  
fausse humilité, ils manquent de lumière,  
de courage, de zèle, de charité; ils re-  
tiennent les vérités de Dieu en injustice,  
& ne distribuent pas aux peuples le pain  
dont ils ont besoin: ils doivent tous dire,  
comme saint Paul: « Si je prêche l'Évan-  
gile, ce ne m'est point un sujet de gloi-  
re; puisque je suis obligé nécessairement  
à ce ministère, & malheur à moi, si je ne  
le prêche pas; que si je le prêche de bon  
cœur, j'en aurai la récompense; mais si  
je le fais comme à regret, & par nécessi-  
té, je dispense seulement ce qui m'a été  
confié, &c. » I. Cor. 9. 16.

C'est à tous les Prêtres que s'adressent ces paroles terribles d'Ezéchiel : *Fils de l'homme je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël : vous écouterez la parole de ma bouche, & vous leur annoncerez ce que vous avez appris de moi. Si lorsque je dirai à l'impie, vous serez puni de mort, vous ne lui annoncez pas ce que je vous dis, & si vous ne lui parlez pas, afin qu'il se détourne de la voie de son impiété, & qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité, mais je vous redemanderai son sang.* ch. 3. 17. 18.

## IV.

C'est le sujet d'une extrême compassion, de voir dans l'Eglise qui est la vraie Bethléem une telle disette de pain, que les enfans languissent de faim ; sans qu'on trouve personne qui soit touché de leurs larmes, & qui les secoure dans le danger, où ils sont de mourir. Le Sage assure que celui-là est maudit, qui cache le bled dont le peuple a besoin pour vivre : mais cette malediction retombe principalement sur les Prêtres, s'ils sont assez cruels pour refuser aux Fidèles, la nourriture spirituelle qui leur est nécessaire pour vivre de la foi.

Les Prêtres n'ont été établis de Jesus-Christ que pour servir leurs freres, & Dieu ne leur donne point de talens, qu'à

condition qu'ils les partageront avec ceux qui en ont besoin. S'ils ont un cœur, il faut que la charité le rende assez vaste, pour y recevoir tous ceux qui ont besoin d'être échauffés & animés de sa chaleur. S'ils ont des pieds, c'est pour marcher devant leur troupeau, & les obliger à être les imitateurs des Saints, comme les Saints l'ont été de Jésus-Christ. S'ils ont des mains, c'est pour enrichir les Fidèles par leurs travaux. S'ils ont des bras, c'est pour soutenir les brebis foibles & languissantes. S'ils ont des épaules, c'est pour porter celles qui ne peuvent marcher avec le joug de Jésus-Christ. S'ils ont des langues, c'est tout ensemble pour louer Dieu, & pour rappeler les Pécheurs de leur égarement. S'ils ont des yeux, c'est pour veiller premièrement sur eux-mêmes, & puis sur la conduite de ceux qui sont soumis à leurs soins.

## V.

Saint Paul sachant de quelle nature étoit la dette qu'il avoit contractée, en devenant Apôtre de Jésus-Christ, témoigne qu'il n'est plus à lui-même ; & sa charité le rend tellement tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, que non seulement il donne tout ce qu'il a,

les veilles, les travaux, les souffrances; mais se donne lui-même tout entier aux ames; jusqu'à témoigner qu'il desirerois être anathème pour les freres; & de-là naissoit la violence de la tristesse & de la douleur dont son cœur étoit saisi, quand il considéroit l'avenglement, & la dureté de ceux qui résistoient à la parole de l'Evangile, & à qui Jesus-Christ étoit une odeur de mort.

C'est cet esprit, qui donnoit aux Apôtres & à leurs successeurs, une sainte liberté & une hardiesse assez grande, pour porter le nom de Jesus-Christ aux nations les plus barbares, & jusqu'aux Palais des Rois; sans craindre la fureur des Tyrans, ni la cruauté des boureaux. Ils se voyoient toujours proche de la mort, ils étoient dans les fers, dans les cachots, lapidés, déchirés de coups, exposés aux naufrages, à la faim, à la soif, à la nudité, à la haine de leurs ennemis, & à la mauvaise volonté des faux freres. Enfin ils ne trouvoient rien de difficile, de tout ce qui pouvoit servir à établir le Royaume de Jesus-Christ. C'est ce zèle ardent, dont saint Xavier, saint Charles, saint Philippe de Néri, ont été animés, & dont le sont encore en ce tems plusieurs saints Missionnaires, qui ont une telle passion pour le

salut des peuples, & pour la gloire de Jesus-Christ, qu'ils comptent pour rien ce qu'il y a de plus terrible dans ce monde, les exils, la perte de leur liberté, & les morts les plus cruelles.

## V I.

C'est aux Prêtres lâches, & paresseux, qui s'adressent ces paroles du Sage, *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, & si vous avez engagé votre foi à un étranger, vous vous êtes mis dans le filet par votre propre bouche, & vous vous trouvez pris par vos paroles; faites donc ce que je vous dis, mon fils, & délivrez vous vous-même; parce que vous êtes tombé entre les mains de votre prochain. Courez de tous côtés, hâtez vous, & réveillez votre ame, ne laissez point aller vos yeux au sommeil, & que vos paupières ne s'assoupissent point.* Prov. 6. On ne peut douter que l'unique nécessaire des Prêtres ne soit d'être toujours comme des Moyse, devant le trône de Dieu; pour traiter avec les intérêts de ceux dont ils sont les Médiateurs. Ils doivent se charger de toutes les iniquités de leurs frères, & être prêts de souffrir tous les châtimens que méritent les pécheurs. Afin de leur obtenir miséricorde, il faut qu'ils s'opposent à la colère de Dieu, qu'ils soient comme un mur d'ai-

rain pour l'arrêter, & qu'ils le conjurent  
ou de sauver son peuple, ou d'effacer  
leurs noms du livre de vie.

## VII.

Tous les Pasteurs des ames, doivent  
être en état de dire comme Jacob : que le  
sommeil ne ferme jamais leurs yeux, &  
qu'ils veillent toujours pour défendre le  
troupeau de J. C. contre des loups & des  
lions qui ne dorment jamais. Il faut qu'ils  
soient tellement à l'épreuve du plus rigou-  
reux froid de l'hyver, qu'ils ne perdent  
rien de la chaleur de leur charité, ni de leur  
zèle, quelque froideur, quelque indifféren-  
ce & quelque dureté qu'ils rencontrent dans  
les pécheurs. Mais il n'est pas moins impor-  
tant qu'ils prennent garde de ne point sui-  
vre l'ardeur indiscrete de quelques Pa-  
steurs, qui ne connoissant pas assez la foi-  
blesse des ames qui s'adressent à eux, les  
engagent à se charger de fardeaux qu'elles  
ne peuvent porter, & qui les lassent inuti-  
lement : d'où il arrive, qu'après de grands  
efforts, qu'on les oblige de faire, ils tom-  
bent dans un esprit d'abattement qui les  
décourage, & qui leur fait paroître tous  
les exercices de piété comme une terre  
qui dévore ses habitans, & qui les en re-  
bute. Les Pasteurs qui tiennent la place

de Jesus-Christ doivent avoir assez d'adresse & de prudence pour porter ces ouailles à tout le bien qui leur est propre, & pour les appliquer avec tant de lumière aux bonnes œuvres dont elles sont capables, qu'il n'y en ait aucune qui soit stérile, & qui n'ait un premier né à offrir à Dieu. Mais ils ont encore à prendre garde qu'on ne puisse pas leur reprocher qu'ils se sont revêtus de la toison de leurs brebis, & nourris de leur chair. Car tout Pasteur qui cherche ses intérêts, trahit ceux de Jesus-Christ, & il est infiniment éloigné de donner sa vie pour son troupeau; ce qui est pourtant le devoir indispensable de tous les bons Pasteurs. On ne peut pas douter de la vérité de ces règles: mais lorsque l'on considère combien il y a peu de Prêtres qui les suivent, & quand on en voit qui ne manquent ni de lumière, ni de piété, tomber en des fautes très-importantes; lorsqu'on en voit d'autres quitter leur troupeau, parce que l'expérience leur a appris que tous les soins qu'ils ont rendus assurément à leurs peuples, ont été sans effet, on a sujet de trembler, d'appréhender qu'on ne soit pas plus heureux soi-même, & que l'on ne trouve point de pécheurs que l'on puisse tirer du tombeau, pour les faire vivre de la vie de Jesus-

Christ, pour les faire marcher dans sa voie, pour leur ouvrir les yeux à la lumière du Ciel, & les oreilles à la parole de Dieu. Nous devons craindre de n'être pas plus éclairés, qu'un grand nombre de Médecins, qui ne connoissant point leurs maladies, sont très-incapables de juger de celles des autres, & principalement si les malades se croient en bonne santé, & s'efforcent de cacher leur mal.

VIII.

S'il est vrai que chaque âme doit être conduite par une lumière qui ne convient qu'à elle-même, qui peut s'assurer d'avoir reçu de Dieu un don si rare & si singulier, mais si nécessaire à un Pasteur? si nos paroles & nos instructions, tirent toute leur force & leur efficacité de l'exacritude avec laquelle nous nous acquittons de notre devoir, & que nous ne sanctifions les autres, qu'autant que nous nous sanctifions nous-mêmes, combien doivent craindre ceux qui ne voyent en eux que pauvreté & que foiblesse, & qui ne pouvant s'acquitter de ce qu'ils doivent, sont encore chargés des dettes des autres.

Je sçais qu'il y a des personnes vraiment humbles, qui sans présumer de leur vertu, ni de leurs forces, sont emportées

par le zèle d'une charité pleine d'ardeur & de foi; & qui se soumettant aux ordres de Dieu sans raisonner, content où ils sentent que Jésus-Christ les appelle, & s'emploient à son ouvrage; sans perdre la pensée qu'ils ne sont que des serviteurs inutiles, & sans que la vue de leur impuissance, arrête la force du Saint-Esprit qui agit en eux, & y opère selon sa volonté, tout le bien qu'il lui plaît.

C'est un orgueil de démon d'entreprendre de faire les ouvrages de Dieu, en s'y ingérant soi-même, & n'y employant que ses propres forces: mais si les Anges sont d'autant plus humbles, qu'ils suivent plus exactement les ordres de Dieu, lorsqu'il leur commande de prendre soin du salut des hommes, on peut dire de même que les Pasteurs, qui pour obéir au Saint-Esprit, s'engagent aux Ministères les plus élevés de l'Eglise, ont pour partage une plus profonde humilité. C'est ce que nous voyons évidemment dans la sainte Vierge. Car elle ne s'est jamais humiliée si profondément, qu'au moment qu'elle a consenti à être la Mere du Fils de Dieu, qui est le plus haut degré où une simple créature puisse monter.

## I X.

Il est sans doute, qu'il y a une ardeur de servir les ames, qui est une étincelle de ce feu que le Sauveur du monde a apporté sur la terre; & on ne peut s'opposer à ceux qui en sont embrasés, sans combattre les desseins de Dieu. Mais il est vrai aussi, que l'on voit tous les jours des gens, qui sont pleins d'un zèle sans science & sans discrétion, & on ne peut pas se dissimuler que ceux qui agissent d'une manière toute humaine, augmentent le nombre des conducteurs aveugles, qui tombent dans le précipice avec ceux qui les suivent. Mais qui est-ce de nous qui peut assez fonder son cœur, & y discerner le faux zèle d'avec le véritable; puisqu'ils sont ordinairement semblables?

Quel moyen de donner des conseils sur des choses très incertaines, sans se mettre en danger de se tromper, & de tromper ceux qui s'adressent à nous? ce qui nous doit rendre plus retenus à donner ces sortes de conseils, c'est qu'il arrive souvent que ceux en qui on ne remarque rien qui les empêche d'être Pasteurs, & qui semblent avoir la science, les bonnes mœurs, la prudence, & les autres vertus nécessaires pour bien réussir, dans leur emploi, y

téussissent si mal, qu'au lieu de se rendre utiles au salut des autres, ils s'affoiblissent & se perdent eux-mêmes. Je pourrois donner bien des exemples de cette vérité. J'ai connu plusieurs Curés & Directeurs, qui ayant mené une vie très-vertueuse, très-édifiante, très-éloignée de tout intérêt, n'ont pu avoir longtems la conduite des ames, sans tomber en des égaremens, dont on ne les croyoit pas capables. Plusieurs ont mieux aimé leurs bénéfices que la vérité. D'autres sont tombés dans une vie relâchée & toute séculière. Quelques-uns se sont laissés posséder par l'esprit d'avarice. Il y en a qui ont été emportés par le torrent de la coutume. D'autres ont oublié le salut des ames, pour s'occuper tout entiers aux affaires du siècle. Ce qui ne montre que trop évidemment, qu'il est assez ordinaire de commencer par l'esprit, pour finir par la chair.

## X.

Je sçais que nous ne sommes pas responsables des conseils, ou de l'évenement des conseils que nous donnons; lorsque nous suivons les règles de la prudence chrétienne. Mais comment pouvons-nous nous assurer que nous avons cette prudence? & comment n'être point touchés d'une

extrême douleur, d'avoir jetté les gens qui se sont confiés en nous, en des précipices; quoique nous ne soyons pas coupables de leur chute. On sçait combien saint Augustin fut affligé d'avoir choisi pour Evêque un de ses disciples, qui ne fut pas plutôt en charge, qu'il fit paroître qu'il en étoit très-indigne. Mais si ceux qui sembloient se sanctifier dans la solitude, trouvent souvent leur perte dans les charges ecclésiastiques, & s'il n'est pas sûr de leur conseiller d'y entrer, il arrive aussi quelquefois, que ceux qui n'ont pas mené une vie irrépréhensible, & à qui on conseilleroit de demeurer à la dernière place, ne laisseront pas de devenir de bons & de saints Pasteurs. On connoît des Evêques, des Abbés, des Curés, qui s'acquittent avec édification de leur Ministère, à qui aucune personne éclairée n'auroit donné conseil d'entrer dans les charges où ils sont. Et j'en sçais d'autres, qui sembloient avoir toutes les marques d'une vocation légitime, qui sont devenus des mercénaires, & des loups; quoiqu'ils n'aient été Pasteurs que par l'avis de personnes qui avoient beaucoup de discernement.

XI.

J'ai lieu de croire que saint Bernard,

avoit autant de lumière sur ce sujet, que nous en pouvons avoir en ce tems ; cependant comment ce Pere répond-t'il à Bruno, qui lui avoit demandé, s'il devoit accepter l'Archevêché de Cologne, selon le desir des Chanoines qui l'avoient élu ? Au lieu de répondre à ce doute, il ne lui propose que des raisons propres à le faire douter encore davantage. Il assure qu'il n'y a personne dans le monde qui ait assez de lumière pour le déterminer. Que peut-être sa vocation est de Dieu, & que les hommes n'ont pas droit de s'y opposer : que peut-être Dieu ne l'appelle point & que les hommes ne lui peuvent conseiller d'être Evêque sans le tromper ; qu'il n'y a que le Saint-Esprit qui sçache si sa vocation est du Ciel, & que personne ne peut pénétrer ce secret, si le même Saint-Esprit ne lui révèle. Il lui marque qu'il n'y a rien de si terrible, ni de si dangereux, que de passer de l'état d'une vie déréglée, dans une charge qui l'oblige à être un modèle de piété. Mais d'ailleurs il assure qu'il a sujet de craindre que Dieu ne le condamne, s'il refuse d'employer au salut des ames le talent de science qu'il a reçu du Ciel ; qu'il est vrai que selon les règles ordinaires, il faut premièrement avoir soin de soi-même avant que de s'appliquer à

son prochain, & que ceux qui sont couverts de plaies, ne doivent pas penser à guérir celles des autres : mais que Dieu pouvant dispenser des règles ordinaires, il lui est facile d'opérer en un moment les plus grandes conversions, & faire quand il lui plaît, d'un grand pécheur, un saint Evêque; & qu'alors les hommes n'ont pas droit de rejeter celui que Dieu choisit, ni de condamner celui qu'il justifie. S. Bernard avoue que c'est tenter Dieu que d'entrer dans les fonctions de l'Apostolat, étant encore dans ses péchés, ou n'en faisant que de sortir : qu'il est vrai que saint Matthieu étoit à sa banque lorsqu'il fut appelé à la prédication de l'Evangile. Mais il est à remarquer qu'il se prépara à ce Ministère par une pénitence de plusieurs années, qu'il fit étant à la suite de Jesus-Christ. Il est vrai que saint Ambroise, d'une charge séculière, fut appelé au gouvernement de l'Eglise de Milan ; mais il n'y entra que par contrainte, & après avoir mené dès sa jeunesse une vie irrépréhensible. Saul de persécuteur devint en un moment un vase choisi, & le Docteur des Gentils ; mais Jesus-Christ descend exprès du Ciel, & cette vocation est un ouvrage de sa main toute-puissante : outre que cet Apôtre témoigne lui-même que

s'il a reçu si promptement le pardon de son péché, c'est qu'il ne l'a commis que par ignorance, *ignorans feci, & ideo misericordiam consecutus sum*; que si cette grâce a été encore accordée à quelqu'autre, c'est un miracle dont on doit rendre grâces à Dieu, & non pas un exemple que l'on doive suivre. Ce Saint conclut sa lettre en assurant Bruno, qu'il ne lui dit rien que de douteux, parce qu'il ne sçait rien sur quoi il puisse appuyer un avis certain.

Si saint Bernard a parlé avec toute cette retenue à Bruno, qui selon les règles de l'Eglise ne devoit jamais entrer dans le Sacerdoce, s'il a eu crainte d'ôter à Jesus-Christ un Ministre dont il vouloit peut-être se servir, ce seroit sans doute une extrême hardiesse d'oser en ce tems où l'Eglise a un si grand besoin de Ministres, lui ravir ceux-mêmes qui par la miséricorde de Dieu, n'ont point les empêchemens dont Bruno s'humilioit.

## XII.

Je suis assuré qu'il n'y a point de bons Evêques, qui ne portent les Ecclésiastiques dont les mœurs sont réglées, & qui ne manquent pas de lumière, à travailler dans leur Diocèse, & qui ne leur fissent scrupule de demeurer oisifs; je suis très-éloigné de

donner jamais aucun conseil contraire aux sentimens de ceux qui sont établis pour être la lumière des peuples, & qui s'acquittent fidèlement de leur ministère; mais j'ose pourtant dire, qu'il n'est pas toujours sûr de suiye leur conseil en pareille occasion; parce qu'ayant tous une grande moisson à recueillir & très-peu d'ouyriers, ils râchent d'engager tous ceux en qui ils reconnoissent quelque vertu, à les aider. Leur but est de sauver les peuples que Dieu a confié à leurs soins. Mais ils ne peuvent que très-difficilement examiner en particulier, si telles & telles personnes sont propres au gouvernement des ames, & si elles s'y peuvent employer sans mettre en danger leur salut. Mais quand les Evêques voudroient prendre ce soin, cette discussion est si difficile, qu'à peine pourroient-ils y réussir. Il faut donc en cherchant les lumières de tels Supérieurs, s'examiner aussi soi-même, prier beaucoup Dieu, consulter son cœur, après avoir eu grand soin de le purifier. Si saint Augustin parlant des fidèles qui communient souvent, en suivant l'ardeur de leur charité, & de ceux qui ne s'approchent que rarement de la sainte table par un respect plein d'amour, trouve ces deux coutumes également bonnes, ne peut-on pas dire de même que

c'est une disposition très-sainte à un Ecclésiastique de se porter avec simplicité, avec docilité, avec ardeur, à servir les ames, & qu'il n'est pas moins louable aussi de se croire indigne des moindres charges de l'Eglise & de les fuir comme des précipices. Moïse étoit saint quand il ne vouloit pas parler à Pharaon de la part de Dieu, & qu'il le prioit d'en envoyer un autre. Isaïe étoit saint quand il s'offroit au Seigneur pour annoncer les vérités aux hommes : *Ecce ego mitto me.* Il se trouve des personnes très-humbles & très-éclairées qui s'engagent sans peine aux fonctions du Sacerdoce : & il y en d'autres qui ont moins d'humilité & de lumière, qui y résistent très-fortement. La lâcheté, la mauvaise humeur, l'envie de jouir de son loisir, l'attaché à l'étude ou à quelqu'autres passions, sont souvent les raisons que suivent ceux qui fuient de servir l'Eglise. Mais il arrive aussi très-fréquemment qu'un orgueil secret, & un intérêt caché se transforment en la ressemblance de la charité & du zèle, & nous font croire que nous ne nous portons à être Pasteurs que pour servir les ames; quoique Dieu voit en nous des dispositions toutes contraires. Il est donc vrai que quelque parti que nous prenions, nous n'avons pas sujet de nous glorifier; mais de craindre &

de nous humilier ; puisqu'il nous est très-difficile de discerner par quel esprit nous sommes conduits, & que nous ne pouvons pas même nous assurer sur les avis que l'on nous peut donner. Les dons de Dieu étant fort différens, ils font aussi agir les Fidèles en des manières fort différentes. J'ai connu de bons Curés qui ont quitté leur emploi ; parce qu'ils croyoient être inutiles à leur peuple, & qu'ils espéroient servir Dieu plus fidèlement dans la solitude. J'en sçais d'autres qui ne voyant presque aucun fruit de leurs travaux, ont cru qu'ils y devoient persévérer jusqu'à la fin, pour obéir à la vocation de Dieu. Il est sans doute que des personnes également à Dieu sont capables en suivant leurs dispositions, de nous donner des conseils tout opposés. Ceux qui sont touchés d'une forte compassion des misères spirituelles des peuples, voudroient engager tout le monde à les secourir ; ceux qui considèrent les périls où sont les Pasteurs, & qui sçavent qu'il leur arrive plus souvent de s'affoiblir & de se corrompre avec un méchant peuple, que de s'opposer fortement à ses iniquités, & de résister au torrent qui inonde toute la terre, se persuadent aisément que les péchés des hommes sont au-dessus de tout remède, & que pour se sauver ; il ne leur reste

72 *Traité de piété.*  
plus que de fuir dans la solitude.

XIII.

Il y a plus de trente ans qu'une personne de ma connoissance a quitté sa Cure, \* & il est encore à sçavoir s'il a dû y entrer, & s'il a dû la quitter. Il voit de part & d'autre tant de raisons, qu'il ne lui reste qu'à demander à Dieu qu'il lui pardonne ses ignorances. Il est dans les mêmes doutes à l'égard d'un second emploi où il a demeuré plus longtems, mais toujours dans d'extrêmes peines; sans pouvoir se résoudre ni d'y persévérer, ni d'en sortir, voyant d'aussi grands dangers de toutes parts. Il est vrai que maintenant que Dieu l'a dégagé, il a de la joie de le servir en liberté; mais cette joie est troublée, parce qu'il ne sçait pas si l'état où il se voit, n'est pas plutôt une punition de ses péchés, qu'un effet de la miséricorde de Dieu sur lui. Ses doutes vont encore plus loin; car encore qu'il ne se soit engagé à sa Cure, & à son second emploi que par obéissance, & contre son inclination, il lui vient souvent en pensée, que s'il avoit été assez touché de la vue de son indignité, il auroit tenu ferme contre tous les conseils

---

\* Il parle de lui-même en tierce personne, qu'on

qu'on lui a donné, & qu'il se seroit retranché à cette parole : que les Saints qui sont dignes d'être Pasteurs ne le doivent être que quand ils y sont contraints ; mais que les pécheurs qui en sont indignes, ne doivent se rendre à aucune contrainte. Cette pensée a sans doute été celle d'un grand nombre de solitaires, qui ont fui les Villes & les Evêchés, pour n'être point en danger d'entrer dans le Sacerdoce. Et il est certain qu'elle a contribué au salut de ceux à qui le Saint-Esprit l'a inspirée. Mais je ne propose pas cette conduite comme la seule voie qu'on doit suivre. Il y a quelquefois plus d'humilité à se laisser conduire, & à se laisser engager en des emplois qui semblent être au-dessus de nos forces, qu'à y résister, & à agir par son propre mouvement ; puisqu'encore qu'on puisse supposer que les Directeurs les plus éclairés nous peuvent tromper, il arrive plus souvent que nous nous trompons nous-mêmes en suivant notre propre esprit.

XIV.

Quelques grandes que soient nos irrésolutions, je suis néanmoins persuadé qu'il y a de certaines occasions, où nous devons sans hésiter tâcher de secourir les âmes qui s'adressent à nous. Lorsque nous trouvons

D

un malade dans un chemin écarté & que nous sommes les seuls de qui il puisse espérer quelque aide, il n'y a point à délibérer sur l'obligation que nous avons de l'assister. Il en est ainsi des malades spirituels. S'il arrive que quelqu'un d'eux n'ait d'autre personne que nous qui le puisse jeter dans la piscine, ou qu'il soit en danger de tomber en de mauvaises mains, la charité nous presse de lui rendre tous les bons offices que nous désirerions qu'on nous rendît à nous-mêmes, si nous nous trouvions dans les mêmes besoins. Il est comme impossible en ce tems de servir les peuples entiers: ceux qu'on ne peut persuader des vérités de l'Evangile, n'ont point d'autre règle, quoiqu'on puisse leur dire, que de vivre selon la coutume. Ceux qui ont l'esprit & le cœur si fermé, qu'ils ne peuvent comprendre qu'ils sont obligés de faire pénitence, ne la feront jamais; & leur maladie étant au-dessus de tous les remèdes, il n'y a point d'apparence qu'on les puisse guérir. Nous sommes maintenant arrivés à ces jours malheureux, où il est vrai de dire que le Démon moissonne les peuples entiers, & que les champs mêmes de l'Eglise sont pleins d'ivraie qui n'est propre qu'à être jetée dans le feu. Mais Dieu connoît ceux qui sont à lui parmi ces mauvaises herbes qui cou-

voit la face de la terre. Car il s'y rencontre quelque épi de froment, que nous devons recueillir avec soin, lorsque nous le trouvons. Il y a par tout, des ames qui ont quelque crainte de Dieu, qui sont dociles aux vérités de l'Évangile, & qui en ont quelque faim. Lorsque Dieu les adresse à nous, & qu'elles ne connoissent personne en qui elles puissent prendre confiance, la charité nous oblige de partager avec elles le peu que nous avons, & de leur donner une partie de notre pain, dans l'espérance que Dieu le multipliera dans nos mains, & qu'il ne nous en laissera pas manquer.

## X V.

Mais il est de la prudence, dans la pensée de servir ces personnes, d'avoir toujours dans l'esprit de les adresser à des conducteurs autant éclairés & charitables que nous le sommes peu. Nous ne devons considérer notre ministère, que comme un secours passager. Il est bon qu'on nous regarde de cette manière; afin que les personnes ne s'attachant point à nous, elles soient toujours prêtes à nous quitter, lorsqu'elles le pourront faire avec avantage, & qu'elles seront en état de se passer de notre ministère.

Il est encore vrai que si nous sommes

un peu instruits des vérités de l'Évangile & que nous ayons quelque expérience, nous ne devons pas refuser notre conseil à ceux qui nous le demandent, & qui en ont un véritable besoin. La vérité est un bien général qui appartient à tout le monde, & non pas à nous seuls. Comme nous l'avons apprise de ceux qui nous ont précédés, nous ne la pouvons conserver, qu'en la faisant connoître à tous ceux qui l'aiment, & qui la veulent pratiquer.



#### QUATRIÈME TRAITÉ.

Simon Joannis diligis me? . . . Pasce agnos meos.  
Joan. 21.

*Simon fils de Jean m'aimez-vous? Paissez mes agneaux.*

I.

**S'**il est vrai de tous les Chrétiens, qu'ils soient dans la mort, s'ils n'aiment pas leurs freres, parce que la charité est la véritable vie, on peut dire des Pasteurs qui n'aiment point leur troupeau, qu'ils n'agissent point en Pasteurs, qu'il y a tout sujet de craindre qu'ils ne soient, ou des loups pour égorgier leurs brebis, ou des

mercénaires pour en trafiquer. Il est contre l'ordre commun que celui qui n'a point en soi la vie de la charité, vivifie les ames; & c'est une chose assez ordinaire que des Pasteurs morts fassent mourir ceux qu'ils gouvernent.

La charité ardente & éclairée est la principale vertu que Jesus-Christ exige de celui qu'il veut établir Pasteur de son troupeau. C'est pourquoi il ne dit au premier des Apôtres que cette unique parole : *Petere, amas me?* & c'est ce qu'il dit encore à tous les autres Pasteurs : de sorte que les Peres ont cru assez expliquer les devoirs des véritables Pasteurs, lorsqu'ils ont dit qu'ils étoient Vicaires de l'amour de Jesus-Christ, *Vicarios amoris Christi.*

Les Pasteurs doivent donc interroger leur cœur & apprendre d'eux-mêmes s'ils aiment leur troupeau, s'ils l'aiment non de paroles, mais d'effet. Si cet amour fait tout leur desir, toute leur occupation, & tous leurs travaux. Ils doivent se souvenir qu'ils sont à la place de Jesus-Christ pour aimer ses brebis comme il les a aimées, & ensuite à son exemple passer leur vie dans l'humiliation & dans la pauvreté, & mourir sur la Croix pour sanctifier le troupeau qui a été commis à leur soin.

## I L.

Si tous les Chrétiens doivent dire après saint Paul, que quelques bonnes qualités qu'ils ayent, ils n'ont rien, & ne font rien sans la charité; il est sans doute que tous les Pasteurs de l'Eglise sont principalement obligés de regarder la charité comme leur unique nécessaire: & ils ont un sujet particulier de dire comme saint Paul: *Quand je parlerois le langage de tous les hommes & des Anges même, si je n'avois point la charité je serois comme un airain sonnans & une cymbale retentissante, &c.* Combien donc doivent-ils demander cette vertu à Dieu; puisque sans elle ils ne sçauroient rien faire de bien, quelques talens d'ailleurs qu'ils ayent; & il seroit même fort étrange qu'ils pussent produire de bons fruits dans les ames; puisqu'ils n'ont pas dans le cœur la racine qui seule les peut produire.

## L I I.

Le bon Pasteur a tout donné & s'est donné soi-même pour ses brebis: il est venu en terre pour les ramener de leur égarement: il s'est fait pauvre pour les enrichir, & il a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour les vivifier. Si

nous avons l'amour de Jesus-Christ dans notre cœur, il y produira les mêmes effets. Si nous l'aimons, nous nous donnerons tout à lui, & nous nous donnerons tout à ceux que nous aimons pour lui. En aimant de la sorte, nous nous ferons aimer réciproquement; & ceux qui nous aimeront dans la charité de Jesus-Christ, ne pourront rien nous refuser.

Quand il y a une charité mutuelle entre le Supérieur & les inférieurs, le Supérieur trouve toujours de quoi donner, c'est-à-dire de quoi commander pour l'avancement & le salut de ceux qui sont commis à ses soins: & les inférieurs de leur part ne se lassent jamais de se donner tout à leur Supérieur, & de lui obéir sans réserve.

I V.

Il y a des Supérieurs qui semblent avoir beaucoup de lumière; ils discernent exactement les fautes de leurs inférieurs; ils en savent les remèdes; ils ont une grande connoissance des maximes de l'Evangile, ils sont des lampes qui éclairent; mais malheur à ces lampes qui ne font qu'éclairer, & qui ne brûlent point. Toute cette science si elle est sans charité, est pénible & stérile. Bien loin d'aider les inférieurs, elle les accable. Au lieu de les soulager,

elle augmente leurs peines. Si les paroles des Pasteurs ne viennent point du fond de la charité, & si elles ne sont point formées par des langues de feu, elles ne sont pas un pain dont on puisse se nourrir. Nous parlons ici selon ce qui arrive ordinairement; car Dieu par sa toute-puissance peut nous nourrir avec des pierres, comme il en peut faire des enfans d'Abraham.

## V.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, parle d'un Evêque qui étoit persuadé qu'étant riche & comblé de biens, il n'avoit besoin de rien, & qui cependant étoit malheureux, misérable, pauvre, dans l'aveuglement & la nudité. Cet Evêque est la figure des Pasteurs qui s'estiment riches, lorsqu'ils ont de quoi se glorifier de leur science. Ils croient être dans l'abondance & ne manquer de rien, quand ils ont beaucoup de lumière. Mais s'ils se connoissoient eux-mêmes, & s'ils faisoient réflexion sur la disposition de leur cœur, ils seroient convaincus qu'ils manquent de tout; puisqu'ils n'ont pas la charité. C'est une regle certaine, que toute science qui n'est pas entrée dans notre ame par la charité, ne nous sert de rien; & il est impossible que nous en fassions un bon

usage, ni pour notre salut, ni pour celui des autres.

V I.

Il faut donc que les Pasteurs demandent à Jesus-Christ cette charité qu'il est venu apporter sur la terre; afin qu'ils la répandent ensuite sur le troupeau qui leur a été confié. Comme ils doivent donner sans bornes & sans mesure, il faut que leur charité soit infinie; afin de pouvoir toujours donner. La charité des véritables Pasteurs, est semblable au pain que Jesus-Christ distribuoit aux peuples dans le désert. Elle croît entre nos mains si nous ne l'épargnons point; & il nous en reste d'autant plus, que nous la communiquons plus abondamment aux autres. C'est pourquoi saint Augustin disoit, que celui qui a le cœur plein de charité, a un trésor inépuisable, & qu'en donnant toujours, il a toujours de quoi donner.

V II.

Cette charité est appelée un or enflammé dans l'Apocalypse, & il n'y a que cet or qui puisse nous rendre riches à l'égard de Dieu. Car c'est l'unique source de tous nos biens spirituels, c'est le principe de toutes les graces, c'est-à-dire une semence.

D v

divine d'où naissent tous les bons desirs de notre cœur; c'est un lien parfait qui nous unit, tant qu'il subsiste, inséparablement à J. C. Il n'y a aussi que cette charité qui nous puisse faire riches à l'égard de nos frères. Sans elle nous ne sommes rien, nous n'avons rien, & il nous est impossible de les servir, ni de leur profiter. Mais ce n'est pas seulement de l'or, c'est de l'or enflammé, ce qui marque que si elle est précieuse comme de l'or, elle est active comme le feu. Elle ne se lasse & ne se rebute jamais, elle fait en nous, ce qu'elle fait en Jésus-Christ. Comme il nous a aimé depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort, il n'a jamais cessé d'être dans les travaux pour nous; il a apporté ce feu du Ciel & il a travaillé à le répandre sur la terre.

## VIII.

Le feu consume tout; il n'y a rien de si dur qu'il ne puisse fondre & amolir. Les cœurs les plus durs cèdent à la charité de J. C. & même le propre effet de la charité, c'est d'ôter des cœurs toute la dureté qui lui peut résister efficacement. Les Apôtres & leurs Successeurs ayant des cœurs tout embrasés de ce feu, ont triomphé de l'infidélité des peuples. Leurs paroles toutes enflammées pénétraient les cœurs, & les

convertissoient à Jesus-Christ, en leur communiquant l'ardeur dont ils étoient eux-mêmes consumés. D'où vient maintenant que nous ne convertissons personne, que nous ne trouvons que de la dureté & de la résistance dans ceux à qui nous parlons ? Nous accusons leurs indispositions, & nous nous plaignons de leur négligence ; mais plaignons-nous de nous mêmes. Nous sommes froids, & nous nous étonnons de la froideur des autres : notre cœur est dur, & nous condamnons leur dureté : nous sommes pauvres & misérables, & nous ne voyons que la misère & la pauvreté de nos freres.

I X.

Les vrais Pasteurs au lieu de se plaindre des maladies de leurs brebis, au lieu de perdre courage & de les abandonner, se chargent à l'exemple de Jesus-Christ de toutes leurs infirmités, & les portent jusqu'à la mort. Ils ne se distinguent point des pécheurs ; & se considérant comme une même chose avec eux, ils sont sensibles à toutes les plaies de leurs brebis ; c'est ce qui fait dire à saint Paul & à tous ceux qui ont la même charité que cet Apôtre ; *Quis infirmatur & ego non infirmor ? quis scandalizatur & ego non uror ? Qui est le malade*

D vj

dont je ne ressente les maladies ? qui tombe dans le scandale, & dont je ne ressente une extrême douleur ? Si nous aimons nos freres, leurs fautes nous attristent, comme ils en doivent être eux-mêmes attristés ; les mêmes péchés qui consomment & perdent leur ame, nous brûlent & nous consomment. Ils se blessent & blessent Jesus-Christ, & nous sommes déchirés de ces blessures.

## X.

Saint Paul à l'exemple de Jesus Christ assure qu'il est tout à tous, pour sauver tout le monde. Non que cet Apôtre fut Idolâtre avec les Idolâtres, Juif avec les Juifs, pécheur avec les pécheurs : mais c'est que l'amour qu'il avoit pour tous les hommes, faisoit que sa conduite étoit proportionnée à toutes les personnes qu'il vouloit gagner à Jesus-Christ. Il faisoit paroître aux infidèles une foi pleine de miracles, pour les convertir. Il étoit sçavant avec les Juifs ; & les convainquoit par leurs propres Ecritures. Il étoit sévère aux pécheurs, lorsqu'ils avoient besoin d'être traités avec force. Il étoit plein de compassion pour ceux dont les plaies pouvoient être guéries par la douceur. Il avoit pour les foibles & pour les imparfaits

toute la condescendance dont ils avoient besoin. Il pleuroit avec ceux qui pleuroient, pour effacer leurs péchés par ses larmes; & il prenoit part à toutes les grâces des fidèles en s'en réjouissant avec eux, & en prenant soin d'en rendre grâces à Dieu. Enfin la charité lui faisoit dire aux Corinthiens ces paroles si pleines d'ardeur: *Ma bouche s'ouvre & mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte: & mes entrailles ne sont point resserrées pour vous.* La même charité qui lui donnoit un cœur grand & spacieux pour y contenir tous les fidèles, lui en donoit aussi un très-tendre pour sentir tous leurs maux, & y compatir.

## X I.

Le même Apôtre nous dit, que nous soyons ses imitateurs, comme il l'a été de Jesus-Christ. La charité nous oblige à son exemple de nous conformer à toutes les nécessités de nos frères, de nous dépouiller de tout ce que nous avons pour les enrichir, de considérer tous leurs besoins pour y remédier, d'avoir attention de donner à chacun ce qui lui est nécessaire, un pain solide aux âmes avancées, des remèdes aux malades, des consolations aux personnes désolées, de fortifier les foibles, de montrer du zèle contre

ceux qui osent pécher avec hardiesse, & enfin d'avoir pour tout le monde une charité vigilante, abondante, laborieuse, patiente, assez forte pour résister à tout, & assez douce pour ne se rebuter jamais des plus grandes difficultés. Jesus-Christ n'a pu témoigner un plus grand amour aux pécheurs, que de mourir pour eux. Saint Paul à son imitation, a une si grande ardeur pour le salut de ses freres, qu'il est prêt, pour ainsi dire, d'être anathème & séparé de Jesus-Christ, pour les unir à ce divin Sauveur. C'est cette même charité qui obligeoit Moïse, de s'opposer à la colère de Dieu, & de le prier de l'effacer plutôt du livre de vie, que de permettre que le peuple qu'il avoit tiré de l'Egypte, pérît dans le désert.

Nous devons oublier en quelque sorte, à l'exemple de ces Saints, ce qui nous semble le plus nécessaire pour notre salut, & nous exposer à la colère de Dieu plutôt que de manquer au salut de nos freres. Il est impossible qu'un Pasteur ne se perde en laissant périr ses brebis par sa faute, & il est bien difficile qu'il ne se sauve, s'il contribue tout ce qu'il peut à leur bien spirituel.

## XII.

Il y a assez de personnes qui s'élevent

contre les pécheurs, qui les jugent & qui les condamnent, qui parlent de leur corruption avec horreur, & qui déclament contre leurs crimes; mais il y en a peu qui aient pour eux un cœur de pere, qui gémissent sincèrement de leurs maux, qui soient touchés d'une véritable compassion de leurs misères, qui soient zélés pour leur conversion, & qui puissent dire: *Zelus domus Domini comedit me Zelo zelatus sum pro domo Israël.* Il y en a peu qui fassent leur propre mal du mal de l'Eglise, & qui n'aient point d'autres intérêts que les siens. Ceux même qui semblent avoir ce zèle, ne l'ont pas toujours: lorsque nous pensons être très-touchés des maux de l'Eglise, nous n'en sommes point touchés véritablement & d'une manière qui vienne de la charité, si notre zèle n'a que des paroles, s'il est stérile & sans fruit, & si nous ne sommes portés à faire & à souffrir tout ce qui est nécessaire, pour y apporter tous les remèdes que nous pouvons.

XIII.

Il faut que la charité fasse en nous ce qu'elle a fait en Jesus-Christ. Ce bon Pasteur a employé toute sa vie à veiller, à prier, à agir, & à souffrir pour ses brebis; & il n'a point cessé, qu'il ne leur ait

donné tout son sang, en mourant pour elles à la croix. Comme sa charité a été infinie, sa patience à supporter nos faiblesses a été sans bornes. Ce qui doit nous obliger de gémir, de prier, de travailler, de souffrir, d'entreprendre tout ce qui peut servir au salut de nos frères, sans nous impatienter, sans nous ennuyer, sans nous dégoûter ; dans l'espérance que toutes les peines qui semblent ne servir de rien maintenant, pourront un jour devenir utiles à leur bien spirituel.

## XIV.

Quoique toutes les paroles, les actions & les souffrances de Jésus-Christ fussent pleines de graces, il est vrai pourtant qu'elles ont été presque inutiles pendant sa vie. Pour rendre fécondes ces divines semences, il falloit qu'elles fussent arrosées de son sang, il falloit qu'il mourût pour convertir les pécheurs. On peut dire de même que les Apôtres, les Martyrs, les premiers Pasteurs, quelques travaux qu'ils aient entrepris pour la conversion des peuples, les ont encore plus efficacement servis en mourant, selon cette parole si commune : *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*. Si nous étions attentifs à cette conduite de Dieu, nous serions

convaincus que nous n'avons rien à faire qu'à nous abandonner à servir nos freres, sans intermission, & sans impatience, quand même pendant notre vie, nous n'en verrions aucun fruit. C'est encore trop pour nous, si ce fruit paroît après notre mort. Enfin nous devons être contents d'être du nombre des serviteurs de Dieu, & quand nous ne ferions rien, nous ne serons pas des serviteurs inutiles, si nous ne manquons point de charité.

X V.

Il n'y a rien de si certain que ce que nous venons de dire de la nécessité qu'ont les Pasteurs d'avoir de la charité pour leurs brebis. Mais il faut aussi que les brebis aiment leur Pasteur, pour profiter de sa conduite. Car sans cela elles ne sont pas en état d'écouter sa voix, de lui obéir, & d'avoir pour lui toute la confiance qu'elles lui doivent.

Ne choisissons pour notre guide que celui que nous connoissons être éclairé, spirituel, vigilant, charitable; cherchons-le avec tout le soin possible, & si nous le trouvons, prenons garde que la vue de quelque défaut ne nous donne du mépris pour lui, & nous le fasse quitter trop aisément. Il faut que notre charité à son

égard ne soit pas légèrement susceptible de soupçon, & sur-tout que nous ne jugions jamais sans de grandes preuves, qu'il manque de charité pour nous; de peur de le juger témérairement. Nous voudrions que nos Supérieurs s'appliquassent à nous autant de fois & autant de tems qu'il nous plairoit; & s'ils ne le font pas, nous nous plaignons de leur peu de charité; nous voulons qu'ils nous préfèrent à quelques-uns de nos freres, sous prétexte que nous en avons plus de besoin; nous nous offensois quelquefois s'ils ne déferent pas à nos paroles autant que nous le voulons, & s'ils n'entrent pas assez dans nos sentimens. Mais tous ces sentimens, ces plaintes, ces desirs, ces jugemens ne viennent que de notre amour propre, qui s'agite & se remue lorsqu'il n'est pas satisfait.

## XVI.

En toutes ces rencontres & en toutes les autres semblables, considérons que ce n'est pas à nous à donner à nos Supérieurs des règles pour leur conduite. S'ils jugent qu'ils nous profitent davantage en ne nous parlant point, qu'en nous parlant, contentons-nous de leur silence, & nous humilions, en pensant que nous sommes peut-être cause par nos péchés, de ce que Dieu

ne leur donne rien pour nous. Soyons contents qu'ils nous mettent au dernier rang, en préférant tous les autres à nous; & si nous sommes fidèles à aimer les humiliations qui nous peuvent arriver de leur part, & à les souffrir avec joie, nous profiterons plus de cet état, que de tous les témoignages d'affection qu'ils nous pourroient rendre.

La Cananée ne s'offense point de la dureté apparente de Jesus-Christ, elle ne se bleffa pas de ce que témoignant tant de bonté à plusieurs autres pécheurs, il n'avoit pour elle que des rebuts. Elle se crut digne d'être appelée du nom de chienne & ne demandant en cette qualité que de manger les miettes, elle obtint le pain des enfans, dont elle se croyoit indigne. Croyons comme cette sainte femme, que nos Supérieurs ont droit de nous contredire en tout ce qui leur plaît, de ne nous rien accorder de ce que nous désirons, de nous traiter tout autrement que les autres. Prenons tout ce qu'ils font à notre égard comme de la part de Dieu. Quelque dureté, quelque indifférence, & quelque mépris qu'ils semblent avoir pour nous, ne les aimons pas moins & n'ayons pas moins de confiance en eux; & alors quand même ils nous feroient injustice,

ils ne scauroient nous nuire. Car Jesus-Christ nous donnera par lui-même, ce que nous ne recevrons pas de leurs mains.



### CINQUIÈME TRAITÉ.

Diligenter agnosce vultum pecoris tui.

*Remarquez avec soin l'état de vos brebis. Prover.*

27. 23.

#### I.

**Q**Uand la charité des Pasteurs est véritable, elle les applique à la connoissance particulière de leurs brebis; ils trouvent le moyen d'entrer dans leur cœur la lampe à la main, afin de voir ce qui s'y passe, de connoître leurs maladies, leurs ténèbres, leurs foiblesses, leurs inclinations, leurs habitudes, leurs engagemens, leurs tentations, leurs besoins; mais cette vue de charité n'est jamais stérile, elle est toujours pleine de compassion, & donne aux Pasteurs l'industrie, le courage & la force dont ils ont besoin pour secourir leurs maladies. Ils invoquent Jesus-Christ le souverain Médecin, & il ne manque point de leur doner non seulement l'huile & le vin dont ils se doivent servir, mais

encore la prudence sans laquelle les meilleurs remèdes deviennent inutiles.

## I I.

Comme il y a autant de différentes maladies spirituelles, qu'il y a d'ames, & que chacune doit avoir son remède particulier, sans lequel peut-être elle ne guérira jamais, il est sans doute que si nous ne nous appliquons beaucoup à le chercher, nous sommes en danger de ne le trouver jamais, & de travailler beaucoup sans aucun fruit, comme les Apôtres qui travaillèrent toute une nuit inutilement. C'est être mauvais Médecin, de n'avoir qu'un seul remède pour toutes sortes de maladies. Ceux aussi qui conduisent les ames d'une même manière, n'y apportent pas le soin & le discernement nécessaire, & se mettent en état de ne profiter à aucune. Si on se contente, quand on écoute les pénitens de leur dire en général, quelque parole de piété, sans leur faire voir en particulier les causes de leurs péchés, sans leur en faire sentir le poids, sans leur prescrire l'ordre de leur pénitence, & de leurs exercices, il arrivera presque toujours, qu'ils ne se trouveront pas plus avancés à la centième confession qu'à la première; étant certain que les maux de

notre ame encore plus que les maux de notre corps , ne se guérissent que par des remèdes particuliers.

## I I I.

Il y a des démons que l'on ne chasse que par le jeûne & l'oraison ; il y en a que l'on ne peut surmonter que par l'obéissance ; il y en a qu'il est bon de mépriser , & d'autres qu'il est nécessaire de combattre ; il y en a contre lesquels il faut employer toute la rigueur de la discipline ; il y en a que l'on chasse d'une seule parole. Il y a des maux que l'on guérit par le seul repos , & d'autres au contraire ont besoin qu'on y employe le fer & le feu : quelques-uns se dissipent sans qu'on y fasse rien que de les supporter en patience ; d'autres deviennent incurables, si on ne les secourt promptement. Il y en a qui s'irritent par les remèdes forts ; il y en a d'autres que la douceur & la condescendance rendent plus grands. Enfin il faut qu'un bon Médecin ait assez de lumière & assez de charité , pour se faire tout à tous les malades , afin de guérir toutes leurs maladies.

## I V.

Nous devons entrer dans toutes les

foiblesse & les besoins des malades, non pour y demeurer avec eux, mais pour les en faire sortir. Prenons garde que, sous prétexte de douceur & de condescendance, nous ne souffrions que les pénitens nous virent à eux; au lieu que c'est à nous à les attirer à Jesus-Christ; & il ne faut pas, comme il arrive souvent, que nous les suivions au lieu de les conduire. Le grand mal des pécheurs consiste en ce qu'ils veulent se perdre, leurs inclinations les portent à se rendre captifs & à se glorifier de leurs servitudes. Mais nous ne pouvons, sans une extrême cruauté, & sans devenir les homicides de leurs âmes, suivre les désirs de leur cœur, & favoriser leurs desseins.

V.

- Prenons garde aussi, lorsque nous rencontrons des gens dociles & qui nous demandent avec simplicité ce qu'il faut qu'ils fassent, que nous n'abusions de la disposition qu'ils ont à nous obéir. Ne nous servons de leur soumission, que pour leur faire pratiquer ce qui est plus utile à leur salut & plus conforme aux loix de l'Eglise; & ne suivons en rien notre humeur. Car il arrive, quand nous nous y abandonnons, que si nous aimons à

jeûner, nous leur ordonnons des jeûnes ; si nous sommes portés à la retraite ou aux austérités corporelles , nous ne parlons d'autres choses , & nous improuvons au contraire tous les autres remèdes que notre lâcheté n'oseroit entreprendre ; ou au moins nous n'osons les proposer , quelque utiles qu'ils soient : comme si nous avions dessein de rendre ceux qui prennent nos conseils semblables à nous , & non à Jesus-Christ : comme si nous voulions en faire nos serviteurs , & non les serviteurs de Dieu.

## V I.

Tous les Chrétiens doivent fuir leur propre gloire , leur propre intérêt , s'oublier & renoncer à eux-mêmes ; mais les Pasteurs y sont plus obligés que le commun des fidèles. Ils ne doivent point rapporter à eux le troupeau qui leur est confié ; puisqu'il est à J. C. Ils ne doivent point dominer sur leur foi , mais établir en eux le royaume de Dieu. Ils doivent conduire les âmes , non par leur esprit , ni par des maximes humaines ; mais par les loix de l'Évangile , & par l'esprit du bon Pasteur. Ils doivent les porter dans leur cœur , non pour les faire naître à leur image & ressemblance ; mais pour les faire naître

naître en Jesus-Christ, pour les faire entrer dans ses dispositions, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un âge parfait: *Filioli quos iterum parturio, donec formetur in vobis Christus.* Il est vrai que S. Paul exhorte les chrétiens de son tems à imiter ses actions: *Imitatores mei estote*; mais c'est seulement celles où il imite lui-même J. C.

V I I.

Si nous remarquons de la paresse & de la lâcheté dans les ames, une vie languissante & molle, nous devons nous revêir de J. C. & de J. C. crucifié; afin qu'elles trouvent en nous le feu qu'il est venu apporter sur la terre, & ce zèle divin qui le dévoroit. Celles au contraire qui ont trop de zèle doivent trouver en nous une science qui les éclaire & qui les modère. Il y en a que nous devons prévenir, quand nous voyons qu'elles s'oublient de leurs exercices: il y en a à qui notre empressement pourroit nuire, & que nous devons attendre avec patience. Il ne faut que donner du lait à celles qui sont encore dans l'enfance, & ne se laisser pas de les porter, si elles sont longtems foibles. Il y en a qui marchent à grands pas, & nous devons prendre garde de ne les pas retarder par des conseils qui ne soient pas assez

E

éclairés, & qui soient au-dessous de ce que Dieu demande d'elles. Il y en a donc l'effort est tout humain, & qui font plus de choses extérieures que Dieu ne leur en demande dans l'état où elles sont; & alors c'est aux Supérieurs à les modérer, & à les réduire aux exercices qui leur sont utiles selon Dieu. Enfin comme il se rencontre une infinité de maladies & de remèdes, que les Médecins spirituels doivent mettre en œuvre & connoître, pour procurer le salut des fidèles, ils sont obligés de s'en occuper continuellement devant Dieu, & de lui demander toujours la connoissance de ces choses qui sont si importantes, qu'ils ne peuvent jamais assez les sçavoir.

## V I I I.

Pour connoître les personnes, il n'y a quelquefois qu'à les écouter attentivement, & leur donner la liberté & le loisir de se découvrir. Celles qui sont simples, intelligentes, qui connoissent le fond de leur cœur, qui ont pour but de s'humilier de leurs fautes, qui desirer véritablement se convertir à Dieu, & qui espèrent que nous leur apporterons quelque secours, en nous apprenant leurs maladies, nous enseignent en même tems les remè-

des dont elles ont besoin ; & l'on peut dire que leur œil étant éclairé pour faire voir humblement leurs péchés, toute leur âme devient en même tems assez éclairée, pour sçavoir ce qu'elles doivent faire, afin de se procurer une parfaite santé.

I X.

Il y en a qui ont quelque bonne volonté de se faire connoître, mais qui veulent pourtant qu'on heurte à la porte de leur cœur avant que de l'ouvrir. Ils sont bien aises qu'on les pousse & qu'on leur fasse surmonter quelques difficultés qui ne sont presque rien, mais qui sont pourtant suffisantes pour les empêcher de se découvrir. Il est nécessaire qu'ils prennent confiance en nous, qu'ils voyent que nous veillons pour eux, & que nous attendons à la porte de leur cœur. Notre humble patience les obligera enfin de nous ouvrir, & cependant nous devons prier Dieu qu'il nous donne cette parole vive & efficace qui, selon saint Paul, peut plus qu'une épée à deux tranchans, qui entre & qui pénètre jusques dans les replis de l'âme & de l'esprit, jusques dans les moëles & les jointures, & qui discerne les pensées & les mouvemens du cœur.

## X.

Il y en a qu'il faut attendre longtems ; que l'on doit ménager avec discrétion , que l'on ne peut vaincre que par la patience , qui se retirent quand on les cherche , & se troublent quand on les presse. Il les faut gagner par une charité particulière , & leur ouvrir notre cœur , avant que de prétendre qu'ils nous ouvrent le leur. Faisons-leur connoître que nous avons une véritable compassion de leurs maux , & qu'ils sentent que nous ne les invitons à s'approcher de nous , que pour les soulager , & que c'est J. C. même qui leur dit par notre bouche : *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis , & ego reficiam vos.*

## X I.

Il y en a qui tâchent de se faire connoître & qui ne le peuvent , parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. C'est à nous à remarquer comment ils agissent à l'égard de Dieu & de leur prochain , ce qui excite & appaise leurs passions , ce qui les touche & leur est indifférent , ce qu'ils aiment & ce qu'ils haïssent , quelles sont leurs bonnes ou mauvaises inclinations , afin qu'ayant appris ce qu'ils sont , nous

puissions ensuite porter la lumière dans leur cœur & leur ouvrir les yeux; en sorte qu'ils se connoissent eux-mêmes & desirer ensuite les remèdes dont ils ont besoin.

Prions J. C. que pour aider ces ames qui ne se connoissent point elles-mêmes, il nous fasse participer à la puissance qu'il avoit de faire voir les aveugles. C'est une grande chose à un aveugle de recouvrer la vue; mais nous pouvons néanmoins assurer que tous ceux qui cherchent sincèrement de voir, & qui disent à Dieu avec foi : *Domine, ut videam; Seigneur, faites que je voye*, recevront cette faveur; & ils commencent déjà à la recevoir, lorsqu'ils avouent avec sincérité leur aveuglement.

XII.

Il y en a qui semblent rendre un compte exact de toutes leurs actions, & expliquer assez bien ce qui se passe dans leur intérieur; mais en même tems qu'ils s'accusent avec quelque apparence d'humilité, ils ont l'adresse de couvrir leurs péchés, & l'amour propre leur fait trouver moyen de rejeter toujours sur les autres, ou sur quelques causes extérieures, les fautes dont ils sont coupables. S'ils n'étoient point engagés à un tel travail qui les dissi-

pe trop, ou si au contraire leur solitude n'étoit point si grande; si les personnes à qui ils ont affaire étoient de meilleure humeur; s'ils avoient plus de santé; si on les contredisoit moins; enfin si on ne demandoit d'eux que des choses justes & proportionnées à leurs forces, ils ne seroient pas plus imparfaits, diront-ils, que les autres. C'est aux Pasteurs à ôter ces voiles de devant leurs yeux, ce qui n'est pas une chose facile; puisqu'il faut pour cet effet que nous ayons assez d'autorité sur les esprits pour l'empêcher au-dessus de toutes les raisons que fournit l'amour propre. Je ne sçais s'il y a un autre moyen de détromper les ames des illusions de leur fausse humilité, que de ménager des occasions où nous puissions leur donner des exemples d'une humilité sincère, qui les jette dans la confusion & leur fasse appercevoir leur orgueil.

## XIII.

Il y en a qui étant devenus aveugles par leurs péchés, ne se regardent jamais eux-mêmes, que pour voir quelque bien apparent qu'ils font: ils s'en remplissent l'esprit, & puis ils en entretiennent leurs Confesseurs, sous prétexte de s'accuser de quelques fautes légères qu'ils commettent

en faisant des actions d'austerité ou de charité. Ils sont si éblouis de l'éclat de la vertu qu'ils pensent avoir, qu'ils ne voyent point leurs défauts, quoiqu'ils soient assez visibles; & ils sont si contents & si satisfaits d'eux-mêmes, qu'on les voit marcher avec sécurité parmi ces précipices & dans une voie qui est d'autant plus mauvaise qu'elle leur paroît bonne. On doit souhaiter que ces âmes deviennent aveugles, en ne voyant plus ce qu'elles voyent. Car alors elles verront ce qu'elles ont besoin de voir, pour se sauver, & elles changeront leurs fausses joies en une douleur salutaire de leurs péchés.

XIV.

Il y a des personnes qui s'accusent en général d'avoir beaucoup d'orgueil, de paresse, de délicatesse, d'immortification, d'être sans dévotion, sans charité, sans zèle pour les choses de Dieu, &c. mais qui ont si peu de lumière, ou qui sont tellement prévenues de la bonne opinion d'elles-mêmes, qu'elles ne voient, & qu'elles ne connoissent presque rien en particulier dont elles puissent s'accuser. Et si on pense leur montrer quelques fautes, elles tâchent aussitôt à s'en défendre, & n'en demeurent jamais convaincues.

Elles croient se connoître si bien , & estiment si peu la lumière que les autres ont d'elles , qu'elles n'y entrent jamais ou presque jamais. Ces personnes pour l'ordinaire ont un extérieur réglé & composé qui les trompe , & qui leur cache les passions de leur cœur. Elles ont l'industrie de trouver des raisons , pour se prouver à elles mêmes & à ceux de qui elles dépendent , qu'elles doivent faire tout ce qu'elles font , & puis elles font tout ce qu'elles veulent , sans croire qu'elles ayent besoin de demander conseil , & sans se mettre en peine si on l'approuve , ou si on ne l'approuve pas. Ce qui trompe ces personnes & ce qui les tient si attachées à leur propre sens , c'est qu'elles n'écoutent que leurs raisons , & bornent-là toute leur science. C'est inutilement qu'on s'efforce de leur dire , que si elles écoutoient avec docilité & sans prévention les conseils qu'on leur pourroit donner , elles changeroient de sentiment ; elles ne sont pas capables de rien écouter , tant qu'elles se croient plus habiles & plus éclairées que ceux qui leur parlent. Il n'y a donc presque rien à leur dire , sinon en général de les exhorter de se défier davantage d'elles-mêmes , de s'adresser à Dieu , afin qu'il leur donne sa lumière , & enfin de choisir quel-

qu'un qu'elles puissent & qu'elles veu-  
lent bien croire.

X V.

Certains pécheurs ne découvrent ja-  
mais rien de leurs inclinations & du fond  
de leur cœur, & cela se fait en plusieurs  
manières; les uns agissent simplement, &  
disent avec sincérité tout ce qu'ils sça-  
vent, & alors il les faut supporter avec  
patience; car pourvu qu'ils soient fidèles  
à se faire connoître autant qu'ils peuvent  
selon leur lumière, & à recevoir avec hu-  
milité le jugement qu'on fait de leurs  
actions, ils peuvent espérer que Dieu les  
éclairera peu à peu, & que leur lumière  
s'augmentera assez, pour se découvrir au-  
tant qu'il est nécessaire pour leur salut.

X V I.

D'autres ne sont réservés qu'à notre  
égard. Si cela arrive parce qu'ils ne  
voient pas en nous assez de charité, d'uni-  
formité, de soin, de vigilance, ou qu'ils  
y voient au contraire beaucoup de lége-  
reté ou de mauvaise humeur, demandons  
à Dieu la grace de nous corriger; afin de  
ne mettre pas par notre faute, un obsta-  
cle à l'Évangile. Mais si quoique nous  
fassions, nous ne pouvons empêcher que

E v

ces ames ne demeurent indisposées à notre égard, il faut bien leur faire comprendre que ce n'est pas notre intention de gêner leur conscience, & en conservant pour elles une parfaite charité, les adresser à d'autres pour qui elles ayent plus d'estime & de confiance; & le faire de manière qu'elles connoissent que nous n'avons aucune peine de ce qu'elles nous quittent, & qu'elles ne remarquent pas aussi en nous de la joie de nous voir déchargés de leur conduite.

## X V I I.

Mais il y en a qui semblent se défier également de tous leurs Confesseurs & Supérieurs, qui ne leur disent que ce qu'ils pensent absolument nécessaire, & qui mettent toute leur industrie à demeurer cachés. Il n'y a rien de si dangereux pour ces personnes-là que de réussir dans le dessein qu'ils ont d'aveugler ceux qui les doivent conduire; parce que toutes les choses qu'ils dissimulent s'amassant dans leur cœur, deviendront un jour le sujet des remords de leur conscience. Et ils ont à craindre que marchant volontairement dans les ténèbres, elles ne durent encore malgré eux, après leur mort. Si toutes les adresses dont ils se servent ne nous empê-

neont pas de voir leurs mauvaises dispositions, nous sommes obligés d'en gémir beaucoup, de faire tout ce qui nous sera possible pour les gagner; & si nous pouvons être utiles à leur salut, il les faut avertir qu'ils ont besoin d'avoir une parfaite ouverture de cœur pour ceux qui les conduisent; puisqu'on ne les peut servir autrement; mais qu'il n'est pas nécessaire qu'ils en ayent pour nous; parce qu'il n'est pas nécessaire que nous les conduisions.

XVIII.

Plusieurs, au lieu de s'accuser de leurs fautes, ne font quasi que se plaindre des autres. Leur amour propre les rend si délicats, qu'ils se fâchent si on ne les croit absolument en toutes choses. On est déraisonnable, si on n'entre pas dans toutes leurs raisons; & enfin si on n'a de la condescendance pour toutes leurs humeurs, si on ne leur témoigne une entière confiance, si on ne devine pour ainsi dire leurs intentions, pour s'y conformer, ils se blessent contre nous, ils croient qu'on est prévenu contre eux; & par cette prévention qu'ils ont eux-mêmes, ils trouvent moyen d'improver tout ce que nous leur disons: quelque charité que nous puissions

avoir, nous n'en avons jamais assez pour adoucir l'amertume de leur cœur, ni pour fléchir leur dureté. Ces personnes sont d'autant plus dignes de compassion, qu'elles croient qu'on n'en a point pour elles. Il faut les supporter avec patience, quelques foibles qu'elles soient, & attendre que Dieu nous présente quelque occasion importante où nous puissions faire paroître manifestement la charité que nous avons pour elles, & les en convaincre par des marques visibles; car après cela nous pourrons peut-être avoir plus de créance dans leur esprit, & les servir plus utilement.

## XIX.

Lorsque nous trouvons des ames qui nous racontent leurs peines d'esprit & leurs scrupules, il ne faut pas croire qu'on les puisse toujours aisément soulager, en ne les écoutant point, & en nous contentant de leur faire rejeter toutes ces pensées comme des choses de nulle conséquence. Cela est utile à celles qui d'ailleurs ont assez de forces intérieures pour se soutenir en paix, nonobstant ces rebuts; mais cette force est rare dans les scrupuleux, & pour l'ordinaire ils ont tant de foiblesse, que pour les guérir, il est nécessaire qu'ils

voient qu'on s'applique avec soin à leurs maladies, & qu'on tâche d'appaîser les troubles de leur conscience par la lumière de la vérité; & par des raisons solides; parce que si nous n'employons que notre seule autorité pour les soulager de leurs inquiétudes, nous pouvons bien peut-être leur imposer un silence extérieur; mais leur ame ne trouvant point de lieu ferme pour se reposer, tombera bientôt dans les mêmes ou dans de plus grandes agitations.

X X.

Pour les ames qui n'ont presque jamais de peines, & qui jouissent d'une grande tranquillité, si avec cela elles sont fort innocentes, fort simples, fort réglées dans toute leur conduite, si elles ont une véritable humilité & une dévotion solide, il n'est pas juste de troubler la paix que J. C. leur donne; & on peut dire que ces sortes de personnes ont grand sujet d'être en repos; puisque c'est sur elles que repose le saint Esprit. *Ad quem respiciam, nisi ad pauperculum & contritum spiritu, & trementem sermones meos?* Isai. 66. 2. Mais si ces personnes sont très-imparfaites, si leur extérieur est peu réglé & leurs passions très-vives, on peut juger qu'elles n'ont qu'une fausse paix qui ne vient que d'aveu-

glement & d'insensibilité ; & nous devons prendre garde que l'amour de notre propre repos, & la peine qu'il y a de reprendre & de corriger, ne nous porte à les laisser dans l'état où elles sont, en nous dissimulant à nous-mêmes les périls qui les environnent. Il est bon au contraire que leur trop grande quiétude nous donne du trouble, que nous les fassions souvenir de cette parole de l'Évangile : *Quand le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix ;* & de celle du Sage : *Malheur à l'homme qui trouve sa paix dans ses propres richesses ;* & que nous leur représentions, que comme le Diable fait ce qu'il peut pour troubler ceux qui ont sujet de se tenir en paix, & pour mettre en paix ceux qui devraient être troublés à la vue de leurs péchés & des jugemens de Dieu, les Pasteurs au contraire doivent donner la paix à ceux que la seule tentation du Démon trouble, & troubler ceux qui s'endorment dans une fausse paix. Il faut qu'ils blessent & rouvrent les ulcères de ceux qui ont été mal guéris ; afin de les guérir parfaitement, après leur avoir fait des plaies salutaires : *Vulnerentur male sani, & curentur bene vulnerati.*

## X X I.

Les Pasteurs doivent avoir grand soin de ne se pas laisser tromper par ceux qui cherchent plutôt à contenter leur curiosité & à remplir leur esprit, qu'à mortifier leurs passions & à purifier leur cœur. Ils trouvent les vérités qu'on leur propose belles & excellentes, ils les admirent & en remplissent leur mémoire; mais ils ne s'en servent point pour devenir meilleurs. Plus le corps de J. C. est saint, plus il sert à la perte & à la condamnation des pécheurs qui le prophangent & qui le reçoivent indignement. On en peut dire autant à proportion des vérités de l'Évangile. Elles servent à délivrer les âmes qui s'en servent pour faire mourir leurs péchés & pour former dans leur cœur les vertus qui leur sont nécessaires. Mais si nous ne mettons ces vérités que dans notre esprit, elles deviennent une science qui ne sert qu'à nous enfler & à nous faire croire que nous sommes plus vertueux & plus spirituels que ceux qui n'en savent pas tant que nous, & à nous rendre plus hardis à condamner les fautes des autres.

## X X I I.

Il arrive par conséquent que nous en

faisons le sujet de notre vanité & de notre propre gloire. Nous imitons ces avares qui amassent beaucoup de richesses, non pour s'en servir, mais pour se vanter qu'ils sont riches; & lorsque nous avons de l'empressement de dire aux autres ce que nous savons, sans jamais nous l'appliquer à nous-mêmes, nous sommes comme ces prodigues qui ne se souvenant plus de leurs propres besoins, donnent tout aux autres avec profusion, & ne se réservent rien de ce qui leur est nécessaire.

Ce desordre semble régner particulièrement en nos jours. Car combien y a-t-il de mauvais serviteurs qui ont grand soin d'apprendre la volonté de leur maître & de s'instruire de ses commandemens, & qui n'ont aucun soin de les accomplir? Combien y en a-t-il qui ne parlent que de Dieu & des maximes de la Morale chrétienne, & qui n'en ont rien dans le cœur; qui lisent quantité de livres spirituels, sans en être touchés; & qui après de longues méditations sont aussi légers, aussi vains & aussi négligens que les plus ignorans, & que s'ils n'avoient jamais rien appris.

X X I I I.

Pour faire voir cette vérité plus claire-

ment, il est bon de proposer un exemple particulier qui nous fera comprendre combien ceux qui nous paroissent les plus intelligens sont capables d'abuser des plus saintes connoissances, quand ils n'ont point de piété solide. Je me souviens d'une personne célèbre qui vint un jour trouver M. Singlin, pour se mettre sous sa conduite. Après qu'il eut exposé l'état de sa conscience, on lui dit qu'il devoit quitter le monde, s'éloigner des fonctions du Sacerdoce, fuir le ministère de la Prédication, & enfin s'engager dans une vie de retraite, de silence & de pénitence. On appuya ce conseil de quantité de raisons que ce pénitent trouva fort bonnes & d'une piété solide. On lui donna à lire le livre du Sacerdoce de saint Chrisostôme; mais quel usage en fit-il? Il se remplit la mémoire de toutes ces vérités, & n'eut point de patience qu'il ne les eût prêchées; & comme s'il s'en fut trouvé indigne, il les partagea ainsi aussitôt qu'il put aux autres, sans rien réserver pour soi, sinon la gloire & la vanité d'en avoir fait de belles prédications.

## X X I V.

Ce mal est grand. Nous regardons avec compassion la dureté & l'aveuglement de

ceux qui en sont coupables ; mais plaignons-nous nous-mêmes ; puisque sans doute nous n'en sommes pas exempts. Il est presque vrai de tous les hommes, qu'ils aiment plus l'éclat de la vérité que la vérité même, & qu'ils aiment mieux entendre sa voix que de la pratiquer : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* Combien chacun de nous a-t-il fait de lectures, écouté de prédications, de conseils, d'avis avec joie, sans en profiter ? Combien y a-t-il de défauts que nous reprenons dans les autres & que nous souffrons en nous, sans nous en rien dire ? Combien y a-t-il de vérités que nous admirons, sans jamais nous les appliquer à nous-mêmes ? Il y a plusieurs Saints à qui il n'a fallu que quelques paroles de l'Evangile, pour les changer & pour les convertir, pour leur faire quitter le monde & embrasser la pénitence. Cette parole de Dieu a encore maintenant la même force. Mais au lieu que ces Saints s'en servoient pour opérer leur salut, nous la tenons liée & captive, sans en faire aucun usage. Nous écoutons Dieu qui nous parle par la voix de ses Ministres ; mais nous endurcissons notre cœur, & nous laissons périr cette divine semence entre les pierres & les épines.

## X X V.

Ceux qui sont dans les premiers mouvemens de leur conversion font ordinairement paroître une extrême ardeur de faire tout ce que leur Confesseur trouvera bon de leur commander, pour corriger leurs péchés & pour satisfaire à la justice de Dieu. Mais à peine sont-ils sortis de leurs dérèglemens, qu'ils se croient assez spirituels pour se conduire eux-mêmes. Ils n'obéissent plus à personne, & en marchant sans guide, ils s'exposent à des égaremens qui peuvent être aussi dangereux que les premiers. Il arrive ensuite que leurs Confesseurs les traitent comme s'ils approuvoient leur sentiment, & que pour s'épargner la peine qu'il y a dans la conduite des ames, ils les laissent à eux-mêmes comme ils le desirent. Il est nécessaire que, pour éviter ce malheur, les ames comprennent que comme il n'y a que les enfans qui puissent approcher de J. C. il faut qu'elles deviennent encore plus enfans quand elles y sont arrivées. Leur avancement consiste à devenir plus humbles, plus soumises, plus obéissantes, plus dépendantes. Quand Dieu nous a fait la grace de nous faire entrer dans sa voie, nous avons plus besoin de lumières

re qu'auparavant ; parce que les tentations qui nous environnent sont plus subtiles. Si nous avons autrefois besoin de conseil pour éviter les péchés grossiers , nous en avons encore plus de besoin , pour nous défendre de la malice de notre ennemi , quand il tâche de corrompre par l'orgueil le peu de bien qui est en nous , voyant qu'il ne peut nous porter à des crimes manifestes.

## X X V I.

Il est très-important de reconnoître quelle est la véritable disposition des personnes qui commencent à se convertir , ce qui est véritablement dans leur cœur , ce qui n'est qu'une ferveur passagère. Car faute de cette connoissance, les Confesseurs peuvent faire de très-grandes fautes. Quand des pécheurs sont occupés de l'horreur de leurs péchés & de la crainte des jugemens de Dieu , ils se persuadent aisément qu'il n'y a point de pénitence qu'ils ne doivent entreprendre pour se réconcilier avec leur Juge. Ils protestent qu'ils sont prêts d'embrasser toutes sortes d'austérités, de se défaire de tous leurs biens, de se réduire à une entière solitude, de vivre du travail de leurs mains, &c. Ils demandent, ils pressent qu'on leur accor-

De la liberté de faire toutes ces choses. Mais quand ils parlent ainsi, ils n'ont pas toujours compté s'ils avoient de quoi bâtir cette tour. Ils croient avoir ces mêmes dispositions dans le cœur; mais, comme pour l'ordinaire ils se trompent, nous les tromperions aussi, si nous les suivions.

X X V I I.

Il faut supposer qu'on peut bien en très-peu de jours changer de sentiment, condamner son ancienne vie & approuver les maximes & les règles de la pénitence. Mais on ne change pas si facilement son cœur. On ne rompt pas ses chaînes en un moment. On ne se défait pas sans beaucoup de combats de ses habitudes. Le nouvel homme ne se forme que peu à peu, & on n'acquiert qu'avec beaucoup de patience la force nécessaire pour marcher dans la voie étroite.

Il faut supposer que ceux qui commencent à se convertir sont encore dans l'état d'enfance. Si donc on les charge de fardeaux comme ils le souhaitent, quoiqu'ils ne puissent les porter, si on les engage à des travaux qui soient au-dessus de leurs forces, ils se lassent, ils s'arrêtent tout-à-fait, ils se repentent, & souvent, parce

qu'ils se trouvent trop chargés ; ils quierent tout , ils se dégoûtent de leurs exercices , ils abandonnent la piété qu'une conduite imprudente leur a rendue trop pénible.

— Les Apôtres pleins de cette ferveur ordinaire à ceux qui commencent , assûrent qu'ils pouvoient boire le calice de J. C. Ils étoient prêts, ce leur sembloit , de mourir avec lui : mais ce divin Maître connoissoit leurs foiblesses , il sçavoit qu'ils étoient fort éloignés des bonnes dispositions qu'ils pensoient avoir , & qu'ils ne les auroient qu'après que le saint Esprit descendant sur eux , les auroit mises dans leur cœur.

## XXVIII.

On doit éviter surtout les grands engagements , comme de porter les pénitens de se défaire de leurs biens , de faire des vœux de pauvreté & de continence , dont ensuite on ne peut pas les dispenser , de les engager trop vite à la Religion ; car ces conseils , lorsqu'ils sont précipités & peu proportionnés à la force de ceux à qui on les donne , peuvent causer de grands maux.

Quand une personne qui n'aime point la pauvreté s'y voit réduite malgré elle ,

& par une résolution qu'elle condamne, elle se trouve malheureuse, & le sentiment de sa misère la porte à murmurer contre l'imprudence des Directeurs qui l'ont réduite en cet état. La cupidité s'irrite de se voir dans la contrainte, & cherche toutes sortes de moyens de se satisfaire; en sorte qu'il arrive que ceux qui pouvoient se servir licitement de leur bien, ne craignent pas de commettre de grands péchés, pour sortir de leur pauvreté.

On ne peut aussi douter que le vœu de continence, quand il est fait trop légèrement & sans avoir éprouvé longtems les gens qu'on y engage, ne produise de très-grands dérèglements. Ce vœu, quand il ne se fait que par l'esprit humain, ne rend pas chastes ceux qui ne le sont pas; il ne guérit pas les malades; mais il les expose au contraire à une mort quasi certaine; en leur ôtant le seul remède qui les pouvoit soulager.

X X I X.

Il faut donc se contenter d'abord d'ordonner aux pécheurs les pénitences nécessaires pour satisfaire à la justice de Dieu, les remèdes pour guérir leurs plaies, & les exercices d'une vie véritablement chrétienne; leur prescrire les loix sans les-

quelles ils ne peuvent se sauver, & dont on ne peut se dispenser; mais il ne leur faut donner les conseils de perfection qu'avec beaucoup de prudence, qu'après une particulière connoissance de leurs forces, qu'après avoir longtems éprouvé leur fidélité; avoir vu par exemple qu'ils ont longtems vécu contents dans la pauvreté, dans l'obéissance, dans la chasteté, avant de leur permettre d'en faire les vœux; de manière que l'on soit comme assuré qu'ils ne suivent pas une inclination humaine; mais qu'ils obéissent à l'esprit de Dieu.

Il est vrai qu'il y en a qui à peine se peuvent sauver sans s'engager à l'observation de ces conseils. C'est presque une nécessité qu'ils s'y engagent; mais il ne faut pourtant pas que ce soit avec imprudence & précipitation: au contraire, plus ces personnes ont besoin de ces sortes d'engagemens, à cause de leur imperfection, & plus ils ont besoin d'être éprouvés longtems, avant que d'en prendre la résolution. Il faut pouvoir s'assurer que ce sont des vaisseaux neufs, capables de contenir, sans se briser, le vin nouveau de la grace.

X X X.

Les Confesseurs font donc des fautes en imposant à leurs pénitens des fardeaux qu'ils

qu'ils ne peuvent porter. Mais ils en font aussi, lorsqu'ils ont trop d'égard à leur prétendue foiblesse. Comme il y en a qui s'imaginent que rien ne leur est impossible, & qui entreprennent témérairement une vie qui est au-dessus de leurs forces, il y en a aussi qui sont si lâches & si paresseux, qu'ils s'excusent de tout, & qui ne veulent pas faire essai des moindres travaux. Ce sont ces pénitens qu'il faut contraindre d'entrer dans la voie étroite, malgré eux. Il est bon de leur persuader que, lorsqu'ils voudront obéir, ils pourront beaucoup plus qu'ils ne pensent; que s'ils ont une bonne volonté, ils ne manqueront pas de forces. Il faut tâcher de les mettre dans la nécessité de travailler, & pour peu qu'ils le fassent, ils verront par expérience qu'ils ont bien des forces qu'ils ne pensoient pas avoir, & qui demeurent inutiles dans la plupart des hommes; parce qu'ils n'ont pas le courage de les employer, & qu'ils ne trouvent pas des Directeurs qui ayent l'industrie de les détromper.

X X X I.

La plupart des gens qui vivent dans le monde, croient que s'ils vivoient plus austèrement, ils ne pourroient pas subsi-

F

ster. Ils ont une espèce d'horreur de la vie qu'on mène dans les Monastères réformés, & ils se persuadent qu'il leur seroit impossible de soutenir une vie si rude. Cependant aussitôt que Dieu les touche, qu'ils se dégoûtent du monde, & qu'ils entrent dans ces Monastères, ils sont comme les autres, & tout devient facile même aux plus foibles. Combien voit-on de Religieux à la Trappe, & qui ont une complexion délicate, s'acquitter pourtant avec joie de tous les exercices de la Religion ?

Dans le monde ce ne sont pas les plus forts & les plus robustes qui travaillent le plus, & qui font de plus grandes choses; mais ce sont ceux qui ont plus de cupidité. Tout est possible à un ambitieux & à un avare. Ayons autant d'amour de Dieu, que les avares en ont pour leur argent, & les ambitieux pour leur honneur, & rien ne nous sera impossible.



## SIXIÈME TRAITÉ.

Veillez, souffrez constamment toutes sortes de travaux ; faites la charge d'un Évangéliste ; remplissez tous les devoirs de votre Ministère. II. Tim. 4. 5.

## I.

**S**aint Paul avertit tous les Pasteurs, en la personne de Timothée, d'être sobres & de veiller ; car le mot grec signifie ces deux choses : pour nous marquer qu'on ne veille pour les choses de Dieu, qu'autant qu'on s'abstient non seulement des péchés, mais de tous les emplois & affaires du monde : & c'est ce que le même Apôtre a exprimé dans la même Lettre par ces paroles : *Que celui qui est engagé au service de Dieu ne s'embarrasse plus dans les affaires séculières ; afin de plaire à celui à qui il s'est donné.* ch. 2. 4. Il n'y a que cette sobriété qui puisse nous rendre capables de veiller avec attention à nos devoirs ; pour nous y appliquer ensuite d'une manière digne du Dieu que nous servons.

## II.

Si J. C. le souverain Pasteur a voulu

Fij

connoître ses brebis & se faire connoître à elles : *Cognosco meas , & cognoscunt me mea.* Jean , 10. 14. S'il a voulu leur faire entendre sa voix & marcher devant elles , les avoir proche de lui , les tenir dans ses mains , les porter sur ses épaules , les défendre contre les loups , les chercher dans leur égarement , les racheter & nourrir de son sang ; que doivent faire les Pasteurs qui sont un même Pasteur avec lui , & qu'il a établis sur son troupeau , pour ne rien faire que ce qu'ils lui ont vu faire , pour être les Vicaires de son amour , de sa vigilance , de ses soins. *Exemplum dedi vobis , ut quemadmodum ego feci vobis , ita & vos faciatis.* Jean , 13. 15.

## I I I.

Les Pasteurs ont deux obligations indispensables ; il faut qu'ils veillent avec un extrême soin , pour écouter en tout tems ce que Dieu leur veut dire , & qu'ils redisent exactement aux peuples les vérités qu'ils ont apprises de Dieu même. Mais , pour se mettre en état d'écouter Dieu , il faut se retirer du tumulte du monde , être dans la solitude & le silence. Moyse ne converse avec Dieu , qu'après s'être séparé du peuple. Il ne reçoit la loi qu'il devoit publier de sa part , que sur le

fontet de la montagne de Sinaï, au milieu des feux & des tonnerres. La conversation des Pasteurs doit être dans le Ciel; puisque ce n'est qu'en ce lieu qu'ils peuvent apprendre ce qu'ils sont obligés de dire aux autres.

IV.

Mais en même tems que l'attention qu'ils sont obligés d'avoir à Dieu, les élève au-dessus des hommes, l'obligation qu'ils ont de parler à leurs freres les doit rendre accessibles aux moindres de ceux qu'ils conduisent. Ils doivent après avoir parlé à Dieu comme Moïse, descendre comme lui de la montagne, & se mêler avec le peuple; pour leur donner toutes les instructions qui leur sont nécessaires. Ils doivent être dans la disposition où étoit saint Paul, quand il écrivoit aux Corinthiens: Si nous sommes emportés hors de nous-mêmes, pour nous mettre en état de consulter Dieu d'une manière digne de lui, nous nous temperons, & nous nous abaissons à votre égard; en sorte qu'il n'y a personne que nous ne soyons prêts d'écouter, & que nous ne tâchions d'instruire.

V.

J. C. entendoit à toute heure la voix de son Pere, & ne disoit aux hommes, que

ce que lui même avoit entendu de Dieu. J. C. étoit avec son Pere , & il étoit avec ses brebis ; il les connoissoit & se faisoit connoître à elles ; il les tenoit proche de lui , pour leur parler & pour leur faire part de toutes ses faveurs. Il avoit soin de guérir les malades , & de porter les foibles sur ses épaules ; il les deffendoit contre les loups ; & enfin ce bon Pasteur n'a eu de vie que pour la donner à son troupeau , & il l'a aimé jusqu'à le racheter & le nourrir de son sang.

## V I.

Que doivent faire les Pasteurs qui sont un même Pasteur avec lui ? Que doivent faire ceux qu'il a établis sur son troupeau , pour être les Vicaires de son amour , de sa vigilance , de ses soins & de ses travaux ? Une grande récompense leur est préparée dans le Ciel , s'ils sont de fidèles dispensateurs des graces de J. C. , s'ils n'omettent rien de tout ce qui peut contribuer au salut des ames ; s'ils les avertissent de leur devoir ; s'ils les reprennent de leurs fautes , & s'ils ne leur cachent rien de ce que Dieu leur veut dire ; s'ils les soutiennent dans leurs foiblesses ; s'ils les consolent dans leurs afflictions ; s'ils éclairent leurs ténèbres ; s'ils les deffendent contre

leurs ennemis ; s'ils les retirent de leur égarement ; s'ils apaisent leurs troubles ; préviennent tous leurs besoins ; s'ils les nourrissent de vérités solides & proportionnées à leur état ; s'ils n'omettent rien qui puisse servir à les sanctifier ; en un mot s'ils sont de bons Pasteurs, à l'exemple de J. C. ils auront part à sa gloire. Mais combien doivent-ils craindre les jugemens de Dieu , si par leur négligence , ils sont cause de la perte des brebis, qui ont coûté si cher à J. C. Elles périront dans leurs péchés ; mais Dieu redemandera leur sang de la main de ces mauvais pasteurs.

V I I.

Il y a des Pasteurs qui n'en ont que le nom , & qui en effet sont des mercénaires & des loups : qui ne paissent les brebis que pour en tirer du profit , & les égorger : qui cherchent leur intérêt , & non celui de leur troupeau , ni celui de J. C. Ils sont décrits dans le trente-quatrième Chapitre d'Ezéchiel : *Va Pastoribus Israel. Malheur aux Pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les Pasteurs ne paissent-ils pas leurs troupeaux ? & cependant vous mangiez le lait de mon troupeau , & vous vous couvriez de sa laine ; vous preniez les brebis les plus grasses pour les tuer , & vous*

F iv

*ne vous mettiez point en peine de paître mon troupeau. Vous n'avez point travaillé à fortifier celles qui étoient foibles, ni à guérir celles qui étoient malades ; vous n'avez point bandé les plaies de celles qui étoient blessées, vous n'avez point relevé celles qui étoient tombées, & vous n'avez point cherché celles qui s'étoient perdues ; mais vous vous contentiez de les dominer avec une rigueur severe & pleine d'empire. Ainsi mes brebis ont été dispersées, parce qu'elles n'avoient point de Pasteur ; elles ont été dispersées en divers lieux, & elles sont devenues la proie de toutes les bêtes sauvages.*

## V I I.

Nous apprenons de ce Prophète, qu'on est un mauvais pasteur, & digne d'être puni de Dieu, quand on se paist soi-même, au lieu de paître le troupeau de J. C., lorsqu'on abandonne le soin des brebis, qu'on se sert de leur lait pour sa nourriture, qu'on se couvre de leur laine, & qu'enfin on les égorge ; mais il est même certain que la négligence seule suffit pour faire de mauvais Pasteurs, & pour attirer sur eux la colère de Dieu. Ils sont coupables, s'ils n'ont soin de fortifier ce qui est foible dans leur troupeau, de guérir ce qui est malade, de lier les plaies de cel-

les qui sont blessées , d'y ramener ce qui en a été rejeté , & de chercher celles qui se sont égarées. Ils sont même coupables , s'ils commandent avec duré , & s'ils agissent par esprit de domination. Cependant qui peut dire qu'il s'est acquitté de tous ses devoirs ? Nous voyons des maux sans nombre dans les personnes que Dieu a mises sous notre conduite. Qui nous peut assurer que nous n'avons rien omis de tout ce que nous avons pu faire pour remédier à tous ces maux ?

I X.

Je sçais que les personnes qui ont quelque crainte de Dieu , ne sont pas grossièrement des Pasteurs mercénaires. Ils ne cherchent pas de conduire les ames , pour être plus riches , pour avoir leurs commodités en plus grande abondance , pour avoir plus de crédit & d'autorité. Mais on peut être mercénaire en bien d'autres manières. L'Evangile dit que celui qui voit venir le loup , & qui quitte le troupeau pour s'enfuir , est un Pasteur mercénaire , & qu'il est coupable de la mort des brebis qu'il laisse exposées au loup. Or nous ne pouvons pas nous dissimuler à nous-mêmes que nous ne voyions tous les jours les loups venir , en autant de manières

qu'il y a de différentes tentations. Que faisons-nous cependant pour repousser ces loups qui cherchent à dévorer les brebis de J. C ? Il n'arrive que trop souvent que par l'appréhension de troubler notre repos, & de nous engager en quelque travail, nous laissons les âmes dans les dangers où nous les voyons, sans nous beaucoup remuer. Elles auroient besoin qu'on leur parlât, qu'on les exhortât, & nous n'en prenons point la peine ; ou parce que nous craignons de nous faire des affaires, ou pour d'autres considérations humaines. Ce silence est une fuite. *Fugisti quia tacuisti*, & une preuve que nous sommes des Pasteurs mercénaires.

## X.

Il arrive aussi que nous nuisons quelquefois autant aux âmes par nos paroles, que par notre silence. Nous les reprenons, mais ce n'est souvent que par humeur. C'est la passion qui nous fait parler. Nous nous irritons contre les personnes, au lieu de ne le faire que contre leurs défauts. Notre imprudence, notre légèreté, notre peu de vigilance ôte toute la force & l'autorité à nos paroles ; & au lieu d'aider les âmes, nous leur sommes de nouveaux sujets de scandale & de tentation.

Tous ceux qui parlent aux ames de leur propre fond, sont des Pasteurs mercénaires qui cherchent leur intérêt & non ceux de J. C. Car quelque bonne intention que l'on pense avoir, quelques bonnes que soient les choses qu'on dit, quelque zèle que l'on fasse paroître, on ne se cherche que soi même & non J. C; lorsque l'on ne consulte que son cœur dans les avis & les instructions que l'on donne; on agit en mercenaire, & on ne peut que leur nuire, & exposer les ames aux loups qui cherchent à les dévorer.

X I.

Il faut quelquefois parler aux personnes, & puis demeurer dans le silence. Mais pour faire l'un ou l'autre en vrai Pasteur, il ne faut rien faire que ce que nous ordonne auparavant le souverain Pasteur. On ne peut rien faire de bien sans renoncer à ses passions, à ses sentimens, à ses lumières, à l'empressement que nous pouvons avoir de parler, & à la paresse qui nous fait souvent prendre le parti du silence. On doit se dépouiller de toute prudence humaine; ne se laisser aller ni à la lâcheté, ni à la crainte, ni à aucun mouvement de notre amour propre; examiner devant Dieu si nous sommes obli-

gés de reprendre de certains pécheurs, & si l'heure en est venue; & alors le faire du mieux qu'il nous est possible; mais sans nous mettre en peine de ce qui nous en peut arriver, voulant bien passer dans leurs pensées pour des importuns, dignes de mépris. Il ne faut pas non plus nous laisser aller à une fausse humilité, à nous défier trop de nous-mêmes dans la vue de notre ignorance & de notre foiblesse, & encore moins avoir égard à la honte que nous recevrons de nous voir rebutés, & de ne pas réussir. Enfin lors même qu'après avoir consulté les règles de l'Eglise, nous croyons être obligés de parler aux pécheurs, ou de nous tenir dans le silence à leur égard, nous ne devons nous déterminer qu'après que nous avons beaucoup invoqué Dieu; afin que lui-même nous fasse agir en la manière la plus utile aux ames, & selon sa volonté.

## X I I.

Un Médecin qui veut s'acquitter de son devoir ne doit épargner ni veilles ni travaux, pour acquérir deux connoissances qui lui sont entièrement nécessaires. Il faut qu'il connoisse la maladie qu'il veut guérir, qu'il soit informé du tems qu'elle a commencé, de sa durée, de sa violence,

de toutes les circonstances dont elle a été accompagnée. Il doit sçavoir aussi quelle est la complexion du malade, quelles sont ses forces, sa manière de vivre, ses occupations, les compagnies qu'il voit & ce que font les personnes qui en prennent soin. Mais il est nécessaire en second lieu, qu'il soit parfaitement instruit des remèdes propres à le soulager & à le guérir. Il en est de même du Médecin spirituel. Il faut qu'il voye à découvert le cœur de ceux dont il a soin, qu'il considère leurs desirs, leurs passions, tous les mouvemens de leur ame, qu'il considère leurs inclinations, leurs scrupules, leurs peines, leur manière d'agir, de converser, & enfin qu'il pese jusqu'aux moindres paroles. Mais comme les maladies spirituelles ne se peuvent guérir par des secours humains, il faut qu'il invoque continuellement Dieu pour ne rien faire, que ce qu'il apprend de lui: il faut qu'il consulte J. C. sans le secours duquel toutes nos maladies sont ou peuvent devenir mortelles, & qui peut guérir les plus incurables; parce qu'il est tout puissant.

XIII.

On doit faire ce que faisoit Mardochée qui est la figure d'un fidele Directeur à //

*se promenoit tous les jours devant le vestibule de la maison où étoient gardées des vierges choisies, se mettant en peine de l'état d'Esther, & voulant sçavoir ce qui lui arriveroit.* Esth. 2. 11. Ce qui nous marque que nous n'avons pas assez soin du salut des personnes, si nous ne sommes très-vigilans, pour sçavoir dans le particulier tout ce qui leur arrive : & nous ne pouvons pas aussi douter que Mardochée ne consultat aussi beaucoup Dieu, puisqu'il n'a pu apprendre que de lui les excellens avis qu'il donna à cette Reine, pour son propre salut, & pour celui de son peuple. Il faut aussi que les Directeurs soient semblables à Jacob, qui pendant qu'il gardoit le troupeau de Laban, ne dormoit ni jour ni nuit, & souffroit avec patience les incommodités de la chaleur & du froid : *Diù noctûque astu urebar & gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis.* Pour veiller à l'exemple de ce saint Patriarche, il faut entièrement oublier nos intérêts, quitter toutes sortes d'affaires, & renoncer à notre propre repos ; puisque si nous n'avons toujours les yeux sur le troupeau de J. C., nous ne sommes pas en état d'en rendre compte au souverain Pasteur.

## XIV.

Ce n'est pas assez à un Pasteur d'avoir

les yeux sur ses brebis, il est encore obligé de les conduire comme par la main, & de prendre garde qu'elles ne fassent aucun pas que selon la volonté de Dieu. Or il y avoit deux choses unies ensemble qui découvroient la volonté de Dieu aux Israélites dans le désert; premièrement ils voyoient la colonne du nuage & du feu qui marchoit devant eux; & en second lieu ils recevoient l'ordre de Moïse qui leur commandoit de marcher; pour nous apprendre que quelque manifeste que nous paroisse la volonté de Dieu, il faut l'apprendre de nos conducteurs, & leur obéir pour avoir quelque assurance que nous ne nous trompons point.

Mais un Supérieur de sa part, pour n'être pas un guide aveugle, doit avoir une continuelle attention à la lumière de Dieu & à son troupeau, pour le faire marcher dans cette lumière: & il ne doit avoir ni repos, ni joie, ni consolation, qu'il ne sçache que ses enfans avancent dans la voye de la vérité.

XV.

Les Pasteurs de l'Eglise étant obligés d'éclairer les autres, doivent être des lumières par leur science, par la connoissance des règles de l'Evangile & des Ca-

nous ; mais après s'être instruits avec tout le soin possible , ils sont obligés à chaque rencontre d'avoir recours à la lumière de J. C. Car si lui-même , pour ainsi dire , n'éclaire nos lumières , elles ne sont que ténèbres : s'il ne nous enseigne ce que nous devons faire pour le salut de chaque ame , toute notre science n'est qu'ignorance : & enfin si nous pensons faire un pas sans lui , nous nous égarons & nous jettons les autres dans l'égarement. Nous devons donc nous considérer comme des aveugles , & dire à J. C. *Domine , ut videam : Faites , Seigneur , que je voye.* Quand nous sommes obligés de donner des avis , d'exhorter nos freres à la pénitence , de les porter à se séparer du monde , ou enfin de leur proposer quelque chose importante pour leur salut , il faut demander à Dieu qu'il lui plaise de nous donner les paroles dont nous avons besoin pour leur parler , & qu'il nous donne encore la prudence , la discrétion avec le zèle & la douceur qui sont nécessaires , pour leur parler utilement. Il n'y a personne qui n'ait quelque ouverture dans son cœur par où la vérité y peut entrer : mais il n'y a que Dieu qui la sçache. C'est à nous à le prier avec beaucoup de vigilance & de sollicitude , qu'il nous la montre , & que nos paroles ne

soient pas comme un airain sonnant dont le son se perd dans l'air.

XVI.

Les Pasteurs sont redevables à Dieu pour leurs propres dettes ; mais outre cela ils se sont engagés à payer celles des autres. Cette entreprise est sans doute au-dessus de leurs forces ; & le seul moyen d'engager Dieu à les aider , c'est de ne rien omettre de tout ce qu'ils peuvent faire , selon le conseil que leur donne le Sage : *Courez , leur dit-il , de tous côtés , hâtez-vous , & réveillez votre ami.* Un Supérieur ne doit plus avoir de repos. Sa vigilance le doit porter partout. Il doit être plus pénitent , plus humble , plus mortifié que tous les autres. Il faut qu'il prenne garde à soi , pour ne rien faire qui n'édifie ceux qui sont témoins de ses actions : & il faut qu'il prenne garde aux autres , qu'il les prévienne dans leur besoin , qu'il les fortifie dans leurs foiblesses , qu'il éclaire tous leurs pas , qu'il n'omette rien de tout ce qu'il peut faire pour les servir : & se considérant comme un serviteur inutile qui n'a encore rien fait , qu'il s'adresse à celui seul qui commence & achève dans les ames tout le bien qui s'y rencontre.

## XVII.

Mettons-nous dans l'esprit tout ce que fait une mere passionnée pour conserver un fils unique : toutes les inquiétudes qu'un avaré a pour augmenter & conserver son argent : toute l'ardeur qu'un ambitieux a pour s'élever : tous les soins & toutes les peines que se donne un Général d'Armée qui voit les ennemis prêts de fondre sur lui : toutes ses veilles & tous ses travaux ne sont rien au prix de ce que doit faire un Conducteur des ames. Il est obligé de veiller, mais d'une veille qui le fasse abstenir de toutes choses, pour ne s'appliquer qu'au salut des ames. Car c'est ce que signifie le texte grec, comme nous avons déjà dit : & il faut qu'il joigne à ses veilles, des travaux continuels, & qu'il se prépare à souffrir toutes sortes de maux. Car si le commun des Chrétiens doivent se préparer au travail & à la souffrance au même tems qu'ils s'engagent au service de Dieu, puisque c'est l'unique moyen d'avoir part avec J. C., les Pasteurs ont beaucoup plus de sujet de s'y attendre ; puisque ne faisant tous ensemble qu'un même pasteur, ils doivent comme lui donner leur vie pour leur troupeau. Et si le commun des Chrétiens ne peuvent se

sauver qu'en portant une croix, les Pasteurs, pour se sauver & sauver les autres, en doivent autant porter qu'ils ont des brebis. *Quis infirmatur ? & ego non infirmor,* dit l'Apôtre, *Qui scandalizatur ? & ego non uror.* Ils ne doivent s'exempter d'aucune des peines qu'ont leurs inférieurs, & c'est le seul moyen de s'acquitter de leurs devoirs.

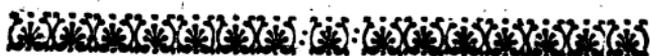
XVIII.

La principale chose que nous devons faire pour nous mettre en état d'instruire les hommes des maximes de l'Évangile, n'est pas de remplir notre esprit de beaucoup de science & d'éloquence ; mais de sçavoir J. C. crucifié ; de veiller, de travailler & de souffrir comme il a fait en portant sa croix, & en y mourant. Ce qui est compris en ces deux mots : *Vigila, in omnibus labora* : & ce n'est qu'ensuite que l'Apôtre ajoute, *Opus fac Evangelista, ministerium tuum imple* ; pour nous apprendre qu'il est impossible que nous accomplissions l'ouvrage de Dieu en prêchant l'Évangile, si nous n'avons autant veillé, travaillé & souffert qu'il est nécessaire pour être digne d'un si grand ministère. Il faut préparer notre propre cœur à recevoir la parole de Dieu par la mortification

Traité de piété.

intérieure & extérieure, pour être en  
 état de la porter aux autres avec succès ;  
 & ce n'est qu'à ces véritables pasteurs que  
 saint Paul parle, lorsqu'il dit : Je vous  
 conjure . . . d'annoncer la parole : pressez les  
 hommes à tems & à contretems ; reprenez ;  
 suppliez ; menacez, sans vous lasser jamais  
 de les tolérer & de les instruire. II. Tim. 4. 2.  
 Mais si nous sommes lâches, timides,  
 négligens ; si la parole de Dieu est morte  
 dans notre cœur, & si elle y est étouffée  
 par les épines de nos péchés, quelle espé-  
 rance pouvons-nous avoir dans notre bouche,  
 la vie & de la force dans les lieux  
 & qu'elle produise des fruits dans les lieux  
 où nous la répandons ? Eprouvons-nous  
 pour prêcher comme pour communier ;  
 & si nous sommes indignes d'une fon-  
 ction si sainte, tenons-nous dans le si-  
 lence, & prions Dieu qu'il envoie de di-  
 gnes ouvriers dans son champ.





## S E P T I È M E T R A I T É.

*Que les Supérieurs doivent éviter la froideur, la sécheresse & tout ce qui rend leur abord difficile : de leur condescendance pour les personnes foibles, jointe au soin qu'ils doivent prendre pour fuir la prévention & la fausse douceur.*

Discite à me quia mitis sum.

*Apprenez de moi que je suis doux. Math. 11. 29.*

I.

**L'**Autorité dont les Supérieurs sont revêtus, a un certain éclat & une certaine hauteur qui incommode assez ordinairement ceux qui leur sont soumis. Il est naturel de craindre les personnes à qui nous devons beaucoup de respect, & de qui nous dépendons ; & cette crainte est fort capable de nous ôter la confiance qui est nécessaire pour leur demander les divers conseils dont nous avons besoin. Il faut donc que les Supérieurs cachent cet éclat, qu'ils descendent quelque fois de leur rang, & couvrent leur autorité d'une charité humble & douce ; afin que par

cette conduite ils invitent tout le monde à aller à eux. Il faut qu'ils donnent un abord facile à tous ceux qui ont besoin de leurs secours : qu'on n'y trouve ni précipices ni montagnes : qu'il ne se rencontre en eux ni sécheresse, ni dureté, ni inégalité, ni bizarreries, ni rien qui fasse dire qu'ils sont de mauvaise humeur. Il faut qu'ils ne fassent jamais paroître envie, ni chagrin, ni mépris, au sujet de ce qu'on leur dit ; & qu'ils témoignent autant de désir d'écouter les personnes qui s'adressent à eux, qu'ils tâchent de ne mêmes de leur parler : qu'ils aient de la différence de leur voir, lorsqu'elles en ont envie ; ou de les voir, lorsqu'elles ne diffèrent pas un moment de leur parler & d'écouter, que pour des raisons importantes & manifestes, en les assurant d'une manière obligeante qu'ils en ont de la peine, & qu'ils ne manqueront point à les voir aussitôt qu'il leur sera possible. Ils doivent être exacts à garder cette parole, écouter tout ce qu'on leur dit, & y répondre avec la même application & le même loisir. En effet l'unique affaire des Supérieurs, c'est de satisfaire tellement tout le monde, qu'on ne sorte jamais d'auprès d'eux qu'avec joie de leur avoir parlé, avec plus de lumière

& de componction de ses fautes, & avec quelque soulagement de ses peines. *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis*, dit le Sauveur du monde, & *ego reficiam vos.* Math. 11. 28.

II.

Il y a des Supérieurs qui ont beaucoup de lumière & de vertu, dont les mœurs sont irrépréhensibles, qui veillent extrêmement sur eux-mêmes pour bien employer leur tems, & pour se tenir dans un sérieux fort éloigné de toutes les conversations inutiles, qui reçoivent assez bien ceux qui ont confiance en eux; mais qui ne descendent jamais vers les personnes qui par timidité, ou par quelque autre mouvement n'osent les aborder. Ils n'ont point cette douceur accommodante qui les transformeroit en tous ceux qu'ils pourroient aider. Ils n'ont point d'adresse pour prévenir, & pour attirer ceux qui en ont besoin. Ils ne vont point chercher les brebis égarées pour les ramener au troupeau: & à peine font-ils un pas au-devant de celles qui tâchent d'y retourner, & qui y retourneroient en effet, si quelqu'un leur tendoit la main. Quoique dans leur cœur ils aient quelque desir de servir tout le monde, & de n'éloigner personne, ce-

pendant la froideur qui paroît en eux à toutes les marques d'une véritable indifférence, & est prise en ce sens par les personnes foibles.

## III.

Il y en a qui ont cela d'incommode, que s'ils se blessent de quelqu'un, ou qu'on se blesse d'eux, ils deviennent toujours blessés, parce qu'ils n'ont point d'onction, ni pour guérir leurs playes, ni celles des autres. Si quelque soupçon, quelque rapport, ou quelque autre mauvaise rencontre a obligé quelqu'un de s'éloigner d'eux, ils en demeurent eux-mêmes éloignés pour toujours, sans aucune espérance de retour; parce qu'ils n'y employent point ce lien parfait de la charité qui peut seul réunir les choses les plus séparées. Ils ont trop de vertu pour vouloir le moindre mal à leurs freres; mais ils n'ont pas beaucoup de chaleur pour les obliger & les gagner: ils ne s'appliquent pas assez à en chercher les moyens, & desespèrent trop aisément de les trouver.

## IV.

Ils ne considèrent pas assez cette parole de l'Évangile, que si nous sommes prêts de présenter notre don à l'Autel, & que

que nous nous souvenions, non d'avoir offensé quelqu'un de nos frères, mais qu'il a quelque chose contre nous, il faut que nous quittions notre don; que nous allions chercher notre frère, & que nous fassions tout ce qui est en nous, pour nous réconcilier avec lui. Il ne faut pas souffrir qu'il soit longtems indisposé à notre égard, quoique nous ne lui en ayons donné aucune occasion. Il faut lui témoigner de la bonté, pour le rendre bon; l'adoucir, s'il a de l'aigreur; & le contraindre par notre humilité, par notre charité, par toutes sortes de bons offices, de nous aimer. Saint Paul veut que nous amassions des charbons ardens sur la tête de nos ennemis; afin qu'ils deviennent nos amis.

V.

Jésus-Christ nous a montré ce que nous devons faire en ces rencontres. Car pour effacer les péchés des hommes & les réconcilier avec Dieu, il a, pour ainsi dire, quitté le sein de son père, & a paru sur la terre comme un pécheur. Il s'est traité lui-même en criminel; afin qu'en surmontant l'ingratitude des hommes par sa bonté, ils se reconnussent eux-mêmes pécheurs.

G

manière que nous le pourrons. Je veux que la personne qui est indisposée contre nous ait tort, que sans raison elle se soit blessée de notre conduite, & qu'elle se trompe dans le jugement qu'elle fait de nous. Mais enfin elle est blessée, nous la devons guérir; & si nous n'entrons en partie en son sentiment, en nous condamnant nous-mêmes, en la manière que nous le pourrons faire, elle demeurera toujours blessée. Si donc nous l'aimons, & si nous aimons sa guérison, la charité nous donnera l'adresse de paroître nous-mêmes coupables, pour lui faire reconnoître sa faute, & de la prévenir en nous humiliant, pour l'obliger à suivre notre exemple, comme nous avons suivi celui de Jesus-Christ.

## VI.

On souffre avec patience des Supérieurs sévères, on se soumet à eux & on les estime; pourvu que de la même main dont ils châtient nos fautes, ils soutiennent nos foiblesses, & qu'en nous mortifiant, ils ayent soin de nous vivifier par quelque parole de bonté & de confiance. On souffre ceux-mêmes qui sont prompts & coleres, pourvu qu'ils nous écoutent & qu'ils nous témoignent quelque affection.

Mais il y a peu de personnes assez fortes, pour ne se point bleſſer d'un Supérieur qui paroît ſans mouvement, & qui ſemble avoir beaucoup d'indifférence. Nous conſidérons alors toutes ces grandes qualités comme des biens qui ne nous regardent point & auxquels nous n'avons jamais aucune part: & la penſée qu'il peut nous ſecourir & qu'il ne le fait pas, nous jette dans la triſteſſe & nous ôte le courage de nous adreſſer à lui. A quoi nous peut ſervir en effet une perſonne qui nous fuit, & qui ſouffre avec peine que nous nous préſentions devant lui? Quelle conſolation en pouvons-nous recevoir; puifqu'il n'a jamais preſque rien à nous dire? Quel ſoulagement avons-nous à eſpérer dans nos maux, d'un Médecin qui agit avec nous comme ſ'il étoit perſuadé que toutes nos maladies ſont incurables. Voilà le ſentiment qu'on a d'un Supérieur qui n'a que de la ſécherreſſe & de la froideur. Et ces ſentimens ne changent point, ſi lui-même ne change, & ſi le feu de la charité n'échauffe & ne conſume ſa froideur.

V II.

C'eſt ainſi que les perſonnes foibles & imparfaites ſe plaignent de la froideur de

leurs Supérieurs, quand ils ne leur parlent point. Car ils veulent qu'on reprenne leurs fautes ; mais si on le fait avec trop de force, & qu'on n'ait pas soin de les ménager avec douceur, c'est pour eux un sujet de nouvelles plaintes. Ils disent qu'on leur en veut, qu'on ne les traite pas comme les autres, qu'on est prévenu contre eux. Que si après ces plaintes on se rend plus difficiles à les écouter, & qu'on leur parle avec moins d'ouverture, ils entrent en des dispositions encore pires, & s'y entretiennent, si on n'a soin d'y apporter du remède. Je sçais qu'il y a des personnes si passionnées & si déraisonnables, que quelque grande que soit la charité de leurs Supérieurs à leur égard, & qu'ils puissent leur en donner, ils ne laisseront pas de se plaindre toujours de leur dureté & de leur injustice. Mais comme il est vrai aussi que tous les Supérieurs doivent craindre de leur côté de faire des fautes, pour avoir quelque assurance qu'ils n'en font point, ils sont obligés de travailler de toutes leurs forces au salut des ames ; & il faut qu'ils ne croyent jamais avoir assez fait, jusqu'à ce qu'ils ayent épuisé tous les moyens que la charité leur peut fournir. Mais ces moyens ne s'épuisent jamais ; car ils sont infinis.

## VIII.

La prière, la vigilance, la vue particulière des circonstances où se rencontrent les ames, fourniront aux Pasteurs des remèdes que je m'efforcerois inutilement d'enseigner. Je dirai seulement que quelques remèdes qu'ils employent, ils doivent être proportionnés à la foiblesse des malades. Il faut qu'ils reprennent & corrigent ses défauts; mais ils doivent prendre garde que leurs répréhensions n'aillent pas au-dessus de la lumière & de la force de ceux qu'ils reprennent. Car s'ils font autrement, ils passent pour injustes & trop severes; pendant qu'on a cette opinion d'eux, ils ne peuvent rien faire d'utile. Ils accablent ceux-mêmes qu'ils veulent soulager: ils éteignent la méche encore fumante, & achèvent de rompre le roseau demi brisé.

## IX.

Il est dit dans l'Ecriture qu'Elie voulant ressusciter le fils de la veuve de Sarepta, se racourcit & se mesura par trois fois à son petit corps; invoquant Dieu en même tems. L'ame retourna dans le corps du mort, & il ressuscita. C'est une figure de la condescendance que les pasteurs doi-

G iij

vent avoir. Il faut être petit non seulement pour entrer dans le Royaume du Ciel, mais aussi pour y faire entrer les autres. Les pécheurs sont quelquefois insensibles & comme morts. Les plus grandes vérités, & tout ce que nous disons, ne fait que les endurcir davantage, jusqu'à ce que nous soyons assez petits pour être proportionnés à la petitesse de leur ame. Or pour l'ordinaire Dieu ne nous exauce, que lorsqu'il nous voit réduits à cet état.

## X.

Mais plus nous avons de condescendance, plus pour l'ordinaire nous devons avoir soin de la cacher; & prendre garde qu'on ne s'aperçoive pas que nous agissons par condescendance. Car pour lors, au lieu de contribuer à notre dessein, elle y nuit. Plus les gens sont foibles, & plus ils s'offencent qu'on les traite en foibles. Il faut donc, sans qu'ils le sçachent, leur cacher pour un tems les misères qu'ils ne sçauroient supporter; les nourrir de lait, puisqu'ils ne peuvent pas user de viandes solides: autant qu'il est possible, sans faire tort à la vérité, agir comme si nous entrions dans leur sentiment, excuser leurs fautes autant que nous le pourrons, quand

ils sont portés à les excuser ; & à l'égard de celles dont ils demeurent d'accord, agir enforte que nous ne leur donnions pas lieu de croire que nous les méprisons , à cause que nous connoissons leurs foiblesses ; comme en effet nous ne les en devons pas mépriser. Il est nécessaire au contraire que la vue de leurs maux augmente notre compassion pour eux , & que ce soit une raison de leur marquer plus de bonté & plus de douceur ; afin d'imiter ce Pere de l'Évangile qui fit plus de caresses à celui de ses enfans dont il sçavoit les desordres , qu'à celui qui étoit toujours demeuré dans son devoir.

X I.

Enfin c'est une maxime très-assurée , qu'il ne faut pas pousser les personnes foibles au-delà de leurs lumières & de leurs forces. Mais de peur qu'on n'entende pas bien cette règle & qu'on n'en abuse , il faut l'expliquer. Elle ne signifie pas que si des pécheurs par aveuglement n'ont point de scrupule de leurs desordres , il faille approuver ce qu'ils font ; la condescendance chrétienne ne va pas jusques-là. Car il n'est jamais permis de dire que le mal est bien & que le bien est mal. Un Supérieur ne peut pas dissimuler des cho-

ses tout à fait importantes qui peuvent causer la ruine des ames. Mais sans approuver le mal, on peut épargner les coupables; surtout quand on ne peut les convaincre juridiquement. On peut même, par une bonne condescendance, différer de les convaincre, pour leur donner le loisir d'apaiser leurs passions, lorsqu'elles sont encore dans leurs premières chaleurs. On peut à l'exemple de Dieu même, les attendre longtems à pénitence, & se servir de cet intervalle pour les gagner, en les traitant avec tant de bonté, qu'ils trouvent de l'avantage à avouer leurs fautes & à s'en humilier.

## XII.

Il y a encore d'autres personnes pour qui il faut avoir nécessairement beaucoup de condescendance. Ce sont celles qui ayant d'ailleurs de la vertu, sont sujettes à de vifs & subits mouvemens de colère, de défiance, d'abattement, ou de quelque autre passion dont elles gémissent, mais qu'elles ont bien de la peine à corriger; parce qu'elles ne peuvent se défendre des images de leur imagination qui s'en trouve frappée, & qui bien que fausses, font les mêmes effets que si elles étoient véritables. Elles croyent voir de certains

objets; & sur cette persuasion elles concluent qu'on les méprise, qu'on les traite autrement que les autres, qu'on les hait, qu'on leur fait des injustices. Après qu'elles s'en sont fâchées & impatientées, elles s'en accusent. Mais elles supposent toujours qu'on leur en donne occasion; & si on prétendoit les détromper, & leur persuader le contraire, on ne feroit que leur donner bien de la peine inutilement. On a parlé ailleurs de ce sujet avec plus d'étendue.

## XIII.

Il est aussi sans doute, que si un Supérieur prévoit qu'il ne peut corriger de certains défauts moins importants, & que tout l'effort qu'il feroit ne serviroit qu'à faire révolter les personnes contre lui, à aigrir leurs esprits, & à les rendre plus opiniâtres, il est de sa prudence de se réserver à un meilleur tems, où son soin pourra être plus efficace; & imiter la prudence des sages Médecins qui ne tentent les grands remèdes, qu'après qu'ils y ont longtems disposé les malades par d'autres moins forts; parce qu'il est dangereux de donner un grand remède inutilement. Quoique donc il soit vrai qu'on doit toujours avoir dans l'esprit de porter les

pêcheurs à retrancher toutes sortes de défauts, néanmoins il y a des tems où il faut les tolérer, sans même leur en parler, les dissimuler, se contenter de prier Dieu qu'il les éclaire; & suivant la maxime dont nous venons de parler, ne les pousser pas plus loin que leur lumière.

## XIV.

Mais cette maxime est principalement vraie dans les questions de fait, c'est-à-dire quand les personnes que nous représentons, ne conviennent pas de la faute dont on les accuse, & qu'on ne peut pas les en convaincre. Car alors quand elles ne se condamnent pas elles-mêmes, elles se persuadent toujours qu'on les condamne injustement; & cette prétendue injustice sert à les irriter. Si par exemple, deux personnes travaillent dans la même obéissance, & que l'une d'elles accuse l'autre d'avoir fait quelque desordre qu'on sçait être arrivé, nous ne devons point tenir l'accusée pour convaincue, si elle nie ce fait; quoique eelle qui rapporte sa faute soit très-croyable. Nous devons supposer, & cela est vrai, que ceux qui sont les plus exacts se peuvent tromper, & que ceux qui le sont le moins, ne se trompent pas toujours; qu'ainsi, quand il y a lieu de

douter, il faut laisser les choses indéterminées, abandonner les personnes à leur conscience, & ne les point juger, de peur de les juger témérairement.

X V.

Quand on voit que de deux Religieux qui craignent Dieu, l'un dit oui, & l'autre non, il faut pour n'en blesser aucun, supposer qu'ils parlent tous deux selon leur pensée, & que celui qui se trompe, se trompe de bonne foi. Il n'y a rien de si commun aux hommes que de se tromper; & si nous avons un peu de raison nous ne nous offenserons jamais, qu'on croye que nous y soyons sujets comme le reste des hommes. Mais ce qui est en effet fort capable de nous blesser, c'est quand on croit que nous sommes menteurs & dissimulés, quand on pense que nous agissons contre notre conscience, & que sur ces suppositions on a plus de créance à un autre qu'à nous. Nous regardons ce traitement comme un mépris & une injure, & nous en attribuons la cause à la mauvaise opinion, ou à la mauvaise disposition qu'on a contre nous. Nous jugeons que nos Supérieurs, lorsqu'ils agissent ainsi, font acception des personnes, & qu'ils sont prévenus contre nous: & ces pensées font des sour-

ces de murmures, de plaintes, de défiances, de dépits, d'une infinité de desordres fort communs dans les Communautés.

## XVI.

Il faut que dans ces rencontres, les Supérieurs agissent avec beaucoup d'équité, sans pancher plus d'un côté que de l'autre. Mais il est très-difficile qu'ils se tiennent dans cet équilibre, s'ils ne sont exempts de toutes attaches & de toutes aversions, s'ils n'ont une bonté générale & uniforme envers tout le monde, & s'ils ne veillent extrêmement sur eux-mêmes, pour résister à l'impression que leur donnent leurs inclinations humaines. Car il est bien difficile qu'ils n'en ayent : & ils le doivent même supposer ; afin qu'en y faisant attention, ils les puissent corriger.

## XVII.

Il est sans doute que nous nous prévenons comme le reste des hommes, & le moyen infallible de se laisser tromper à ces préventions, c'est de croire qu'on n'en a point. Le moyen de les corriger, c'est d'y être toujours attentifs. Il arrive presque infaillement quand deux personnes que nous connoissons disputent ensemble, que nous nous portons pour celle qui a

plus de liaison avec nous. Nous désirons qu'elle ait raison, & ce desir nous fait croire qu'elle l'a en effet. Nous entrons moins au contraire dans les intérêts de celle avec qui nous avons moins d'union; nous avons un desir secret de la condamner; & ce desir nous en fournit des raisons qui nous paroissent fort équitables.

XVIII.

C'est pourquoi dans les Monastères où les uns sont à Paul, & les autres à Apollon, chaque parti est soutenu par celui qui en est le chef. Notre amour propre donne un grand poids aux raisons de ceux que nous aimons, & au contraire ceux pour qui nous avons de l'aversion ou de l'indifférence, raisonnent toujours mal. La bonne opinion que nous avons de nos amis nous rend ingénieux à les défendre, & à suppléer à tout ce qui est nécessaire pour leur justification; & au contraire, la mauvaise impression que nous avons prise contre les autres, nous rend toutes leurs preuves défectueuses, nous fait douter de leur sincérité, & découvrir dans leurs paroles de l'adresse & de la dissimulation; lors même qu'il n'y en a pas la moindre apparence. Si ces personnes nous ont une fois trompé, nous concluons qu'elles le font encore, & à

peine les pourrons-nous croire dans les choses les plus évidentes, si elles sont contestées par celles que nous favorisons.

## X I X.

De-là il arrive que les gens qui sont assez adroits, pour s'insinuer dans l'esprit des Supérieurs, & pour leur persuader qu'ils sont entièrement à eux, les tirent presque toujours de leur côté; & la réputation qu'ils ont d'être sincères, quand ils ne le seroient pas, ou qu'ils ne le seroient qu'autant qu'il le faut pour en avoir la réputation, fait qu'on les croit toujours dans les contestations qu'ils ont avec leurs frères, & qu'on ne croit jamais ceux qui les accusent, s'ils n'ont pas le même crédit. De-là il arrive que quiconque a une fois passé pour vertueux, sage & habile, l'est toujours, & qu'on excuse aisément ses fautes; & que d'autres au contraire ont toujours tort, étant jugés imparfaits par un arrêt irrévocable.

## X X.

Mais plus nous sommes obligés d'avoir de la douceur & de la condescendance pour les personnes qui en ont besoin, & de ne nous point prévenir contre elles, plus nous devons éviter la mollesse & la

Mécheté qui ne peut être bonne à personne. En traitant foiblement les plaies envénimées, on les rend mortelles, on se rend coupable de la mort des pécheurs, & on devient homicide de son ame. Cependant il n'arrive que trop souvent que les Pasteurs au lieu de conduire leurs brebis, ne font que les suivre, sous prétexte de douceur. On a toutes sortes de condescendances quand nous trouvons des personnes pour qui nous avons quelque considération; nous ne leur ordonnons souvent que ce qu'elles desirerent; & il arrive même que plus leurs passions sont violentes, & plus nous craignons de leur résister. Quelquefois le respect, quelquefois la crainte, quelquefois un manque de liberté nous empêche de leur donner les avis nécessaires à leur salut, ou même nous embarrasse, nous aveugle & fait que nous n'avons point d'avis à leur donner. Il faudroit pour leur faire voir le mauvais état où elles sont, se donner bien de la peine, trouver les occasions favorables pour leur parler, chercher les endroits commodes du cœur pour y faire entrer les vérités nécessaires au salut. La paresse fait que nous sommes bien aises de nous épargner toutes ces peines; & par une cruelle douceur, nous jettons les ames dans une fausse

paix dont les suites ordinaires sont l'aveuglement & l'impénitence. Car il n'est pas étrange qu'elles ne se représentent point des fautes, dont nous ne les avertissons jamais.

## XXI.

Lors-même que nous rencontrons des personnes dociles qui nous demandent avec simplicité ce qu'il faut qu'elles fassent, qui ont besoin de pénitence & qui sont assez disposées à la faire selon nos avis, nous ne nous servons pas de leur soumission pour leur faire pratiquer ce qui est le plus utile au bien de leur ame & plus conforme aux loix de l'Eglise, ou nous ne nous en servons pas dans l'étendue que feroit un fidèle Directeur. Nous n'avons pas le courage de porter les ames à toute la vertu dont elles sont capables, & que Dieu demande d'elles : souvent même par lâcheté, ou pour ne pas avoir la peine d'y penser sérieusement, nous ne leur disons que ce qui est plus conforme à notre humeur & à leur inclination : si nous n'aimons pas à jeûner, nous les en dispensons volontiers ; si nous ne sommes pas portés à la retraite & aux austérités corporelles, nous ne leur en parlons jamais ; & enfin par un principe de lâcheté, nous

n'osons leur proposer plusieurs bonnes œuvres qui leur seroient utiles ; parce que nous ne les pratiquons pas, & qu'ils ne pourroient s'y exercer qu'avec peine. Nous ne nous faisons point de violence & nous n'en faisons point aux autres. Nous n'entrons point dans la voie étroite, & nous ne forçons personne d'y entrer.

X X I I.

Pour ne tomber point dans un desordre si considérable, il faut, quand nous sommes obligés de parler aux personnes de leur salut, nous dépouiller de nous-mêmes, de nos pensées, de nos inclinations, de nos foiblesses, & de toutes les complaisances humaines ; pour nous revêtir de Jesus-Christ, de sa lumière, de sa force : puisque nous sommes en sa place. Nous sommes obligés autant qu'il est en nous, de faire tout ce qu'il feroit lui-même pour le bien des ames, & de régler tellement toute notre conduite & nos actions, que nous attirions sur nous les graces qui nous sont nécessaires pour nous acquitter pleinement des devoirs de notre ministère. Car nous devons nous souvenir tous les jours que nous sommes extrêmement coupables, si par notre peu de lumière, d'attention ou de zèle, nous man-

quons de découvrir à ceux qui s'adressent à nous, les desseins que Dieu a sur eux, si nous les entretenons par notre faute dans leurs dérèglemens, & si nous ne les poussons jusqu'au degré de vertu où ils sont appelés. Or nous tombons infailliblement dans ces défauts, si manque de soins, de charité, de prudence, nous ne leur faisons pas pratiquer les veilles, les jeûnes, les aumônes & les autres exercices de piété dont ils sont capables, & qu'ils embrasseroient si on les leur proposoit.

## X X I I I.

Il faut beaucoup veiller sur soi-même, pour ne faire jamais paroître aucune disposition qui soit capable d'ôter la liberté aux personnes de nous parler dans de certaines rencontres où elles pourroient en avoir besoin. Ce seroit une chose bien étrange, si lors qu'on s'adresse à nous comme à Jesus-Christ, on ne rencontroit, je ne dis pas du mépris, du chagrin & de la mauvaise humeur; mais les moindres signes de froideur ou d'indifférence. Que la charité prenne donc la place de toutes les passions où nous pouvons être sujets, qu'elle soit patiente à l'égard des personnes quelques ennuyeuses & importunes qu'elles soient. N'interrompons point ceux

qui nous disent plusieurs choses inutiles, & qui les répètent plusieurs fois, si leur foiblesse n'est pas encore capable de le supporter : afin que l'on ne s'aperçoive pas de la peine que nous en avons, couvrons-la d'une extrême douceur, ou même s'il étoit possible, augmentons en sorte notre charité, que nous n'en ayons plus de peine; surtout s'il y a des personnes qui aient bien de la difficulté à s'expliquer, & qui soient fort embarrassées pour trouver leurs paroles. Nous devons les écouter avec un soin tout particulier, & leur témoigner que nous nous appliquons à eux; parce que si nous ne leur faisons paroître que nous les comprenons, ils s'imaginent aisément que nous n'entendons pas leur langage.

X X I V.

Si les ames timides ne trouvent en nous beaucoup de charité & de douceur, il est mal aisé que nous les puissions servir avec profit. Si nous leur marquons de la peine à les supporter, si elles nous trouvent toujours empêchés, si nous ne leur parlons qu'avec froideur, & d'une manière impérieuse, leur cœur se resserre encore plus qu'auparavant; & la crainte qu'elles conçoivent de nous est si dangereuse, qu'elle

est capable d'étouffer celle qu'elles ont pour Dieu. Il semble que des pécheurs qui cherchent à se convertir sont semblables à des vaisseaux agités de la tempête, & qui cherchent un port où ils puissent entrer, & demeurer en assurance. Mais si au lieu de cela ils ne trouvent que des rochers contre lesquels ils se brisent, leurs tentations deviennent plus dangereuses que les plus grands orages. Voilà ce qui arrive aux âmes qui sont agitées de peines d'esprit, soit qu'elles viennent de scrupules, ou de la vue de leurs péchés. Etant lassées de ces agitations si pénibles, elles cherchent le repos. Mais si au lieu d'un conducteur plein de charité, qui leur doit être comme un port pour les mettre en sûreté, elles en rencontrent un qui n'ait pas une charité abondante & qui n'ait pas assez de compassion, elles sont en plus grand danger qu'auparavant. Elles sont tentées de chercher des consolations humaines, lorsqu'elles n'en peuvent trouver d'autres, & elles trouvent une occasion de mort, où elles espéroient trouver une vie toute nouvelle. Soyons donc dans la disposition de J. C., quand il disoit : *Venite ad me omnes qui laboratis & onerati estis, & ego reficiam vos.* Ne craignons point de nous charger, pour décharger nos frères.

Prenons garde de n'éteindre pas la méche qui brûle encore, & de ne briser pas le roseau demi cassé.



HUITIÈME TRAITÉ.

Rectorem te posuerunt? Noli extolli: esto in illis quasi unus ex ipsis. Eccli. 32. 1.

*Vous a-t-on établi pour gouverner les autres? Ne vous en élevez point. Soyez parmi eux comme l'un d'entr'eux.*

I.

**S**I Jesus-Christ a dit qu'il étoit venu au monde, non pour commander & se faire servir par les hommes, mais pour les servir. S'il s'est mis au dernier rang, & s'il s'est anéanti jusqu'à être comme un ver de terre, c'est qu'il nous a voulu instruire par son exemple de ce que nous devons faire. Etant chargés d'une infinité de péchés, nous nous devons croire dignes de toutes sortes d'abaissemens, de mépris, & d'humiliations. Nous devons desirer qu'on nous fasse connoître nos fautes, qu'on nous les reproche, qu'on nous en reprenne & qu'on nous en châtie; puisque ce sont les moyens naturels de les corriger.

Nous ne devons rien oublier pour nous mettre en un état si avantageux : & pour y parvenir, nous devons agir envers tout le monde avec tant d'humilité, que l'on comprenne en nous voyant, que la seule chose que nous ambitionnons, c'est que personne ne nous dissimule ce qu'il trouve en nous de répréhensible.

## I I.

Il est aisé de comprendre que ceux qui sont dans cette disposition qui doit être celle de tous les Chrétiens, sont extrêmement éloignés du désir de toute supériorité. Ils savent que des pécheurs pour être grands dans le Ciel, doivent être petits sur la terre ; & qu'ils faut être semblables à des enfans, pour entrer dans le Royaume de Jesus-Christ : & ils savent encore qu'en s'occupant à commander aux autres, à les instruire, à les reprendre & à les corriger, il est facile d'oublier la nécessité que nous avons, de nous abaisser & de nous anéantir. On n'en est pas plus grand pour être dans un lieu élevé : mais on ne laisse pas de se persuader aisément, si on n'y prend beaucoup garde. Ne trouvons donc pas étrange que les Saints aient fui les dignités ecclésiastiques, & s'ils n'y sont jamais entrés que par contrainte ;

puisque ces dignités sont de véritables charges ; c'est-à-dire des fardeaux très-mal-aisés à porter, & très-incommodes à ceux qui sentent combien est grand le poids de leurs péchés. Mais ce qui fait que nous sommes plus en danger d'en être accablés, c'est que souvent quand nous les portons, au lieu de sentir notre malheur, nous nous en servons pour nous tromper nous-mêmes, & pour paroître à nos propres yeux plus grands que nous ne sommes en effet. Et cette opinion toute fautive qu'elle est, suffit pour nourrir notre orgueil.

III.

Lorsque ces dignités sont éloignées, il nous est plus aisé de ne nous attribuer pas ce qu'elles ont de grandeur, & de ne tirer point vanité d'une chose qui nous est entièrement étrangère. N'étant point sur nos têtes, elles ne peuvent nous servir de voiles, & nous empêcher de voir ce que nous sommes. Et ainsi étant particuliers, pour peu que nous ayons de lumière, & que nous fassions de reflexion sur nous, nous sommes contraints de nous humilier : & si nous avons un peu de connoissance de nos foiblesses, il est difficile qu'il nous vienne en pensée que nous sommes éclairés, & que nous sommes riches, &

encore moins que nous pouvons éclairer & enrichir les autres. Nous ne voyons rien en nous qui ne nous donne sujet de nous plaindre de notre peu de lumière & de notre pauvreté. Nous disons avec un Prophète: *Ego vir videns paupertatem meam.* Nous sommes très-persuadés que nous ne pouvons rien donner du peu d'huile qui est dans notre lampe, sans la voir aussitôt s'éteindre; & nous protestons, selon les termes de l'Écriture, qu'il n'y a point de pain ni de vêtement dans notre maison, pour soulager ceux qui en ont besoin.

## I V.

Mais pour ceux qui se voyent malgré eux dans ces dignités, ils doivent agir comme n'y étant pas: c'est-à-dire qu'ils ne doivent point s'en élever. Au contraire ils ont tout sujet de s'abaisser davantage; puisqu'ils portent un joug très-pesant, & qu'ils se trouvent chargés des péchés des autres & des leurs. S'ils devoient à Dieu auparavant plus qu'ils ne pouvoient payer, quelles peines doivent-ils avoir d'être encore obligés aux dettes de leurs freres? C'est pourquoi en même tems qu'on les regarde avec respect, & qu'on les honore à cause du rang qu'ils tiennent, ils doivent s'estimer plus vils & plus misérables que le moindre

moindre de ceux à qui ils commandent ; puisque tous les péchés des autres sont véritablement les leurs. Et bien loin de se préférer à qui que ce soit, ils doivent croire que *l'iniquité de ceux qui obéissent est préférable à toute la vertu qui paroît dans ceux qui commandent*. On peut presque sans vertu se sauver dans un état d'humiliation, en l'acceptant & l'aimant de tout son cœur. Mais les lieux élevés étant toujours glissans & environnés de précipices, nous n'y pouvons demeurer à moins de quelque vertu qui nous y soutienne, sans être dans un extrême danger de nous perdre.

V.

Les Supérieurs donc, pour se mettre en quelque sûreté, ne doivent pas regarder l'autorité qu'ils ont, comme à eux. Ils ne la doivent pas dispenser selon leur propre volonté ; puisqu'elle est à Jesus-Christ. Ils doivent suivre en tout sa lumière & son ordre. Il est nécessaire qu'ils instruisent, qu'ils reprennent, qu'ils mortifient, qu'ils consolent ceux qui sont sous leur conduite. Mais en tout cela ils doivent bien prendre garde de ne rien faire par leur propre esprit, & de ne mêler pas dans un ouvrage qui doit être tout de Dieu, leurs inclinations. Il faut qu'ils se sou-

H

viennent qu'ils ne doivent point dominer sur leurs freres; mais établir dans leur propre cœur & dans celui des autres le règne de Jesus-Christ, & être toujours petits dans de grandes dignités.

## VI.

Les Israélites avoient cet avantage avant qu'ils se fussent choisis des Rois, qu'ils n'étoient pas gouvernés par des hommes comme les autres peuples, mais qu'ils vivoient sous la conduite de Dieu. Cela se voit particulièrement après leur sortie d'Egypte. Car Moyse qui les conduisoit dans le désert ne leur disoit rien que ce qu'il apprenoit lui-même de Dieu. C'est Dieu seul qui leur donnoit des loix, qui marchoit devant eux, qui les nourrissoit de la manne du Ciel, & qui ouvroit les rochers pour leur donner de l'eau. Il les portoit sur ses aîles, comme il dit lui-même, il combattoit pour eux contre leurs ennemis, il leur faisoit remporter des victoires; enfin il prenoit soin de les châtier de leurs fautes; & il ne les châtioit que pour les rendre dignes de ses misericordes. \*

---

\* M. de Sainte-Marthe va appliquer ce qui vient d'être dit, aux Supérieurs des Monastères &

## V I I.

Voilà l'image des Monastères. On sort du siècle pour se délivrer de la tyrannie du Démon qui y régné. On entre dans la solitude pour se mettre entièrement sous l'Empire de Jesus-Christ. Si nous y avons besoin de Moyse, il faut que ces Moyse se considèrent comme des serviteurs qui doivent toujours être prêts de nous donner tout ce qui est nécessaire à notre salut. Mais afin qu'ils ayent de quoi s'acquitter de la charité qu'ils nous doivent, il faut qu'ils ayent soin de recevoir de Dieu à tout moment, ce qu'ils nous doivent donner. Il faut qu'ils s'humilient devant Dieu pour se remplir de son esprit, & que leur charité soit assez abondante pour fournir à tous nos besoins. Il faut que Dieu seul soit le Supérieur de la maison, & qu'ils ne se regardent que comme les serviteurs de leurs freres.

## V I I I.

Les Rois ne connoissant que les prin-

---

à leurs inférieurs; parce que sans doute il envoya ce Traité à quelqu'un d'entr'eux: mais cette application peut se faire également à tous les conducteurs des ames, & aux fidèles qui sont sous leur conduite.

H ij

cipaux de leurs sujets, ne gratifient que ceux qu'il leur plaît, & ils les avancent selon qu'ils leur sont agréables. Mais il n'en est pas de même des Supérieurs. Ils sont redevables également à tout le monde. Il faut qu'ils s'appliquent aux besoins de chaque particulier, qu'ils n'omettent rien de ce qui peut servir à leur avancement; qu'ils sachent les inclinations, les humeurs, les bonnes & mauvaises qualités, les différens caractères d'esprit de ceux qui leur sont soumis; afin de ménager toutes sortes de moyens pour les faire entrer dans les vérités dont ils ont besoin, & pour appliquer aux plaies de leurs âmes les remèdes proportionnés à leur foiblesse & à leur force.

## I X.

Mais pour avoir la sévérité, la douceur, la patience, la prudence & toutes les autres qualités qui sont nécessaires pour un si grand ouvrage, on a besoin de faire à l'égard de soi-même, ce qu'on est obligé de faire à l'égard des autres. Il faut discerner ses propres péchés, les juger, les condamner, les punir, & nous humilier nous-mêmes, pour faire tout cela ensuite avec lumière & discrétion à l'égard de nos frères, & ne leur imposer point

des fardeaux dont nous ne connoissons la pesanteur qu'en les portant nous-mêmes. Il seroit à désirer, pour commander aux autres avec beaucoup d'autorité, qu'on ne vît jamais rien de foible en nous. Mais puisque nous portons un corps de péché comme les autres, & que nos freres sont témoins des fautes que nous commettons, il est nécessaire que nous ne manquions jamais de les édifier, en nous humiliant dans les occasions que Dieu nous présente. Or les personnes humbles ne manquent jamais de trouver ces occasions.

X.

Un Religieux est bien à plaindre quand il est tellement indisposé contre son Supérieur, qu'il n'a plus de confiance en lui; quand il ne daigne plus prendre ses avis, qu'il ne lui obéit que par contrainte, qu'il aime mieux souffrir en silence que de lui demander du secours. Il a tout sujet de craindre que méprisant une autorité qui vient de Dieu, il ne méprise Dieu même, & qu'il n'attire sur lui ses châtimens. Mais un Supérieur qui laisse son Religieux dans une si dangereuse indisposition, sans s'en mettre beaucoup en peine, sans vouloir descendre vers lui, sans faire toutes sortes d'efforts pour le prévenir & le ga-

gner par l'humilité, est plus coupable que son Religieux. Que jugeroit-on d'un homme riche qui se tiendroit dans son parvis, & qui abandonneroit des pauvres qui sont à sa porte, sous prétexte que c'est à eux à le solliciter & à lui faire paroître leurs besoins? Or c'est ce que font assez souvent les Supérieurs, qui croient l'être pour se faire servir, & non pas pour servir les autres. Ils se tiennent dans leur place, & sous prétexte que c'est aux inférieurs à les rechercher, ils demeurent en repos; pendant que leurs freres languissent & meurent; faute de secours. On doit considérer qu'entre les malades spirituels, comme entre les malades corporels, il y a des paralytiques qui ne se peuvent remuer, & que c'est en cela même que consiste particulièrement leur mal. Il faut donc aller trouver ces personnes qui ne peuvent venir à nous; il faut les aller chercher: autrement c'est se rendre coupable de leur mort. L'Écriture condamne les Pasteurs qui commandent aux peuples avec dureté. Mais ceux qui se tiennent en repos & en silence, & qui ne commandent rien, doivent se persuader qu'il n'y a rien de si dur ni de si cruel, que le repos & le silence dans lequel ils laissent périr leurs freres; quand ils sont obligés d'employer & leurs voix & leurs mains pour les secourir.

XI.

Les riches avarés qui ne veulent rien donner, font en sorte qu'ils éloignent d'eux tous les pauvres; comme s'ils craignoient en les voyant, d'en avoir de la compassion. Les Supérieurs, pour ne point tomber dans ce défaut, doivent au contraire faire comme les riches charitables, qui ouvrent leurs maisons à tous ceux qui souffrent de la nécessité, qui visitent les Hôpitaux, & qui cherchent avec soin les pauvres honteux. Pour se rendre accessible à tout le monde, il faut, autant qu'ils peuvent, qu'ils soient dans leurs conversations & dans leur manière d'agir, comme le moindre de leurs frères; que rien ne les distingue des autres, que leur vertu, leur charité, leur humilité. La familiarité qu'ils auront avec tout le monde ne les rendra méprisables à personne, si elle est sans bassesse, sans amusement & sans attache: si elle est sage, circonspecte & vigilante. Et même, sans cette bonté, il est à craindre que les talens des supérieurs quelques grands qu'ils soient, ne demeurent inutiles.

XII.

Il est sans doute que les Supérieurs,  
H iv

comme le reste des hommes, doivent s'humilier autant qu'ils peuvent, selon les règles de la prudence chrétienne. Or comme la pente de l'humilité les porte naturellement à se rabaisser au-dessous des autres, elle les éloigne par conséquent de tout ce qui les en distingue, & les élève au-dessus d'eux. C'est pourquoi ils doivent fuir les singularités dans leur manger, dans leur vêtement, dans leurs meubles & dans toutes les autres choses; afin d'être autant qu'il se peut comme les autres. Et cette ressemblance est très-capable d'attirer l'amitié de tout le monde.

## XIII

Je sçais que comme il est utile aux inférieurs, que les Supérieurs qu'ils doivent honorer intérieurement soient distingués d'eux en de certaines fonctions, par des marques visibles & extérieures, la charité oblige les Supérieurs de consentir à ces distinctions, & de les souffrir. Mais afin qu'ils le puissent faire sans préjudice de l'humilité, ils doivent s'y rendre par une espèce de contrainte & par la seule vue de l'utilité des autres. Voilà quelle doit être leur disposition intérieure. Et il semble qu'on en peut conclure, que si la charité les oblige à souffrir les distinctions

qui ont été établies sans leur participation, l'humilité les doit empêcher d'en établir de nouvelles. Car ils ne peuvent dire à l'égard d'une distinction qu'ils établissent eux-mêmes, & dont on s'est bien passé jusqu'à eux, que c'est par force qu'ils la souffrent, & pour satisfaire à la règle & à l'ordre du Monastère.

X I V.

Ils doivent de plus considérer que les nouvelles distinctions n'ont pas d'une part l'utilité de celles qui sont autorisées par l'usage; parce qu'elles sont plus choquantes; & que de l'autre elles sont de dangereuse conséquence. Car toute nouveauté de cette nature, quoique peu considérable en elle-même & par sa matière, peut servir d'exemple à un autre Supérieur, de pousser les distinctions plus loin. On ne manque jamais de prétexte quand le pouvoir d'introduire ces sortes de changemens est établi. On ne voit que trop dans les Abbayes titulaires & perpétuelles, jusqu'à quel excès on a porté ces sortes de distinctions. Il est bon d'appréhender avec scrupule jusqu'aux plus légers commencemens d'un si grand mal.

X V.

C'est une règle de la charité chrétienne

H v

de regarder les actions de nos freres en la maniere la plus favorable qu'il nous est possible, & d'expliquer leurs paroles dans le sens qui leur est plus avantageux. Que si cette régle est toujours vraie, il faut l'observer plus exactement en deux rencontres. Premièrement quand les personnes sont si délicates, qu'elles sont fort capables de s'irriter & de s'indisposer contre nous, si nous ne la gardons pas. Car malheur à celui qui est un sujet de scandale au moindre de ses freres. Et en second lieu quand les choses nous regardent: car alors l'humilité d'une part nous oblige d'envisager dans toutes nos actions tout ce qui peut y être de mauvais, pour nous condamner; & d'autre part la charité ne nous oblige pas moins de ne rien omettre pour excuser nos freres autant que nous le pouvons, & surtout quand ils en ont besoin, à cause de leurs foiblesses.

## XVI.

Sans doute que les Supérieurs ne sont pas dispensés de cette maxime chrétienne, & même ils y sont obligés particulièrement par la charité qu'ils doivent à leurs inférieurs. Quand donc quelque personne trouve à redire à leur conduite, & quand elles en parlent, il faut croire qu'elles ont

bonne intention, & qu'elles sont peut-être touchées par de bonnes raisons; lors même qu'elles auroient fait paroître quelque chose de leurs passions & de leur mauvaise humeur. Il ne nuit jamais d'avoir ces pensées; & on en tire au contraire de très-grands avantages. Car il n'y a rien qui soit si capable de toucher des personnes imparfaites, que de leur montrer qu'on les épargne autant qu'on peut; qu'on juge de leurs actions très-favorablement, qu'on les croit mieux disposées qu'elles ne sont en effet: & il n'y a rien de si efficace pour leur faire condamner leurs murmures, si elles en ont fait, & les mauvaises dispositions où elles peuvent être. Il est rare qu'on puisse conserver des sentimens d'aversion, de froideur, de mépris, pour des personnes que nous sçavons avoir la bonté d'excuser avec tant de douceur les fautes que nous faisons à leur égard. Et si on voyoit en nous dans toutes les rencontres cette charité si humble, au lieu de nous résister, on s'efforceroit de nous rendre charité pour charité.

XVII.

Enfin, comme les Supérieurs ne se doivent pas croire plus infailibles que les autres, ils doivent avouer qu'ils ont man-

qué, quand cela est véritable, & entrer dans les raisons & les sentimens de ceux qui les improuvent. Il faut qu'ils agissent en cela avec discrétion. Mais s'ils sont humbles, ils ne manqueront jamais de trouver cette discrétion nécessaire. En cédant de la sorte, non seulement ils ne font aucune brèche à leur autorité; mais au contraire par cette humilité, lorsqu'elle est sincère, ils s'unissent & s'assujettissent les esprits; le grand moyen de gagner les personnes étant de leur céder en de certaines occasions. Il est même vrai qu'il faut avoir grand soin de ne laisser jamais passer celles que Dieu nous présente; puisque les Supérieurs ne peuvent rien faire de plus utile pour le bien de leur maison, que de s'humilier ainsi quand il le faut. Car c'est un grand moyen pour convaincre tout le monde, qu'ils ne cherchent pas à établir leur autorité, mais celle de Jesus-Christ, & d'ôter tout prétexte de leur résister aux personnes mal disposées.





NEUVIÈME TRAITÉ.

*De l'obligation qu'ont les Confesseurs  
d'éviter toute attache humaine.*

I.

**S**I l'unique affaire de Jesus-Christ pendant sa vie mortelle a été le salut & la sanctification des ames, ce doit être aussi celle de tous les Pasteurs de l'Eglise. Nous devons nous employer tout entiers au service de nos freres ; & lorsqu'ils ont un besoin véritable de notre secours, nous ne devons avoir aucune légitime excuse, de ne leur donner pas tout le loisir qu'ils desirent ; puisque nous sommes tout à eux, comme Jesus-Christ est tout à ses brebis. Les maladies de l'ame ont cela de commun avec celles du corps, qu'elles peuvent devenir mortelles, en différant d'y apporter les remèdes qui leur sont propres ; comme au contraire elles peuvent quelquefois se guérir très-aisément, si on ne perd pas un moment à s'employer à les secourir. Mais afin que sous ce prétexte on n'abuse point de notre loisir, nous devons nous souvenir, que comme on

peut disposer entièrement de nous, lorsqu'il s'agit des véritables nécessités; il est vrai aussi que nous ne devons rien aux amusemens, aux inutilités, aux conversations humaines, qui sont les sources des attaches qu'on voit si souvent entre les Confesseurs & les pénitens.

## I I.

Un pécheur qui se considère comme criminel devant Dieu, pour bien éviter tout amusement avec son Confesseur, ne lui doit jamais parler qu'avec un cœur brisé, contrit & humilié. Il doit être tout occupé de la confusion de ses péchés & de la crainte des jugemens de Dieu. Et de même un Confesseur n'exercera jamais un ministère si terrible, qu'en tremblant, s'il pense sérieusement au compte que Dieu lui demandera du salut des âmes qu'il lui a confiées. S'il a un peu de foi, le moyen qu'il puisse oublier le danger où il est de se perdre, s'il abuse de la puissance qu'il a reçue de Dieu, s'il trompe les âmes qui s'adressent à lui, s'il les attache à sa personne, au lieu de les conduire à Jésus-Christ, s'il leur nuit par sa complaisance, ou s'il les rebute par sa dureté; s'il cherche son intérêt, s'il fait acception des personnes, s'il manque de

lumière ou de vigilance, s'il condamne ceux à qui Dieu fait miséricorde, & si, par aveuglement ou par des considérations humaines, il délie les pécheurs qui sont encore liés par les crimes.

Il doit dire avec David: *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.* Il n'y a rien de si juste que de craindre, quand on se voit chargé de ses propres péchés & de ceux des autres. Et cette crainte ne chasse point la charité, mais la conserve & empêche qu'elle ne dégénère en une amitié toute humaine.

III.

Lorsque les Confesseurs sont peu spirituels & qu'ils ne veillent pas sur eux-mêmes, leur ministère leur devient un piège très-dangereux. Ils sont fort capables d'avoir une satisfaction humaine de l'estime qu'on a pour eux, & de la confiance avec laquelle chacun leur découvre les secrets de son cœur. C'est ce qui les porte, s'ils n'y prennent garde, à lier de longs entretiens avec leurs pénitens, & ce qui les engage à des amusemens inutiles, lorsqu'ils oublient la sainteté de leur ministère & qu'ils s'y conduisent comme dans une affaire toute humaine & séculière.

Pour éviter une si mauvaise disposi-

tion, il faut se représenter qu'au même tems que nous entrons dans le tribunal de la confession pour y être les juges des pécheurs, Jesus-Christ y entre avec nous. Et pour nous punir sévèrement de tout le mal que nous faisons aux ames en agissant avec elles par notre propre esprit, considérons avec quelle attention nous devons agir dans une affaire où les moindres fautes sont très-dangereuses, & où de simples amusemens peuvent enfin devenir des sacrilèges.

## I V.

Si les Confesseurs sont coupables d'avoir de l'attache à l'égard des personnes qui s'attachent à eux, ce mal n'est pas moins à craindre de la part des pénitens à l'égard de leurs Confesseurs. Le choix qu'ils ont fait de nous, les porte naturellement à nous estimer avec excès, & à s'aveugler jusqu'à ne voir pas nos défauts. Et il faut, s'ils suivent leur amour propre, qu'ils agissent ainsi, pour ne pas se condamner eux-mêmes d'aveuglement & d'imprudence. Les ames foibles & peu spirituelles qui au commencement viennent à nous avec de bons desseins, & dans la pensée de trouver les moyens de faire pénitence, oublient peu à peu leurs pre-

mières résolutions, & nous contraignent à nous accommoder à leur foiblesse. Quand leur première ferveur est passée, elles se relâchent & ne cherchent plus en nous que de la condescendance, & comme un lit pour se reposer avec quelque sûreté de conscience. Elles font consister toute leur conversion à nous écouter paisiblement; & elles croient que tout est fait, quand elles nous ont témoigné beaucoup de satisfaction & d'estime de ce que nous leur disons. Si nous leur parlons avec quelque lumière, elles aiment cet éclat de la vérité, & en prennent occasion de s'attacher à nous, comme si ces vérités nous appartenient, & elles aiment même que nous leur parlions avec force, pourvu que nous les laissions dans leurs foibleses.

V.

Si nous nous contentons de paroles, nous les trouverons dans les meilleures dispositions du monde. Elles sont soumises, elles sont humbles, elles sont d'accord de tout ce que nous leur disons. Mais lors qu'avec tout cela elles ne corrigent pas leurs fautes, ne mortifient point leurs passions, ne font rien pour plaire à Jesus-Christ, & n'omettent rien pour nous rendre toutes sortes de services, on peut dire

qu'elles sont dévotes, non de Dieu, mais de leurs Confesseurs.

## V I.

Les Confesseurs, s'ils n'y prennent garde, donnent lieu insensiblement à toutes ces attaches en plusieurs manières. Il y a des Confesseurs qui font tout ce que veulent leurs pénitens, sous le beau prétexte que la charité les oblige à se transformer en eux, à supporter leurs plus grandes foiblesses, & à être tout à tous, pour les secourir dans tous leurs besoins.

Il y a des personnes qui sous prétexte de vouloir dépendre absolument de leurs Confesseurs; & de ne rien faire que par obéissance, croient avoir droit de leur parler plusieurs fois le jour & de recourir à eux sur les moindres bagatelles qui leur passent dans l'esprit. Il nous semble d'abord que nous naurions au désir qu'elles ont de la perfection, si nous n'entrions pas dans leurs pensées, & si pour épargner notre peine nous les privions des grands avantages qu'il y a de n'agir que par obéissance. Nous craignons si nous ne les écoutons pas autant qu'elles le désirerent, qu'elles ne viennent dans la suite du tems, à se relâcher & à vivre avec plus de liberté. Nous nous imaginons que ces

conversations fréquentes ne dureront pas longtems, & que quand nous leur aurons donné la lumière nécessaire pour se conduire dans leur vie ordinaire, elles n'auront plus besoin de notre secours, ou n'en auront besoin que dans quelques rencontres importantes qui arrivent peu souvent. Mais toutes ces raisons se trouvant presque toujours fausses, ces personnes qui ont plus d'envie de nous parler, que de profiter de nos conseils, ne manquent jamais de trouver des nécessités de nous entretenir tout autant qu'il leur plaît, & elles nous engagent insensiblement à leur parler tout autant & aussi souvent qu'elles le veulent.

VII.

Il arrive de ces conversations comme de toutes les autres, d'abord qu'elles nous déplaisent & nous lassent : mais il y a pourtant un certain amusement qui nous y arrête. On aime, sans qu'on s'en aperçoive, à voir des personnes qui veulent dépendre de nous, qui nous estiment, qui nous admirent. Cet empire a des avantages qui ne se rencontrent point ailleurs. Car si les enfans honorent leurs peres, c'est que la nature les y oblige; & souvent si cela étoit dans leur choix, ils voudroient

en avoir de plus riches & de plus vertueux. Les sujets honorent leur Prince ; mais c'est ordinairement plus par nécessité que par conscience. Les serviteurs obéissent à leur Maître seulement par intérêt ; & il n'y en a point qui n'aimassent mieux commander que d'obéir. Mais l'empire des Directeurs, si on le considère humainement, est tout autre. Car les personnes qui les choisissent se soumettent à eux volontairement. Elles les préfèrent à tous les autres. Leur dépendance est encore plus pour les actions intérieures que pour les extérieures. Enfin cet empire s'exerçant sur le fond du cœur, sur les passions & sur la conscience même, est infiniment plus grand que tout autre.

## VIII.

Si donc nous aimons naturellement ce qui s'appelle commander, il ne faut pas trouver étrange si nous nous attachons aux personnes qui nous rendent les souverains de leur conscience, & qui ne veulent rien faire que par nos ordres. Il est vrai qu'il y a de la peine & du dégoût d'entendre une infinité de fois des choses très-désagréables ; mais si nous aimons à commander, il n'y a rien que nous ne supportions pour contenter cette passion.

Il n'y a rien de si déplaisant que de passer sa vie à entendre les procès & les disputes que les hommes ont les uns contre les autres. Cependant pour être juge de ces procès, & pour dominer sur ces plaideurs, on achete une charge bien chere & on y employe la meilleure partie de sa vie.

N'est-il pas bien plus honorable de décider du salut des hommes, d'être juge de ce qui se passe dans le secret du cœur, de réconcilier les âmes avec Dieu, & de leur fournir des moyens pour surmonter leurs ennemis invisibles. Cet empire donc, si on l'examine humainement, ne mériterait-il pas bien qu'on se donne de la peine ?

I X.

Comme les âmes qui s'adressent à nous prennent souvent le change, & qu'au lieu de ne regarder & chercher que Jesus-Christ en nous, elles oublient le maître & ne se souviennent que du serviteur, nous sommes aussi fort capables de nous tromper en la même manière, & de prendre pour nous l'obéissance, l'honneur, la dépendance que les âmes ne doivent avoir que pour Jesus-Christ; de chercher nos intérêts & non ceux du souverain pasteur.

Il y a sans doute des Confesseurs qui ont du zèle pour les âmes, & qui s'em-

ployent avec soin pour elles : mais ce n'est souvent qu'un zèle tout humain. Ils travaillent non pour établir le règne de Jésus-Christ dans les ames, mais pour y dominer eux-mêmes. Ils sont fâchés, non pas tant de ce qu'on n'obéit pas à Dieu, que de ce que l'on ne se soumet pas assez à leur volonté.

## X.

De là vient que nous n'estimons souvent les ames qu'autant qu'elles ont de confiance en nous ; comme si toute la piété consistoit à avoir de l'estime pour notre conduite. Nous relevons les moindres actions de ceux que nous conduisons, & pour peu qu'elles fassent paroître de vertu, elles sont saintes. Nous avons l'industrie de diminuer leurs défauts & d'expliquer favorablement tout ce qu'elles font : & au contraire, lorsqu'elles nous quittent, quoiqu'elles ne changent rien dans leur vie, elles nous paroissent extraordinairement imparfaites ; elles ne font plus de petites fautes, & nous les plaignons quasi comme si elles avoient renoncé à la foi. Ce qui marque que nous avons un secret sentiment que pour être Saint, il suffit d'être attaché à notre conduite ; & qu'il suffit de la quitter pour se perdre.

Car chacun, s'il n'y prend garde, croit être l'unique entre dix mille, qu'il faut rencontrer pour opérer son salut.

XI.

Le Démon trouve divers moyens d'entretenir ces desordres & de les augmenter. Si une femme, par exemple, hait & méprise son mari, ses enfans, ses proches, ses domestiques, elle les dépeint à son Confesseur de manière à le persuader aisément qu'elle est malheureuse d'être engagée pour toute sa vie avec des personnes si insupportables. Elle se fait beaucoup estimer, quand elle passe quelques jours sans les quereller; & si on ne justifie pas entièrement les emportemens où elle tombe, on reçoit aisément toutes les excuses qu'elle en fait, & on condamne toujours ceux avec qui elle a quelque différent. On le fait même sous prétexte de charité & de justice. On croit que l'on doit cette consolation & cette protection à des ames qui ne trouvent partout que des croix très-pesantes: & ce sont ces mêmes prétextes qui allongent ces communications & les rendent infinies.

XII.

Quand il se trouve outre cela que les

Confesseurs ont des besoins ou réels ou imaginaires, qu'ils sont pauvres, ou au moins pas si riches qu'ils le voudroient être, qu'ils manquent de certaines commodités & qu'ils les desirent, il est bien mal aisé que dans ces longs entretiens qu'ils ont avec leurs pénitens, ils ne leur parlent de leurs besoins, & qu'ils ne souhaitent secretement d'en être soulagés. Les pénitentes de leur part ne manquent pas, quand elles ont de l'attache humaine, de se faire valoir en ces occasions. Elles croient que la charité & la reconnoissance les oblige à ne rien épargner pour celui dont elles reçoivent toutes sortes de consolations, & qui d'ailleurs le méritent mieux, selon elles, que tous leurs proches. Les femmes séculières se mettent dans un extrême danger, en ne craignant point de prendre des présens des gens du monde, & les femmes dévotes se nuisent beaucoup en donnant à leurs Confesseurs. Car ces dons augmentent leurs attaches. Il leur semble, après qu'elles les ont achetés, qu'ils doivent être tout à elles, qu'elles ont droit de disposer de leur tems, qu'ils doivent être toujours prêts de leur parler & de les écouter.

## XIII.

C'est un extrême malheur pour eux ;  
s'ils

s'ils tombent en des maladies, ou s'ils deviennent infirmes. Car ces femmes alors non seulement sont empressees pour les servir, mais elles ne sont point contentes si elles ne disposent de tout. Il faut que les remèdes, les bouillons & toutes choses passent par leurs mains. Leur Confesseur est le seul objet de toutes leurs bonnes œuvres. Elles font leur humilité de lui rendre les services les plus vils. Elles n'ont de compassion que pour ce qu'il souffre. Elles ne prient Dieu que pour sa santé. Elles ne travaillent & ne veillent que pour lui procurer du repos. Enfin il semble que, pour le servir, elles ont renoncé à toutes choses, & oublié ce qu'elles doivent à Dieu & aux hommes.

XIV.

L'ame s'affoiblit dans les maladies aussi bien que le corps. Nous nous persuadons aisément que nous ne pouvons nous passer de certains secours : que nous avons besoin de ceux qui veulent bien nous les rendre, & que s'ils nous manquoient nous demeurerions abandonnés. Ce soin & l'empressement qu'on a pour nous traiter délicatement, augmente notre amour propre. Nous en devenons plus lâches, & plus mols, & les délicateses les plus su-

persuades commencent à nous paroître fort nécessaires. Nous exigeons dans la suite ce qu'au commencement nous souffrions avec quelque peine ; & après que nous nous sommes laissés traiter avec beaucoup de mollesse , nous sommes obligés d'agir avec les autres comme on a agi avec nous.

## X V.

Quand un malade n'a guères de vertu , & que sa raison est fort diminuée par son mal , il n'y a plus rien qui retienne ses passions ; elles paroissent dans toutes leurs forces. On voit toutes ses humeurs , ses fantaisies , ses saillies , son imprudence , ses aversions , ses attaches. Enfin son ame se découvre toute entière & n'a plus rien de secret.

Les personnes qui nous servent se croient obligées de nous dominer à leur tour. Elles ont de la complaisance pour nous ; comme pour des enfans. Elles commencent à se croire moins imparfaites que nous , & à se persuader que nous avons plus besoin de leurs conseils qu'elles n'en ont des nôtres. Le zèle de notre santé leur donne droit sur toute la conduite de notre vie. Il ne faut plus que nous jeûnions , que nous veillions , que nous étudions , que nous prions Dieu , que nous parlions ,

qu'autant qu'elles le trouveront à propos. Elles nous interdisent presque toutes sortes d'affaires & de compagnies ; & elles jugent souverainement qu'il n'y a qu'elles seules qui peuvent nous parler & nous écouter autant qu'il leur plaît, sans faire tort à notre santé.

X V I.

En un mot elles deviennent les directrices de notre corps, plus que nous ne le sommes de leurs âmes. Comme il n'y a que nous, à leur avis, qui puissions leur donner de bons conseils pour leur salut, il n'y a qu'elles qui sçachent ce qu'il faut que nous fassions pour notre santé. Comme elles nous rendent compte de tous les secrets de leur cœur, elles exigent que nous leur disions toutes nos incommodités. Elles veulent sçavoir comment nous avons passé la nuit ; si nous avons de l'appétit ou non. Elles distinguent les nourritures qui s'accoutument à notre estomac, & celles qui nous dégoûtent. Nous n'osons entreprendre ni travail ni affaires sans leur permission, & si nous manquons à suivre leurs avis, elles croient que la charité qu'elles ont pour nous leur donne droit d'y trouver à redire, & de nous quereller.

## XVII.

Il est vrai que d'abord nous avons de la peine & de la confusion que des personnes s'abaissent au-dessous de ce qu'elles sont, pour nous rendre des services où nous ne devons employer que des domestiques, & ne les employer même que par nécessité. Nous résistons donc à ces personnes, nous leur témoignons qu'elles ne doivent pas agir ainsi, que le monde peut s'en scandaliser. Mais si nous n'agissons avec force, & si nous continuons de les laisser faire, elles prennent nos paroles pour de pures civilités, & se croient d'autant plus obligées de continuer leurs soins & leurs travaux, que nous en témoignons plus de reconnaissance. Si nous ne nous faisons violence pour surmonter notre amour propre, c'est une chose certaine que nous nous laisserons toujours vaincre à ceux qui veulent bien procurer nos commodités; & quoi qu'en apparence nous leur fassions quelques résistances, nous serions fâchés qu'ils se laissent persuader.

## XVIII.

Que peut-on faire pour s'acquitter envers les personnes qui nous rendent tous ces bons offices, que de leur en rendre de

semblables. Nous commençons donc de nous charger de la santé & des affaires de nos pénitentes. Nous sommes leurs Médecins, leurs Avocats, les sollicitateurs de leurs procès. Nous trouvons que tout cela a du rapport à leur conscience; & que les soins que nous devons avoir pour leur salut, nous engage à nous mêler en particulier de toutes les choses qui les regardent. Mais comme nous ne sommes ni Médecins, ni Avocats, ni gens d'affaires, nous sommes capables de faire des fautes très-grossières; de donner de mauvais conseils, de porter le trouble dans les familles par notre imprudence, & de nous exposer à la raillerie des gens du monde. Il n'y a rien de si commun que de voir de grands procès pour des mariages, des testamens, des contrats, des achats faits par le conseil de quelques Directeurs ignorans & indiscrets. On leur pourroit dire ce que Jesus-Christ disoit aux Pharisiens: *Utinam cæci essetis*: il vous seroit utile d'être aveugles; mais parce que vous pensez voir clair & être intelligens en toutes choses, vous devenez des conducteurs aveugles.

XIX.

Ces Directeurs ont encore la hardiesse

I iij

de se rendre juges de tous les différends de leurs pénitentes. Elles leur rapportent tous les démêlés qu'elles ont avec leurs proches, leurs domestiques, leurs voisins. Mais elles ne les rapportent jamais qu'à leur avantage. On leur fait toujours tort, & elles ont un juste sujet de se plaindre de tout le monde. Elles impriment aisément leur sentiment dans l'esprit de leurs Directeurs qui les croient sincères ; & sans écouter les autres parties, ils leur donnent tout gain de cause, & s'exposent, par cette précipitation, à faire des jugemens injustes, & à favoriser les emportemens & les passions de leurs dévotes.

## X X.

Je sçais qu'on ne peut pas absolument s'exempter de se mêler même des affaires séculières de ceux que l'on conduit ; mais il faut que nous y agissions avec tant de sagesse, de modestie, de retenue & de justice, que nous donnions sujet à tout le monde de s'en édifier, & que personne ne nous puisse condamner avec quelque apparence de justice. Si nous sommes obligés de juger, nous sommes aussi obligés de garder les règles que gardent tous les bons Juges. Nous ne jugerons jamais sur le rapport de qui que ce soit, quelque

opinion que nous ayons de sa vertu, & quelque raison que nous ayons de croire qu'il nous parle avec sincérité. Car nous devons supposer que les personnes les plus vertueuses nous peuvent tromper, comme elles se trompent souvent elles mêmes, en croyant avoir vu & ouï des choses qui n'ont jamais été dites; en s'imaginant que certains faits sont vrais par des raisons qui leurs paroissent bonnes, & qui ne le sont pas. Les gens de bien ne laissent pas d'avoir des passions, & quand ils en ont, elles sont en eux, comme dans les autres hommes, des sources d'aveuglement. Il ne faut donc point juger ni absoudre, ni condamner personne sans avoir écouté impartialement toutes les parties; & il seroit même inutile de s'informer exactement de tous les faits, si nous ne sçavions les loix & les coutumes sur lesquelles nous nous devons régler, & si nous n'avons toute la prudence & le discernement nécessaire pour ajuster les loix aux affaires dont il s'agit.

X X I.

Il ne faut pas que nous fassions jamais paroître aucune chaleur pour les intérêts temporels de nos pénitentes; mais que tout le monde sçache au contraire que

nous n'avons pour but que de les en détacher pour les faire vivre dans la paix, & dans la charité avec tout le monde. Il est vrai qu'on ne peut pas leur conseiller en conscience d'abandonner leur bien à l'injustice de ceux qui le voudroient avoir, & qu'elles sont quelquefois contraintes de demander ce qui leur est dû par les formes de la Justice; mais alors nous ne devons jamais agir par nous-mêmes; mais nous sommes obligés de conseiller celles qui viennent à nous, de s'adresser à d'autres qui ayent de l'habileté & de la conscience, afin qu'elles suivent leur avis & non pas le nôtre.





## DIXIÈME TRAITÉ.

*Que les personnes de piété doivent être fort réservées dans leur conduite extérieure.*

## AVERTISSEMENT.

M. de Sainte-Marthe ayant fait voir dans le précédent Traité les inconvéniens où tombent les Confesseurs qui se laissent gouverner par leurs pénitentes, ce qui ne peut être sans quelque espèce de familiarité, il montre dans celui-ci, sans nommer ni les Prêtre ni les Confesseurs ( ce qui auroit été trop choquant ) les suites que peut avoir en général cette familiarité dans les personnes de piété. C'est une honnête feinte: mais qui n'empêche pas de voir qu'il a eu en vue les uns & les autres; ces deux Traités ayant une grande connexité ensemble, & celui-ci étant la suite & le complément de celui qui a précédé.

## I.

**Q**uiconque fait profession de servir Dieu, & de renoncer aux engagements du siècle, s'il veille un peu sur ses obligations, il sera fort réservé avec les femmes, il ne les verra que par nécessité, il ne s'amusera point avec elles, il ne s'arrêtera point à les regarder, il ne les entretiendra point avec des manières complaisantes, il se gardera bien de leur ren-

dre, ou de souffrir qu'elles lui rendent trop familièrement de certains offices non nécessaires, il évitera d'ajuster leurs habits, & de les toucher de quelque façon que ce soit; & quiconque n'a pas assez de circonspection pour observer ces règles de bienséance, quelque pur qu'il soit dans l'intention, & quelque droit que soit son cœur, il est pourtant vrai qu'il donne occasion de scandale à tous ceux qui le voyent agir avec une telle liberté; il est coupable de tous les mauvais soupçons que l'on conçoit de lui, & il est obligé d'y remédier en changeant de conduite.

## I I.

On condamne ce légereté & ces badineries dans les personnes du monde, comme des effets de la corruption de leur cœur, & on sçait qu'elles sont souvent les commencemens des plus grands desordres. Si nous agissons comme les personnes du monde, pourquoi ne nous jugera-t-on pas avec la même sévérité? Est-ce que nous sommes faits autrement que les autres hommes? que nous ne portons pas comme eux un corps de péché? que ces choses qui sont dangereuses pour les autres, ne le sont pas pour nous? que nous pouvons être au milieu du feu, sans qu'il

nous naître? & que le fond de notre cœur est si bon, qu'il rectifie en nous ce que nous improuvons dans les autres? On ne peut avoir cette opinion de soi-même, sans croire, comme le Pharisien, que l'on n'est pas foible ni sujet à tomber comme les autres hommes.

III.

Mais quand il seroit vrai que ces personnes auroient autant de simplicité que des enfans qui ne discernent pas encore le bien d'avec le mal, cela n'empêcheroit pas ce scandale. Car cette simplicité ne se voit point avec les yeux. Mais la légèreté & les libertés qu'elles prennent sont visibles, & quand elles les continuent après qu'on les a averties, ou qu'elles demeurent encore en état de les pouvoir continuer, la simplicité ne sçauroit plus les excuser.

Le monde ne juge pas comme il nous plaît; mais il suit ses règles malgré nous. Et c'est avec raison qu'il condamne les dévots plus sévèrement que les autres. Il excuse en quelque façon les indiscretions des personnes toutes séculières. Il les laisse agir comme elles veulent sans faire beaucoup de bruit. Il n'appelle leurs légèretés que du nom de légèreté. Mais ce même monde se blesse extraordinairement de

tout ce qui est contre la modestie, des manières enjouées, des conversations trop libres, & de tout ce qui est contraire à la piété dans les personnes qui en font profession. Et ce monde s'accorde en cela avec saint Bernard, ce grand Maître de la dévotion. Car ce Pere dit qu'une raillerie dans la bouche d'un séculier, n'est qu'une raillerie; mais qu'elle est dans la bouche d'un Prêtre une espèce de blasphème. *Inter seculares nuga, nuga sunt; in ore Sacerdotis blasphemia.* De Confid. L. 2. c. 13. Que diroit donc ce Saint des railleries que l'on feroit avec des femmes, que l'on continueroit long-tems, que l'on accompagneroit de familiarités, de flatteries, de caresses badines & affectées.

Comme on attend de bons exemples de ceux qui ont été élevés dans la piété, on se scandalise terriblement quand on les voit agir d'une manière qui n'a aucun rapport à ce que l'on pense qu'ils sont. Comme on ne peut croire qu'étant très-instruits dans les maximes de l'Évangile, ils péchent par ignorance, on croit avoir droit de conclure que s'ils n'avoient point de passions, ils se ménageroient davantage, ils se serviroient de leurs lumières, ils ne feroient pas des choses qui sont si capables de donner mauvaise impression de:

leur conduite. Et en effet il faut se faire une violence extraordinaire pour ne se persuader pas que quiconque n'a plus d'égard à sa réputation qui doit être si chère à toutes les personnes de piété, a oublié les devoirs de sa conscience; à moins qu'il n'ait perdu l'esprit & le sens commun.

IV.

Voilà comme le monde juge, & ce qui est de plus fâcheux, voilà comme il a droit de juger; puisqu'on voit tous les jours que les conversations libres des dévots & des dévotes, se terminent à des mariages ridicules. L'attention sur soi-même, la fuite des personnes séculières, l'emploi sérieux de son tems, & tous les exercices de piété sont autant de digues qui arrêtent la convoitise des hommes. Mais parce qu'elle vit toujours, aussi-tôt qu'on cesse de se faire violence, & qu'on ne fait plus d'efforts pour l'arrêter, elle se répand avec liberté, elle se ramasse & elle agit avec d'autant plus de force, qu'elle a été plus long-tems retenue. C'est pourquoi les personnes qui sont à Dieu, ne sçauroient se relâcher sans un extrême danger.

Les gens du monde qui se donnent tout à leur sens & qui suivent les desirs de leur

cœur, sans se faire aucune contrainte, partageant leurs passions à toutes sortes d'objets, arrivent quelque fois à une telle insensibilité à l'égard de quelques uns, qu'ils n'en sont presque point touchés. On ne sçait que trop combien de maux font les Comédies; cependant il y en a qui assurent avec vérité qu'ils en prennent le divertissement sans être émus de tout ce qu'ils y voyent & entendent: ce qui est une marque que leur convoitise est occupée ailleurs: ou bien c'est qu'ils sont tellement rassasiés des plaisirs communs, qui touchent les autres, qu'ils ne prennent de goût qu'à ceux qui sont extraordinaires. Ils ressemblent à ceux qui sont tellement accoutumés à se nourrir de poison, que les poisons communs ne font point d'impression sur eux; de sorte qu'ils peuvent prendre sans danger ce qui suffiroit pour faire mourir ceux qui n'ont pas contracté comme eux une si mauvaise habitude.

## V.

De-là vient qu'on voit assez souvent des personnes toutes séculières & toutes payennes converser ensemble avec beaucoup de légèreté & de liberté sans de plus mauvaises suites. Leur cupidité demeure comme sans action dans ces rencontres;

parce qu'elle ne manque pas d'autres moyens pour se satisfaire. Ils contentent leurs yeux, ils se divertissent, ils s'amusent, ils parlent sans aucune précaution; ils se nourrissent de poison, sans qu'on s'apperçoive qu'il leur nuise. Mais il n'en est pas de même des personnes de piété; tout ce qu'elles font pour se conserver pures de la corruption du siècle, & pour s'éloigner des objets capables de remuer leurs passions, a bien pu maintenir leur ame en santé; mais elles ne doivent pas pour cela présumer de leurs forces. L'ame la plus saine n'a qu'une santé foible & délicate, qu'elle perd aussitôt qu'on ose l'exposer à l'air contagieux du monde.

On voit souvent des enfans du siècle marcher par leur voie, c'est-à-dire au milieu des pièges & des précipices, sans en être surpris & sans y tomber; c'est que le Démon qui en est le maître les méprise, & sçait que ce ne sont que des vases vuides. Mais si cet ennemi invisible trouve dans la même voie des enfans de Dieu, s'ils se donnent des libertés qu'ils ne doivent pas prendre, il ne les manque pas. Il les fait tomber, & la moindre chute est capable de les briser. Car quelque vertu qu'ils ayent, ils ne sont que des vases de terre, dont la fragilité est telle, qu'ils ne

sont en sûreté qu'entre les mains de Jésus-Christ, dont par conséquent ils ne doivent jamais sortir.

## V I.

Le monde est très-instruit de ces vérités. Et c'est pourquoi, quand on voit un Religieux ou une personne dévote & retirée, dans les conversations des femmes, dans des divertissemens & des amusemens tout humains, on ne doute presque point que ces choses ne fassent assez d'impression sur leurs sens pour les jéter dans les derniers desordres. C'est pourquoi on ne se laisse point de les blâmer & de les censurer. On s'en scandalise, & on en conçoit beaucoup plus mauvaise opinion que des personnes séculières qui font tous les jours les mêmes choses.

C'est sur ces fondemens que des femmes toutes séculières qui ne voudroient pourtant rien faire contre leur honneur, ne font point de scrupule de se trouver dans toutes sortes de compagnies, & de s'engager dans les occasions les plus dangereuses, qui cependant croiroient exposer leurs filles au dernier danger, si elles les menaient avec elles. Elles s'assurent d'elles mêmes que leurs passions n'iront que jusqu'au terme accoutumé; parce

qu'une autre passion plus forte l'empêche d'aller plus loin & l'arrête dans de certaines bornes. Mais elles croient en même tems que leurs enfans sont d'autant plus susceptibles de la corruption du monde & moins capables d'y résister, qu'ils ont plus de simplicité & d'innocence. Si donc nous ne voulons être moins prudens que des femmes du monde ne le sont pour leurs enfans, il faut les imiter. S'il est vrai que Dieu nous ait préservés des desordres grossiers, & s'il nous donne un véritable desir de nous en préserver toute notre vie, soyons très-retenus dans nos entretiens dans nos paroles & dans toutes nos actions extérieures. Et si nous voulons encore empêcher qu'on ne parle de nous, & qu'on ne nous fasse des crimes de notre conduite imprudente, jugeons-nous nous-mêmes avec une telle rigueur, que nous ne laissions plus rien à juger aux plus sévères censeurs.

VII.

Quand nos amis trouveront à redire à des choses qui nous semblent petites, & quand ils nous reprennent fortement de certaines fautes qu'ils supportent dans les personnes du monde, nous les en devons remercier comme d'une faveur. Persua-

dons-nous qu'ils n'agissent ainsi, que parce qu'ils ont une opinion avantageuse de nous, & que nous croyant dans la piété, ils ont peine de voir en nous des choses qui n'y sont pas proportionnées. S'ils appréhendent que la liberté que nous prenons de converser avec des personnes séculières ne nous corrompe, c'est qu'ils ont bonne opinion de notre innocence. Au lieu de nous blesser de leur reproche, & de l'attribuer à leur mauvaise humeur ou à leur malignité, nous sommes obligés d'entrer dans leurs sentimens. Comme la délicatesse avec laquelle ils ressentent nos fautes est raisonnable, tâchons afin qu'elle nous soit utile, d'être encore plus délicats qu'ils ne le sont. Défions-nous extrêmement de notre foiblesse, & plus que personne ne s'en peut défier.

Craignons plus les moindres occasions de péché, que les autres ne les craignent pour nous. Et veillons avec plus de soin pour les éviter, que les personnes les plus sévères n'en exigent de nous. Souvenons-nous qu'on ne répare jamais les moindres scandales qui sont nés de la fréquentation trop libre des femmes, que par une entière séparation. C'est une playe qui ne se guérit point autrement. Tout ce que nous pouvons faire sans cette séparation ne sera

vira pas à faire taire le monde, mais à faire croire qu'ayant la même passion, nous avons plus d'ardeur & plus d'industrie pour la cacher. Je crains même que si nous ne profitons des avertissemens qu'on nous donne, on ne puisse plus dire que nous avons agi simplement. Car si nous avons de la simplicité, elle paroîtra dans la déférence que nous aurons pour nos amis, & nous fera éviter la tentation que nous ne pouvons plus ignorer.



Le Traité suivant n'est point de M. de  
Sainte-Marthe , mais d'un Ecclésiastique  
qui a exercé longtems le saint Ministère,  
On a cru devoir le joindre ici , parce qu'il  
supplée à ce qui manque aux Traités pré-  
cédens. On s'en convaincra aisément par  
la lecture qu'on en fera.


 ONZIÈME TRAITÉ.

*Dans lequel on prouve que la piété Chrétienne & les conversions étant rares, les absolutions doivent l'être aussi : On donne une idée des peines que causent aux Conducteurs exacts, les faux Pénitens, & les personnes foibles : On indique la manière de connoître & de conduire les uns & les autres, & d'éviter pour soi les inconveniens fâcheux où peut entraîner un ministère si pénible & si difficile.*

*Vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas. Coloss. 4. 17.*

*Considérez bien le ministère que vous avez reçu du Seigneur ; afin d'en remplir tous les devoirs.*

## I.

**T**Out Confesseur, & principalement tout Curé qui se charge indifféremment de ceux qui se présentent à lui, doit s'attendre, que s'il veut faire son devoir, il ne trouvera pas beaucoup de personnes qui profiteront de sa conduite. Il verra par expérience, que cette foule de pénitens qui s'adressent à lui, n'est assez souvent qu'une procession des morts, qui se succèdent les uns aux autres, & qui n'ont d'autre desir que d'être absous promptement, & de communier ensuite ; sans qu'il voie plus en eux

des marques d'une vraie conversion, après un grand nombre de confessions, qu'auparavant.

## I I.

Cette rareté de conversions peut se prouver par ce qui est prédit dans les Ecritures sur la corruption générale des derniers tems, par les plaintes que les plus saints Evêques de nos jours en ont faites, & par l'expérience. *Il viendra un tems, dit saint Paul à Timothée, où les hommes ne pourront plus souffrir la saine Doctrine, & qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de Docteurs, propres à satisfaire leurs desirs; & fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des fables.* II. Tim. 4. Le Clergé de France en 1656 dit : *qu'on peut bien nommer notre tems, la fin & la fin des siècles, où à peine trouve-t-on de la foi parmi les fidèles, & où la charité est presque éteinte dans tous les cœurs.* L'expérience ne le montre que trop. Jamais la piété n'a été plus rare. Le vice inonde toutes les conditions. Les enfans se corrompent dès la plus tendre enfance. On élève le plus grand nombre dans toutes les maximes du siècle. On ne donne aux autres qu'une éducation superficielle qui n'aboutit à rien; & la plupart de ceux à qui des parens chrétiens inspirent sérieusement les préceptes de l'Evangile, ce qui est même fort rare, n'y entrent point du tout, & vivent à la fin comme les autres. Un Confesseur seroit bien neuf, s'il mettoit en doute des faits aussi notoires.

## I I I.

De cette vérité si certaine & si terrible que la piété est rare, & qu'il y a peu de vraies conversions, il s'ensuit évidemment, qu'il doit y avoir peu d'absolutions & peu de communions. La conséquence est claire & immédiate. Qu'on

ne se fasse pas illusion sur une matière de cette importance, où il y va du salut du Confesseur, & des ames qui se soumettent à sa conduite.

Croire que la piété est commune, c'est démentir l'Ecriture, l'enseignement de l'Eglise, & l'expérience, comme on vient de le voir.

Croire qu'on peut admettre aux Sacremens des personnes non converties, c'est également contredire l'Evangile & toute la tradition. *Ne donnez point aux chiens, dit Jesus-Christ, les choses saintes.*

Croire qu'il est commun, que les conversions s'opèrent quand le Prêtre donne l'absolution, quoiqu'elles disparoissent peu de tems après, c'est admettre une maxime intolérable, contraire à toute l'antiquité, démentie par les Canons de l'Eglise sur la pénitence, pernicieuse au salut des pécheurs, & qui n'est propre qu'à tout confondre dans l'administration des Sacremens.

Si donc il est certain que les confesseurs ne doivent admettre aux Sacremens, que ceux qu'ils jugent raisonnablement être convertis, & qu'ils ne trouvent des marques de cette conversion qu'en peu de personnes, qui ne voit qu'ils trouveront peu de personnes qu'ils puissent admettre aux Sacremens. Que si après cela on appelle trop rigides ceux qui en admettent peu, on laisse à juger à ces Censeurs, s'ils ne sont pas eux-mêmes ridicules, d'admettre des principes, & de nier les conséquences nécessaires qui y sont renfermées.

IV.

On fera peut-être cette objection. Si cette vérité est si évidente, d'où vient donc qu'il y a tant de Confesseur qui ne l'a voient pas, & qui croient devoir admettre aux Sacrement la plupart de ceux qui s'adressent à eux ? Saint Paul

vient de le dire : c'est qu'il y a dans l'Eglise une foule de Docteurs propres à satisfaire les desirs de ceux qui ont une extrême démanche, on d'entendre ce qui les flatte. C'est que comme dit l'Assemblée du Clergé de France dans l'endroit déjà cité, & qui emprunte les paroles de saint Charles, ceux qui devoient être les chefs du corps mystique de Jesus-Christ, sont tombés en langueur, que le cœur qui les devoit animer, n'a presque plus de vie, que les aveugles en conduisent d'autres, que le Pretre est aussi ignorant que le peuple, que le Tabernacle du Seigneur menace ruine de tous côtés, & qu'il n'y a presque personne pour le soutenir. A quoi le Clergé de France ajoute : Il y a longtems que nous gémissons avec raison de voir nos Diocèses pour ce point, non seulement au même état que la Province de saint Charles, mais dans un qui est beaucoup plus déplorable. Certainement, depuis cette Assemblée les Prêtres ne sont pas devenus meilleurs, & il seroit aisé de prouver qu'ils sont devenus pires. Il y avoit dans ce tems-là plus qu'aujourd'hui, des Evêques recommandables par leur science & leur éminente piété, les Fidèles n'étoient pas si dépourvûs des Ministres capables de les conduire ; parce qu'un bon nombre avoit été formé par les soins de ces saints Prélats ; enfin l'incrédulité n'étoit pas entrée comme aujourd'hui, jusques dans le Sanctuaire même. Il ne faut pas se dissimuler ces maux, ils sont trop visibles ; & si Jesus-Christ ordonne de se donner de garde des faux Prophètes, il est sans doute que le moyen de les connoître, n'est pas de fermer les yeux.

## V.

Mais si un Confesseur s'attend, que vraisemblablement il trouvera peu de personnes dignes des

des Sacremens, & qu'il soit résolu de tenir ferme pour le maintien des règles, qu'il prévoie à quoi cette juste fermeté l'exposera. Il est certain qu'il aura à effuyer beaucoup des murmures; ceux qui veulent une prompte absolution diront qu'ils se découragent, ils quitteront sa conduite; la décrieront & lui donneront le nom d'une rigueur desespérante. Ils inspireront ces sentimens de révolte à plusieurs autres pénitens; & ils se choisiront tous ensemble des Confesseurs plus complaisans, qui piqués de voir la condamnation de leur relâchement par l'exactitude d'un bon guide, affermiront ces pénitens déserteurs dans leur manière de penser, & joindront leur improbation à la leur. Le mal ne se bornera pas à ces pénitens déserteurs, il passera en partie jusqu'à ceux qui resteront. Ceux-ci auront peine à se persuader qu'un Confesseur qui ne fait pas comme les autres, & qui par cet endroit est singulier, ne soit pas suspect d'outrer les choses, & d'être un homme qu'il est impossible de contenter. Le mal qu'on dira de lui leur paroîtra du moins vraisemblable, s'il ne leur paroît pas certain. Ils s'adresseront par conséquent à lui, avec un cœur peu ouvert, ferré & sans confiance. D'où il arrivera que les instructions du Confesseur feront peu d'impression, qu'il ne pourra dire toute vérité, qu'il faudra qu'il use de mille ménagemens, & que par beaucoup de condescendances étudiées, il tiennne toujours dans une espèce d'enfance ceux qui auroient besoin d'être réveillés par le tonnerre de la vérité. Enfin il s'en trouvera d'autres, qui ne prenant pas les choses si à cœur, ne se confesseront que rarement, & qui étant indifférens pour les Sacremens, s'accoutumeront à ces délais, sans en tirer d'autre profit.

K

Il est aisé de montrer les qualités que doit avoir un Confesseur, pour se tenir ferme dans son devoir, au milieu d'une discorde si pénible & si générale.

1°. Il faut qu'il ait une grande patience, pour supporter toutes ces contradictions, & pour ne rien perdre de sa charité.

2°. Il faut qu'il ait un grand zèle & une grande humilité, pour courir après les brebis égarées, & pour supporter les rebuts & les humiliations, que sa sollicitude ne manquera pas de lui attirer.

3°. Il faut qu'il ait une grande fermeté, pour voir toujours du même oeil les règles immuables de la vérité; étant très-aisé, que sans changer l'idée qu'il a des règles générales, il ne les affoiblisse insensiblement dans la pratique, & qu'au lieu d'entraîner vers lui les pénitens, les pénitens ne l'entraînent vers eux, en le lassant par leur insensibilité persévérante, ou en l'amollissant par leurs desirs prévenans & respectueux; de quoi il n'y a malheureusement que trop d'exemples.

4°. Il doit prendre garde, que sa fermeté naisse de l'amour de la vérité, & non d'une dureté de naturel: ce qu'il pourra discerner en considérant, que s'il est sans sollicitude pour la conversion des pécheurs & l'avancement des âmes, s'il n'instruit chaque pénitent que de la même manière, sans chercher les divers remèdes pour les différentes maladies, & surtout si se sentant froid, il ne gémit & ne tremble à la vue de cette froideur, il a tout lieu de craindre que sa prétendue fermeté à suivre les règles, ne naisse plus de la dureté de son caractère, ou de quelque autre qualité humaine, que de la charité.

On a vu des Confesseurs sans vertu, & qui ne prouvoient que trop qu'ils avoient plus besoin de faire pénitence que de la prêcher aux autres, se piquer d'exactitude, & se donner par-là une réputation qui les distinguoit des Confesseurs relâchés. Mais parce que cette prétendue exactitude ne naissoit pas de la lumière de la charité, ils n'étoient que les singes des Confesseurs vraiment exacts, & ils tomboient en des lourdes bévues, étant tour-à-tour & trop relâchés & trop sévères. C'est bientôt fait que de retanir les gens: si tout consistoit en cela, il n'y auroit pas grand embarras dans le saint Ministère.

5°. Il faut qu'un Confesseur ait un grand discernement, une grande prudence, & une grande connoissance des règles & des ames, pour distribuer de telle sorte les vérités, & varier tellement la manière même de les présenter, qu'il éclaire les ignorants, qu'il dissipe les préventions, qu'il retienne les impatiens, qu'il modère ceux qui sont trop hardis, qu'il encourage les lâches, & qu'il inspire la confiance à ceux qui sont trop timides.

V I I.

Et dans ce choix des vérités la difficulté ne sera pas petite. Car il y en a qu'il faudra dire, d'autres qu'il faudra taire, d'autres qui seront douteuses; sans que toutes ces vérités aient par elles-mêmes aucune marque de distinction; le choix en étant dicté par les besoins des pénitens, & par leurs différentes dispositions qui varient à l'infini; de sorte que les vérités qu'il faudra certainement dire à l'un, il faudra peut-être les taire à un autre, & qu'à l'égard même de chaque pénitent, il faudra varier la dispensation de la vérité, selon que leur état & leur disposition varieront. *J'aurois encore beaucoup*

de choses à vous dire, disoit Jesus-Christ à ses Apôtres, mais vous ne pouvez pas les porter présentement. Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité. Jean. 16. 12.

Sans cette prudence on parle à contretens ; & l'on favorise contre sa volonté, les différentes passions du pénitent : ou sa présomption, en l'encourageant, lorsqu'il faut l'humilier ; ou sa pusillanimité, en l'humiliant, lorsqu'il faut l'encourager ; ou son indifférence, en lui disant sur un ton froid des vérités communes ; ou ses préventions, en les irritant par des vérités mal choisies & non prouvées. Et parce que le pénitent peut-être à divers égards, présomptueux & découragé, indifférent & prévenu, qu'on comprenne quel embarras c'est, que de découvrir dans un même sujet ces maladies opposées, & d'y appliquer justement les remèdes convenables.

## V I I I.

On n'entre pas dans un plus grand détail à cet égard. On se contente de dire en général, qu'il y a dans l'exercice du Ministère, un droit & un fait à distinguer perpétuellement. Le droit consiste dans les préceptes qui sont le droit public de l'Eglise ; & le fait dans le jugement qu'on porte du pénitent par rapport à ces préceptes. Il faut aimer Dieu, voilà le droit. Pierre l'aime-t-il ? Voilà le fait. Il ne faut pas mentir ; Pierre est-il menteur ? Il faut jeûner en carême, Pierre jeûne-t-il ? Voilà toujours le droit & le fait, & ainsi de suite, tant à l'égard des préceptes positifs, que des préceptes négatifs. Les Confesseurs ont une grande liberté par rapport au droit, parce qu'il n'y a point de pénitent qui ne souffre d'être instruit des vérités publiques de la Religion. A cet égard on peut dire toute vérité, en suivant néanmoins l'ordre que le besoin & la capacité du

pénitent exigent. Mais par rapport au fait, on n'a pas la même liberté. Car il y a trois sortes de péchés qui constituent ce fait, les uns dont le pénitent s'accuse, les autres qu'on découvre en lui, & qu'il ne connoît pas lui-même par ignorance, mais dont on doute s'il en conviendra, en cas qu'on les lui fasse connoître, parce qu'ils consistent communément dans le défaut des dispositions. Les autres enfin dont on sçait qu'il ne conviendra pas, à cause de ses attaches & de ses ténèbres.

Touchant la première espèce de péché, on a une assez grande liberté de s'expliquer; puisqu'il convient au pénitent en conviendrait. Encore faut-il prendre garde de ne pas le blesser, en les lui représentant plus fortement que sa foiblesse ne le permet. Pour ce qui regarde la seconde espèce des péchés, on doit se hasarder à les lui montrer, & examiner chemin faisant, s'il est bien aisé qu'on les lui découvre; poussant les choses plus loin, à mesure qu'on voit qu'il en fraye lui-même la route, par la confiance qu'il témoigne. Mais le moyen de dire tout d'un coup à un pénitent ce qu'il est, lorsqu'on voit clairement, par la connoissance qu'on a de ses dispositions, qu'il n'en conviendra pas, ou qu'il se rebutera. Tout ce qu'on peut faire alors, c'est de le préparer à entendre les vérités qui lui sont propres.

Sur quoi il faut observer que ces vérités à dire, ne seront pas toujours celles qui seront agréables au pénitent, mais celles qu'on prévoit, tout bien considéré, qui lui seront utiles; quoiqu'il y résiste d'abord; parce qu'on verra en lui des principes d'équité ou de religion, qui étant bien ménagés, le forceront à la fin de se rendre.

*Compelle intrare. Forcez-les d'entrer, dit Jésus-Christ.*

Voici en deux mots la méthode la plus naturelle à suivre, à ce qu'il semble, par rapport aux pénitens. On ne doit d'abord desespérer de personne; & quoique les conversions soient rares, ainsi qu'il a été dit, on doit regarder chaque pénitent, quoiqu'avec plus ou moins de confiance, comme pouvant être du petit nombre de ceux qui se convertiront véritablement à Dieu, & s'appliquer à son salut, comme si on n'avoit que cette seule ame à sauver.

La première chose à faire, lorsqu'un pénitent se présente à nous, c'est de le déchiffrer pour ainsi dire, & sçavoir ce qu'il est. Car il peut être juste, il peut-être endurci, ou il peut présenter un milieu entre ces deux extrémités. Ce milieu est d'une grande étendue, & il est fort aisé de s'y dépaïser.

Rien de plus commode que la conduite de la plupart des Confesseurs. Ils prennent ce qu'on leur dit, font un peu de morale, & donnent vite l'absolution. Mais ce pénitent a-t-il l'innocence du Baptême ou l'a-t-il perdue? s'il la perdue, l'a-t-il recouvrée, & où en sont les preuves? A-t-il bien reçu les Sacremens, ou les a-t-il prophanés? A-t-il des vices grossiers, ou spirituels, ou tous les deux ensemble? Connoît-il bien, & s'acquitte-t-il bien des devoirs de son état? Est-ce un vrai disciple de Jesus-Christ, qui vive de son esprit, & qui soit mort à lui-même? Ou n'est-ce qu'un Pharisien doué d'une écorce de régularité? Hélas! On n'en parle point, on ne va pas si avant. Que le pénitent s'accuse, dit-on, c'est son affaire. Faut-il exiger une confession générale de chaque personne qui s'adresse à nous? On ne finiroit jamais.

Je reponds à ces raisons, que tout Prêtre qui

Se charge des ames, doit avoir pour but de faire un bon ouvrage. Or comment le fera-t-il, s'il ne connoît pas les pécheurs? Ou comment les connoitra-t-il, s'il se contente de ce qu'ils lui disent; puisque la plupart ne se connoissent pas eux-mêmes, & que le plus grand nombre suppose mal à propos, que tout ce qui a précédé la dernière absolution est une affaire terminée, & qu'il ne faut plus y revenir.

Peu de pécheurs savent discerner les vices spirituels qu'ils ont, & qui pris ensemble ne montreront peut-être que trop clairement le mauvais état de leur conscience; peu connoissent que les vertus chrétiennes leur manquent, & que par ce défaut ils sont en état de mort. Parmi ceux qui le connoissent, peu en sont touchés. Ce sont des aveugles qui ignorent leur aveuglement, & en qui par conséquent le péché demeure, selon la parole de Jesus-Christ. Si le Confesseur n'est pas obligé, comme on le prétend, de leur ouvrir les yeux sur tout cela, ils seront sans remède, & il faudra qu'ils périssent dans leurs péchés.

A Dieu ne plaise, que l'Eglise de Jesus-Christ soit réduite à cette dure stérilité. Elle a des remèdes efficaces, & pour les pécheurs qui se connoissent, & pour ceux qui ne se connoissent pas, & qui sont le plus grand nombre. Un Confesseur bien appelé, éclairé & vigilant, connoît ces remèdes; & par conséquent il connoît les maladies auxquelles ils ont rapport. Il sait quel est l'état présent de l'Eglise, qu'il y a peu de justes, que tout est plein de morts & de mourants, d'aveugles qui conduisent, & d'aveugles qui sont conduits. Il n'aura donc garde d'admettre un pénitent aux Sacremens par la raison unique qu'il ne s'accuse pas des péchés

mortels; sçachant bien que si l'innocence ne s'en accuse pas, l'ignorance & l'aveuglement ne s'en accusent pas non plus. Il voudra se faire jour, connoître le pénitent; agir en juge; & se mettre en état d'être utile, non seulement aux pénitens trompés, & aux pénitens trompeurs, mais encore à ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre. Il n'exigera pas toujours une confession générale; mais il voudra se procurer une connoissance générale, pour s'y fixer, si le pénitent lui paroît en bon état, ou pour passer plus avant, si le premier examen ne lui offre que des doutes graves. Cette connoissance générale peut s'acquérir quelquefois en peu de tems, & quelquefois même dans une ou deux confessions; étant bien difficile qu'une ame qui a une solide piété, n'en donne des marques promptes à un Confesseur adroit à la retourner. Il est encore plus aisé de connoître ceux qui n'ont aucune piété, & d'apprendre bientôt à quoi d'abord il faut s'en tenir; surtout si ces pénitens sont dans des habitudes criminelles. Un bien & un mal clairement marqués; diminuent l'embarras.

La grande difficulté est dans le milieu, comme on l'a déjà dit; parce qu'il est d'une grande étendue.

1°. Il y en a qui sont morts dans l'ame par le simple défaut des vertus chrétiennes; sans qu'on vöye pour cela dans leur vie passée & présente, de ces sortes d'actions qu'on appelle péchés mortels. Et la cause de cette longue retenue sera, ou l'éducation, ou un naturel froid & lent, ou une mauvaise santé, ou un défaut d'occasions, ou une vie laborieuse, ou des revers de fortune.

2°. Il y en a qui auront commis dans leur première vie des actions criminelles, mais qui n'auront point eu des suites; les mêmes causes

Qui ont retenu ceux dont on vient de parler ; ayant retenus ceux-ci , après les premiers écarts de leur jeunesse , mais qui seront morts également dans l'ame , par le défaut des vertus chrétiennes.

3°. Il y en a en qui cette mort de l'ame paroît moins , & d'autres en qui elle paroît plus ; parce que les uns l'ont comme couverte par certaines actions extérieures de piété , comme prières vocales , fréquentations des Sacremens ; & les autres la rendent plus évidente , en négligeant même ces actions extérieurement bonnes.

4°. Il y en a qui paroissent tout dévots & tout pénétrés de sentimens de piété , mais qui ayant été mal conduits , n'ont jamais connu plusieurs péchés grièfs dont il se sont rendus coupables dans leur première vie , dont ils souffrent l'examen avec impatience , & dont par conséquent on doit supposer qu'ils n'ont jamais eu un sincère regret.

5°. Il y en a qui pour toute pénitence des crimes qu'ils ont commis , se sont corrigés à l'extérieur , ont recité quelques prières vocales , & ont reçu les Sacremens , croyant que cela suffit ; & n'étant nullement disposés à en faire davantage.

6°. Il y en a qui conviendront qu'ils ont mal vécu , mais qui ne conviendront point , par prévention pour leurs anciens Confesseurs , qu'ils ont profané plusieurs fois les Sacremens ; quoi-que cela soit certain.

7°. Il y en a qui n'auront point été instruits sur certains devoirs délicats , & où l'on peut faire de grands péchés , & qui bien loin de désirer de connoître là-dessus la vérité qu'ils ignorent , désapprouveront qu'on veuille les en instruire ; regardant par ignorance & entêtement ;

comme une curiosité, les justes interrogations du Ministre.

8°. Il y en a en qui l'on ne trouve rien de grossier ; mais seulement une assez bonne opinion d'eux-mêmes, qui s'humilient toujours en gros, & s'excusent toujours en détail, qui courent aux communions & fuient les moindres humiliations.

9°. Il y en a qui n'ont presque rien à dire au Confesseur ; qui, si on les en croit, n'ont jamais commis les péchés sur lesquels on les interroge, & qui ont toutes les vertus auxquelles on les exhorte. Cette ignorance & cette insensibilité ne sont pas supportables.

10°. Il y en a qui sont touchés de Dieu sans le paroître, ce qui demande un grand examen ; & d'autres qui paroissent être touchés, & qui ne le sont pas ; ce qui demande un examen encore plus grand.

Ces exemples & un grand nombre d'autres qu'on pourroit ajouter, prouvent ce qui a été dit, qu'il y a un milieu fort ample entre une vertu avérée & un vice manifeste. Un Confesseur contracte à l'égard de chaque ame dont il se charge, l'obligation de découvrir si elle se trouve dans l'un ou l'autre de ces états dont on vient de parler ; parce que ce sont ou des états de mort, ou des états très-dangereux.

On convient que cet examen est difficile, & comme impossible à l'égard des Curés qui depuis le matin jusqu'au soir sont assiégés d'un nombre considérable de pénitens. C'est à eux à voir s'ils ne se sont pas chargés d'un fardeau qui est au-dessus de leurs forces. Que s'ils ont lieu de croire être appelés de Dieu à une charge si accablante, la grace du Ministère leur fournira sans doute des industries pour se tirer d'un si grand embaras. Ils demanderont de l'aide, ils en chercheront eux-mêmes de tous côtés : ils soulageront leur esprit par des mémoires en chiffre dont eux

Seuls auront l'intelligente ; ils abrègeront leurs instructions, en se bornant au nécessaire ; & après tout, leur exactitude formera bien des déserteurs qui leur laisseront peut-être plus de tems qu'ils n'en voudront, pour avoir un soin plus étendu de ceux qui seront dociles à leur voix.

X.

Mais quel ordre gardera le Confesseur pour connoître ses pénitens ?

1°. Il faut que le Confesseur s'assure si les pénitens sont instruits des vérités nécessaires au salut, & des devoirs essentiels attachés à leur profession. Ce qui suppose que le Confesseur s'est mis, ou qu'il est disposé de se mettre en état de juger de ceux dont il s'est chargé.

2°. Si les pénitens sont instruits, il faudra qu'il leur procure cette instruction d'eux-mêmes qu'on peut appeller sacramentelle ; parce qu'elle s'acquiert dans le tribunal de la pénitence. Pour cela il faudra qu'il en vienne à la connoissance de leur cœur, à étudier le pénitent, à l'apprendre pour ainsi dire, & à le posséder. Le premier pas à faire, sera d'avoir une connoissance générale de sa vie, qu'on pourroit se procurer sans lui dire même qu'on veut l'avoir ; lui demandant, par exemple, s'il gémit très-souvent de tous ses péchés, & quel est le péché de toute sa vie qui le fait le plus gémir ; selon qu'il est écrit : *Ne soyez pas sans crainte du péché même qui vous a été pardonné.* Sa réponse ouvrira la porte à de nouvelles interrogations. Et cependant le Confesseur remarquera la contenance du pénitent, sa candeur ou son embarras, son humilité ou son indifférence, qu'il aura soin aussi d'éclaircir par de nouvelles interrogations ; pour voir si les répugnances viennent d'une timidité naturelle qui cache d'ailleurs un bon

fond, ou d'un orgueil secret qui fait l'humiliation & la contrainte. En allant ainsi en avant, il pourra plus aisément connoître une personne qui seroit douée d'une vraie piété, & encore plus aisément celle qui n'en auroit aucune. Ce sont les deux extrémités dont on a parlé.

3°. Mais comment s'y prendre pour connoître ceux qui auroient au fond l'amour de Dieu dominant, mais obscurci par quantité de défauts présens & passés? Comment connoître aussi ceux qui n'ont pas ce fond de piété, cet amour de préférence; mais qui ont quantité de choses favorables qui couvrent ce mauvais fond, ou qui sont plus ou moins dans l'un ou l'autre de ces dix cas qui ont été proposés? C'est ici que la lumière, le discernement, la sagesse & la prudence du Confesseur sont nécessaires.

Il faudra beaucoup interroger sur le passé & le présent, tant à l'égard des vices que des vertus; & examiner par les réponses du pénitent les vices qu'il accuse, & les sentimens qu'il en a. Pour voir ses sentimens, il ne suffira pas de lui demander s'il condamne ces vices; car un bon & un mauvais pénitent répondroient également qu'ils les condamnent. Mais il faudra l'humilier à l'occasion de ces vices, en lui disant ce que le saint Esprit doit naturellement lui mettre dans le cœur, s'il réside réellement en lui. Car l'esprit de Dieu habitant dans une ame n'est pas oisif, il y agit, il fait écouter & aimer la vérité qui la reprend; de sorte que le pénitent s'accuse le premier, comme il est écrit du juste; avant que le Confesseur qui l'a interrogé l'accuse. Et c'est une science que de sçavoir humilier le pénitent, car toutes les vérités qui semblent humiliantes, n'humilient pas toujours. Il faut que les humiliations se trouvent

Précisément opposées au caractère & aux passions du pénitent, & que la prudence soit toute prête pour guérir à l'instant les plaies qu'elles pourroient faire. En découvrant l'humilité dans un pénitent, il est aisé d'y découvrir toutes les vertus. C'en est là la voie; & non en lui demandant s'il est pourvu des vertus, puisque cela seroit ridicule : à moins qu'on ne voulut lui faire cette demande, pour s'assurer jusqu'à quel point iroit son orgueil & son ignorance. D'ailleurs dans l'homme qui est humble, les vertus parlent parce qu'elles sont en lui; & c'est au Confesseur à discerner leur langage.

Si les réponses du pénitent ne lui sont pas favorables, il ne faudra pas se décourager. Peut-être qu'il n'entend pas bien, peut-être qu'il prend trop à la rigueur ce qu'on lui dit, peut-être qu'il est dans un état d'obscurcissement, de découragement & de tentation qui cache ce qu'il a de vertu. Il faudra tâcher alors de découvrir ce qui en est, par de nouvelles interrogations; plaçant ces interrogations dans tous les points de doute, en se souvenant néanmoins qu'il n'est pas question de chercher une vertu parfaite; mais une vertu suffisante parmi beaucoup de défauts.

Dans ces doutes si ordinaires, les informations faites au dehors servent quelquefois beaucoup; pourvu que la prudence en dirige l'usage, & qu'on ne croie pas des choses non prouvées, au préjudice des aveux du pénitent.

Que si le pénitent parle sans sentiment des choses les plus graves, si les humiliations les plus justes le rebutent, s'il n'entre point dans les avis de réforme qu'on lui propose, il est clair que ce fruit n'est pas mûr, & que puisque la vérité ne trouve point d'entrée chez

lui, c'est une preuve qu'il ne l'aime point.

Par la connoissance qu'aura le Confesseur de la vie passée & présente du pénitent, de ses vices & de ses vertus, il pourra se mettre en état de juger s'il a un amour de Dieu de préférence, quoique couvert par bien des défauts; ou s'il a un amour dominant de la créature, quoique caché sous l'apparence de plusieurs vertus. En pareil cas l'art consiste à tout ramasser le bien & le mal, & à discerner, en balançant l'un avec l'autre, les dispositions qui dominent; se contentant de la plus grande vraisemblance, sans prétendre aller jamais à une certitude entière. Tout cela demande de l'application, du discernement, & un coup d'œil dirigé par la foi, & préparé par un grand examen.

X I.

Et quand même on sera parvenu à cette plus grande vraisemblance, & qu'on se sera décidé pour les Sacremens, on ne sera pas hors de difficulté. Un Confesseur est toujours débiteur des pénitens dont il se charge, soit qu'ils soient sages, soit qu'ils soient insensés. Il semble même que son embarras soit plus grand à l'égard des justes qu'à l'égard des pécheurs; dans ce sens qu'on voit plus clair dans la conduite d'un pécheur manifeste, que dans celle d'un juste foible qui présente un mélange difficile à démêler. A l'égard de celui-ci, il faut une grande attention, pour ménager les dons de Dieu. Le pousser trop ou pas assez peut lui être également dangereux. Trop ou trop peu de douceur est capable de lui nuire; lui parler ou se taire à contre tems, est capable de le blesser. Il faut discerner son beau & son mauvais tems, le tems de lumière & d'obscurité, le tems de force & de foiblesse; pour lui parler-conformé-

ment à ces divers états, & lui faire tirer avantage des graces & des défauts que l'on découvre en lui. C'est souvent même une grande affaire que de découvrir son vice dominant, & il faut quelquefois bien du tems pour l'apprendre.

Une personne se dira indigne des Saeremens, & cependant si on ne la fait pas communier, elle en sera peinée, ou elle refusera de communier; afin qu'on la force de le faire; joignant ainsi sans le sçavoir deux vanités ensemble, dont l'une sera prise de la vue de sa prétendue humilité, & l'autre de l'approbation présumée de son Confesseur. Dans l'une le défaut le plus considérable sera tourné vers l'amour des aises; dans l'autre vers l'avarice, dans celle-ci vers la jalousie, dans celle-là vers la dissipation & quelquefois la médifance. Il y en a qui auront des attaches humaines assez fortes; d'autres des antipathies assez considérables: & il n'est pas rare d'en trouver qui joindront à une certaine bonne opinion de leur vertu, de la dureté pour les autres, & un peu trop d'indulgence pour elles-mêmes. Toutes ces diverses personnes ne verront souvent rien de tous ces défauts; leur amour propre dira tacitement. *Secretum meum mihi, mon secret est pour moi*; les vices auxquels on tient ayant pour effet ordinaire, d'aveugler l'esprit, surtout quand ce sont des vices spirituels qu'il est plus facile de se dissimuler. C'est donc une découverte bien laborieuse, que celle qui fait connoître dans une personne de piété, l'endroit le plus foible du cœur. Un Confesseur ne doit rien négliger pour en venir-là. Il doit tout observer, suivre les défauts à la piste, en découvrir l'origine, en remarquer les divers effets, en comparer les diverses suites; & observer sur tout, que c'est une marque d'une ignorance

dangereuse, & souvent d'un orgueil secret ; lorsque le pénitent nie nettement qu'il ait tel vice spirituel, au lieu de dire simplement qu'il ne le connoît point en lui, & de craindre d'en être coupable. Tant que le Confesseur ne connoitra pas le vice dominant de chaque ame, c'est-à-dire le défaut qui domine sur les autres défauts, quoiqu'il y ait lieu de croire que l'amour de Dieu régné en elle par dessus toutes choses, il pourra dire qu'il n'aura pas la clef du cœur, & qu'il sera fort dangereux, qu'il ne lui rende des visites inutiles.

Et ce sera bien une autre affaire, quand ce défaut dominant sera découvert. Les excuses viendront souvent en foule, ensuite le trouble, & peut-être on finira par dire que le Confesseur a changé, & qu'il faut assurément que quelqu'un l'ait prévenu. Quelle patience, quelle prudence & quelle fermeté ne faudra-t-il pas, pour réduire enfin à la raison ces sortes d'esprits foibles dont on peut dire avec le Prophète, qu'ils refusent de s'instruire du bien qu'ils doivent faire. *Noluit intelligere ut bene ageret.*

## X I I.

Mais ces difficultés ne sont pas si communes qu'on pourroit croire. Les pénitens donnent bon ordre pour qu'on ne soit pas si embarrassé. Tout va si mal ordinairement, & en tant de manières, qu'on a bientôt vu à qui l'on a à faire. Un mal grand & visible décide bien des cas. Il faut procurer à ces pénitens qui sont le plus grand nombre, la connoissance d'eux-mêmes, tâcher de découvrir par quelles ouvertures la vérité pourra entrer plus aisément en eux. Les vérités terribles de la religion sont communément les plus propres à les ébranler, mais non pas toujours. Aux cœurs durs, il faut des vérités

*dures : Increpa illos dure*, dit saint Paul. Aux cœurs tendres & aisés à émouvoir, il faut des vérités tendres, pourvu toutes fois que l'expérience apprenne qu'elles portent coup. Si cela n'est pas il faut essayer la fermeté, pour s'y fixer le tems convenable, si elle réussit, ou pour la tempérer plus ou moins, si elle décourage. Plusieurs se croient mal confessés, si on ne les a beaucoup interrogés; & si on vouloit les écouter, on ne feroit presque autre chose. On doit des égards à cette foiblesse; mais ces égards doivent être bornés. Il faut leur faire entendre que ce n'est pas à eux à gouverner le médecin, & que s'ils n'ont la docilité d'un enfant, il est impossible de les servir. Après cela il faut aller à son but, attaquer les passions principales, insister sur les vertus opposées, varier les instructions & les exemples, & n'être uniforme qu'en parlant avec intérêt, & en apportant des raisons claires & persuasives. Sans cela on se perd dans cette liste prématurée des péchés, on est sec par nécessité, & on favorise le judaïsme des pénitens, qui se croient fort avancés quand on a bien multiplié les interrogations. Je connois un Confesseur qui est accoutumé de leur dire dans ces occasions : quand Dieu me donneroit votre confession générale par écrit, je ne voudrois vous la lire que par portions, & à mesure que vous profiteriez de cette lecture. Il dit aussi que le Tribunal de la pénitence est pour un très-grand nombre de pénitens, un lieu de tentation, sans qu'ils s'en apperçoivent, & qu'ils y succombent infailliblement, toutes les fois qu'ils n'écoutent pas le Prêtre comme Jésus-Christ même.

Après tout il y a bien des essais à faire, & bien des vérités à substituer les unes aux autres, en

dirigeant ces sortes de gens, lesquelles même bien souvent n'aboutissent à rien, sinon à fatiguer le Confesseur, & à lui faire voir, combien la grace de la conversion est rare, combien sont terribles les jugemens de Dieu sur les enfans des hommes, & combien il est à craindre que la stérilité du Ministère, ne vienne de la stérilité du Ministre.

## X I I I.

Il est aisé de voir par tout ce qu'on vient de dire, que le catalogue des communians ne sera pas fort ample. Il faudra en retrancher,

1°. Ceux qui ignorent les vérités du salut; jusqu'à ce qu'ils les aient apprises.

2°. Ceux qui ne voudront pas se donner la peine de les apprendre.

3°. Ceux qui ont des habitudes criminelles.

4°. Ceux qui en ayant eu autrefois, n'en ont fait aucune pénitence, & qui refusent d'accepter celles qu'ils sont en état de faire quoique très-modérées, & au-dessous de celles qu'ils méritent. *Si vous ne faites pénitence, dit Jésus-Christ, vous périrez tous.* Certainement on n'est pas digne de l'absolution, lorsqu'on est digne de la perdition.

5°. Ceux qui mènent une vie toute mondaine & sensuelle; quoiqu'on ne puisse point qualifier du nom de crime chaque action particulière; en qui on ne trouve ni amour de la prière & de l'instruction, ni gémissement, ni humilité, ni amour d'une vie sérieuse.

6°. Ceux qui montrant quelque bonne disposition, en montrent encore plus de mauvaises. C'est-à-dire, en qui il paroît plus de cupidité que de charité, plus d'orgueil que d'humilité, plus d'amour pour les biens temporels, que pour les biens spirituels. De tout tems les

Chrétiens qui ont été dans cet état, ont été obligés de se retirer de la Table sacrée, pour s'éprouver eux-mêmes, comme l'ordonne l'Apôtre, & tous les Peres de l'Eglise leur en ont fait une obligation. Les Confesseurs doivent donc les en reciter; puisque c'est à eux que les pénitens s'en rapportent aujourd'hui, pour faire cette épreuve.

7°. Ceux qui ne conviennent point avoir péché en certaines choses, où cependant leurs péchés sont griefs & manifestes. Tels sont certains péchés contre les devoirs essentiels de leur état, contre celui de la restitution, contre celui de la reconciliation avec leurs ennemis, contre celui de la chasteté conjugale, contre les dispositions requises pour ne pas prophaner les Sacremens.

8°. Ceux qui n'assistent pas les pauvres, le pouvant; ou qui ne les assistent pas à proportion de leurs facultés; consumant leur revenu à mille dépenses inutiles; quoique leur vanité les persuade qu'elles sont nécessaires.

9°. Les Peres & les Meres qui étant assez réglés pour eux-mêmes comme étoit le grand Prêtre Heli, ne veillent pas sur leurs enfans, & ne leur donnent pas une éducation chrétienne; surtout si par ambition ils se rendent maîtres de leur vocation, les forcent d'aller à des Confesseurs relâchés, & les poussent dans l'Eglise, sans autre dessein que de leur procurer les meilleurs Bénéfices.

10°. Les Maîtres & Maîtresses qui ont soin de se faire servir, sans se mettre en peine si leurs domestiques servent Dieu. Voilà certainement bien des retranchemens à faire; sans compter ceux qu'on pourroit ajouter.

Mais ce n'est pas tout. Que le Confesseur s'attende qu'il trouvera des pénitens dont il ne sçaura que faire ; qui le laisseront & le démonteront par leur confession monotone , & leur froideur persévérante ; sur qui la douceur , la rigueur , les vérités consolantes & les vérités terribles ne feront aucune impression. Il sera fort dangereux , que quelque zèle qu'il ait été d'abord , il ne prenne aussi le même chemin ; & il est infallible qu'il le prendra , s'il ne met souvent de l'huile dans sa lampe , & s'il ne ressuscite en lui , comme saint Paul l'ordonne à Timothée , la grace qu'il a reçue par l'imposition des mains. Si une fois la lassitude & le dégoût s'emparent de lui , il est l'homme du monde le plus à plaindre. Il regardera la confession comme son pis aller , & le confessionnal comme une prison , dont il tâchera de sortir le plutôt qu'il pourra. Tout se ressentira ensuite de sa lassitude ; les instructions seront froides & traînantes ; il parlera par contention d'esprit , plutôt que par les mouvemens du cœur ; & il sera sujet à des distractions , des oublis , & des méprises dont le pauvre pénitent sera la victime. Un malade est à plaindre quand il a à faire à un Médecin fatigué , qui ne sçait que dire.

Que si le Confesseur évite ce desordre , il sera bien difficile qu'il évite la tentation du dégoût , de mille peines & perplexités qui seront la suite d'un long exercice dans le Ministère. S'il gémit , s'il prie , s'il fait des efforts continuels , pour ne manquer en rien à ce qu'il doit aux ames dont il est chargé , ces peines ne seront point un mal , mais une suite terrible

Comme inévitable de l'infirmité humaine, qui trouve pénible ce qui l'est en effet.

Il n'y a pourtant que trop de Confesseurs qui ont le malheureux secret d'éviter ces peines, & c'est la vanité qui le leur fournit. Ils sont charmés de voir à leurs pieds un grand nombre de pénitens qu'ils contentent & qui les contentent, du moins par leurs louanges respectueuses & souvent par leurs flatteries. C'est comme un petit royaume dont ils se regardent les souverains. Aussi en étendent-ils les limites autant qu'ils peuvent; n'ayant jamais assez de pénitens, & regardant d'un œil jaloux & inquiet les Confesseurs qui leur succèdent. De tels guides sont bien à plaindre pour eux-mêmes, & ils causent de grands maux aux autres. Ils ont beaucoup de peine & point de profit; ce sont des écueils contre lesquels les fidèles vont se briser; & ils rendent stérile non seulement leur ministère, mais celui encore des Confesseurs exacts, en les décriant par le contraste de leur conduite, & souvent par leurs discours.

## X V.

Je n'ai rien dit de la manière d'interroger. Il faut prévenir par des paroles engageantes les timides, par des vérités prouvées les ignorants, & par des vérités terribles & intéressantes ceux qui sont peu sincères & endurcis. Il ne faut pas de longs discours à ceux qui s'ennuient; mais les entretenir par des interrogations, pour les rendre attentifs. Il y en a à qui il est nécessaire de demander s'ils conviennent de ce qu'on leur dit; & c'est lorsqu'on les soupçonne d'écouter tout, & de ne croire que ce qu'ils veulent. A ceux qui ont peu de conception, il faut demander s'ils entendent, & s'en assurer par les questions qu'on leur fera. Comme chaque pénitent a sa

vérité & son remède propre, & sur lequel par conséquent le Confesseur doit principalement insister, il est important de s'assurer si le pénitent s'en occupe; & pour cela il faut souvent lui faire rendre compte des vérités qu'on lui a précédemment dites. Car plusieurs laissent tout au Confessional, & oublient en sortant tout ce qu'on leur a dit. Il faut tenir tête pour l'ordinaire à ceux qui excusent des péchés visibles, & supporter patiemment ceux qui s'excusent par ignorance. C'est une chose délicate, quand le Confesseur est obligé de se défendre lui-même contre les accusations du pénitent. L'embarras est moins grand si le Confesseur à tort en quelque chose. Il n'a alors qu'à s'humilier pour sa faute, & apprendre par son exemple à son pénitent à s'humilier lui-même. Mais si le Confesseur a raison & que le cas soit grave, le meilleur est de renvoyer le pénitent à la décision d'un autre; s'il ne se rend pas aux raisons qu'on lui aura dites.

Touchant les péchés qui sont contre le sixième Commandement, la maxime de certains Confesseurs est de n'en point parler aux enfans, de crainte de leur apprendre ce qu'ils ignorent; & de n'interroger même les grandes personnes qu'en mots couverts, pour ne pas, disent-ils, blesser la pudeur. Il est certain d'abord que cette conduite est commode, & qu'elle épargne au Confesseur beaucoup de répugnances. Mais est-elle bonne? L'expérience apprend que non. On a vu des enfans très-corrompus, sans qu'ils le sçussent, & de grandes personnes mêmes coupables de péchés griefs, qu'ils ignoroient entièrement. Les Enfans ont la concupiscence, qui se fait sentir en eux avant l'usage de la raison. Leurs premières années sont pleines de

rencontres dangereuses, où ils font souvent naufrage. Pourquoi ne pas les prémunir? Sans doute qu'il ne faut pas leur apprendre le mal qu'ils ignorent. Mais n'y a-t-il pas un milieu à tenir en cela? On peut leur faire des questions qui avoisinent le danger, sans leur apprendre rien d'indécent; & en rester-là, s'ils n'ont rien à dire, ou aller plus loin, s'ils font quelques aveux; en observant de ne passer à de nouvelles interrogations, qu'autant qu'elles suivent immédiatement l'accusation de quelque péché. Des exemples éclairciraient parfaitement ceci. Mais on croit que cela suffit.

Quant aux personnes plus âgées, on sçait aussi par expérience, que des interrogations timides & couvertes effarouchent plus l'imagination, que des demandes claires, faites sur un ton grave, ferme, naturel, & mêlées des passages de la loi de Dieu, pour en corriger l'impression, & donner de l'horreur du crime. La règle à suivre, pour fixer le degré de cette liberté, c'est que le Confesseur ne dise que ce qui est nécessaire, & qu'il le dise de telle sorte, qu'il soit sûr qu'il est entendu de ceux à qui il parle; ce qui demande de la variété, & dans la liberté & dans les expressions, à cause des différentes personnes à qui l'on a à faire. Car il y en a de si bouchées, que si on ne se conforme au moule pour ainsi dire, de leur intelligence, elles ne comprennent rien à tout ce qu'on leur dit. Cette liberté prudente & vigoureuse, coûte beaucoup aux Confesseurs qui sont d'un naturel doux & timide. Mais il faut qu'ils fassent par vertu, ce que d'autres font naturellement. Ce sacrifice ne sera pas sans récompense, & il attirera la bénédiction de Dieu sur leur Ministère.

Un mot sur les pénitences à donner. Il faut qu'elles soient proportionnées aux péchés. C'est ce qu'enseignent tous les Conciles, après l'Évangile. *Faites de dignes fruits de pénitence.* Cette proportion ne se mesure pas seulement sur les péchés, mais sur les forces du pénitent; & ces forces varient elles-mêmes, selon son tempérament & ses occupations. Il faut prendre garde que dans cette matière, l'ame & le corps sont solidaires l'un pour l'autre, & que celle-là doit payer les dettes de celui-ci, lorsqu'il est insolvable. Chaque pénitent fournit une matière propre à cette compensation; offrant dans les circonstances où il se trouve les diverses humiliations, & autres œuvres pénibles qu'il peut faire. C'est au Confesseur à discerner tout cela, & à remplir les devoirs de ce *serviteur fidèle & prudent, que son Maître a établi sur tous ses serviteurs; afin qu'il leur distribue dans le tems la nourriture qui leur est propre.* Matth. 24. 45.

Mais quelle pénitence donner? Des jeûnes, des veilles, des aumônes à ceux qui sont en état d'en faire; les proportionnant à leurs facultés, & leur indiquant la meilleure manière d'en faire la distribution; sans s'en charger soi-même. A ceux qui ne peuvent jeûner, on peut prescrire des retranchemens sur la quantité des nourritures ordinaires, lesquels peuvent s'étendre aussi sur d'autres choses moins nécessaires; dont on modérerait l'usage à l'égard de ceux surtout, qui n'useroient d'aucune retenue. Se priver des fruits propres à chaque saison, coucher sur la dure, & faire l'un & l'autre plus ou moins de tems, selon que la prudence du Confesseur le prescrira. Visiter les pauvres, les malades & les prisonniers, selon que la bien-séance le permet;

les

les assister, les instruire, les consoler, ou du moins leur faire quelque lecture spirituelle. Se priver de choses superflues, & se réduire pour les habits & les ameublemens, à l'état le plus simple que peut permettre la condition où l'on est né; jugeant de cette simplicité par les règles du bon sens, & de l'Évangile, & non par celles du siècle qui sont toutes fausses. Quand, par exemple, un pénitent n'aura pas une montre d'or, ou une tabatière de prix, le mal ne sera pas bien grand. Se priver de feu en hiver, pendant un certain tems de la journée, & de certaines récréations, comme promenades non nécessaires, visites & voyages de pur plaisir. Faire des retraites de loin en loin pour se renouveler dans la piété; & des prières particulières à genoux, pour l'Église & pour ses propres besoins. Les innocens mêmes sont obligés à quelques-unes de ces pratiques. On ne prétend pas qu'on donnera toutes ces pénitences ensemble. On peut choisir, augmenter, diminuer, & en chercher d'autres; de manière qu'on puisse dire que le péché est puni en quelque sorte, & qu'on ne traite pas les criminels, comme les innocens. A l'égard des malades & de quantité de pauvres d'un travail journalier & pénible, Dieu leur donnant le principal de leur pénitence, le Confesseur a peu de chose à ajouter. Enfin il faut se souvenir à l'égard des uns & des autres de cette parole de saint Crisostome: que *c'est le propre du Diable de flatter pour perdre; & le propre de Dieu, de châtier pour sauver. Diabolo peculiare esse blandiri non nocent, Dei vero maximè proprium, corrumpere ut proficiat.* Hom. 13. in Matth.

## A V E R T I S S E M E N T

*Sur le Traité suivant.*

Comme on achevoit d'imprimer l'onzième Traité, la pensée est venue d'en ajouter un douzième sur la Prédication, qu'on a trouvé tout fait dans l'excellent Discours de M. Fleuri sur cette matière. Ce Discours procède touchant la Prédication, comme l'onzième sur la Confession; c'est à-dire que dans l'un & dans l'autre, on montre pour ainsi dire le mécanisme de ces deux grandes fonctions, ce qui vient fort à propos à la suite des Traités de M. de sainte Marthe qui s'est arrêté particulièrement à parler de la vocation & de la sainteté des Ministres. La sincérité m'oblige d'avertir ici que j'ai fait dans ce Discours quelques Additions & quelque Retranchemens. Les Additions consistent dans quelques vérités que j'ai ajoutées, parce qu'elles m'ont paru assorties aux Traités qui ont précédé, & convenables d'ailleurs au sujet. On en jugera. Je les ai mises entre deux parenthèses, afin qu'on les distingue aisément, & que si on y trouve des fautes, on ne les attribue qu'à moi & non à M. Fleuri. Les Retranchemens ne consistent qu'en quelques phrases répandues dans le corps du discours,

qui font, que pour appeller au secours la Version de S. Jérôme, afin d'expliquer les Pseaumes fort difficiles, il faudroit consulter les Evêques, que les Prédicateurs feront bien de recourir à la Rethorique d'Aristote, aux Orateurs & Poëtes profanes, pour apprendre à peindre les passions; & aux anciens du siècle d'Auguste, pour se perfectionner dans l'Eloquence. Cela m'a paru peu nécessaire. Et voilà tous les Retranchemens qu'on a fait.



DOUZIÈME TRAITÉ,

O U

*Dernier Discours sur la Prédication,*  
*par M. l'Abbé FLEURY, Précepteur*  
*de M. le Duc de Vermandois.*

I.

**D**E tout tems le premier devoir des Evêques a été de prêcher, & il leur est encore recommandé par le Concile de Trente. (*Seff. 5. ref. cap. 2.*) Cependant ils ont tant d'autres devoirs à remplir, qu'il est impossible qu'ils donnent un grand tems à préparer leurs Sermons; & lorsque les Evêques prêchoient assidûment, c'étoit lorsqu'ils étoient le plus accablés d'autres affaires, quoique toutes de charité. On le voit par S. Ambroise & S. Augustin. De plus on n'a jamais compté entre les qualités nécessaires à un Evêque, le brillant de l'esprit, la politesse du langage, la beauté de la voix ou du geste. Ni dans les Epîtres de S. Paul, ni dans les

Canons des Conciles, on ne trouve rien de tout cela. On peut donc fort bien prêcher selon l'intention de l'Eglise, sans tous ces talens naturels & sans grande préparation, si ce n'est que l'on veuille dire que la Prédication est demeurée imparfaite dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il y ait eu des Prédicateurs de profession, comme les Mandians & les autres, tant Séculiers que Réguliers, qui dans les derniers siècles se sont appliqués uniquement à cette fonction, & en ont fait un art si difficile, qu'il y en a très-peu qui y réussissent entre plusieurs qui s'y occupent toute leur vie.

Dans les premiers siècles la plupart des Evêques n'avoient étudié ni Dialectique, ni Rhétorique, & ne laissoient pas de prêcher continuellement & de convertir non seulement des pécheurs, mais des payens même, Rhéteurs & Philosophes. Ils faisoient des miracles, dira-t-on. Ils n'en faisoient pas tous, & faisoient beaucoup de fruit, même depuis que les miracles furent plus rares. Il est vrai que leurs vertus étoient un miracle continuel. On peut encore objecter qu'il y a eu des Peres fort éloquens; mais qu'est-ce que cinq ou six Evêques en un siècle, entre plusieurs milliers d'Evêques qui prêchoient par toute l'Eglise? C'étoit ceux qui se trouvoient avoir un plus beau génie, ou qui avant que d'être Chrétiens, avoient étudié les Lettres humaines avec plus de succès; car on n'a jamais méprisé la vraie & solide éloquence, ni même les ornemens du langage selon le goût de chaque siècle, pourvu qu'ils ne coûtent guères à chercher, & que le soin de bien parler ne nuisît pas à des occupations plus importantes. S. Augustin, dans le Livre de la Doctrine Chrétienne, fait bien voir le véritable usage de l'éloquence; mais on voit dans ses Sermons combien il fait peu d'usage des préceptes de Rhétorique qu'il avoit

lui-même enseignés si longtems, puisque ce sont les plus simples de ses Ouvrages. Cependant il employe tout ce que l'éloquence a de plus fort & de plus beau dans ses Ecrits de controverse, comme dans les Livres contre Julien. C'étoit donc à dessein qu'il s'abbaïsoit dans ses Sermons pour s'accommoder à la portée de son peuple. Il parloit dans une petite Ville à des gens de mer & des Marchands; il leur falloit un style net & coupé, des comparaisons sensibles, des allusions de mots & autres petis ornemens de leur goût. Il ne dédaigne point tout cela; mais il fait régner surtout dans ses Discours l'affection & la tendresse. S. Cyprien est plus magnifique dans son style, aussi parloit-il à Carthage. S. Chrysostôme à Antioche & à Constantinople. Peut-être trouveroit-on ainsi la raison de toutes les différences de styles.

I I.

Quoiqu'il en soit, les vains efforts que l'on fait aujourd'hui pour remplir l'idée que l'on s'est formée de la Prédication, rendent la plupart des Sermons inutiles au peuple, qui n'est ni instruit ni touché sensiblement, & méprisables, ou du moins ennuyeux aux gens d'esprit, qui y trouvent toujours des défauts. Que si dans un âge il y a deux ou trois Prédicateurs qui réussissent, ils attirent à la vérité un grand nombre d'auditeurs; mais on ne voit pas qu'ils fassent beaucoup plus de conversions que les autres. Cependant ils font un grand mal; car tous les Prédicateurs médiocres aspirant à les copier, forcent leur génie, & font plus mal qu'ils ne feroient naturellement, pour vouloir faire mieux qu'ils ne peuvent. On voit tous les jours de jeunes Cordeliers & d'autres Stationnaires de Campagne débiter devant des Paysans de grands mots & de prétendues belles pensées qu'ils ont prises dans des Auteurs de répu-

tation, & qu'ils espèrent faire valoir un jour dans les bonnes Villes. D'ailleurs cette fausse idée de belle Prédication sert d'excuse & de prétexte à la plupart des Evêques & des Curés, pour prêcher rarement, ou ne point prêcher du tout. Ils disent hardiment qu'ils ne sont point Prédicateurs, parce qu'il est vrai qu'ils n'ont pas & ne sont pas obligés d'avoir ces talens extraordinaires, ni cette habitude de composer & de prononcer des Sermons que l'on demande aujourd'hui.

J'ai dit que le peuple n'est point instruit; car pour instruire il faut parler très-clairement, & descendre jusqu'à des principes qui soient familiers à l'auditeur. Or la plupart des hommes sont grossiers, sans étude, sans habitude de s'appliquer; il ne faut donc pas demander qu'ils entendent à demi mot, ou qu'ils suivent des raisonnemens de longue haleine. La plupart même des gens d'esprit ou des sçavans sont ignorans de la Religion. On n'explique jamais les dogmes que par occasion, selon qu'ils entrent dans le dessein & dans la division d'un Sermon. On ne se donne point une liberté entière pour en expliquer toute la suite, & faire entendre l'œconomie admirable de la conduite de Dieu sur les hommes. Il faudroit pour cela suivre l'ordre de l'Histoire, ou, ce qui revient au même, suivre l'ordre de l'Ecriture Sainte, & les expliquer pied à pied, au moins ce qui est le plus nécessaire pour l'instruction des fidèles; ainsi l'Eglise n'est plus une école où on enseigne aux disciples de Jesus-Christ la science du salut. On ne touche guères plus qu'on instruit. Pour être touché, il faut entendre bien ce dont il s'agit; il faut qu'il ne paroisse nul artifice dans celui qui parle, & qu'on le croye le premier persuadé: outre que pour réformer les mœurs, il faut entrer dans un grand

détail des erreurs & des préjugés de chacun, & lui bien mettre devant les yeux les objets particuliers des vices & des vertus, afin qu'il sçache appliquer à sa vie & à ses actions ordinaires ce qu'on lui dit en général. Or ce détail ne s'accorde guères avec ce qu'on appelle grand style, belles figures, élocution noble; aussi les anciens vouloient que la prédication fut familière. *Sermo* en Latin, Homélie en Grec, signifie un entretien, une conversation; car les Evêques faisoient profession de n'être point Orateurs. S. Chrisostôme avec toute son éloquence y faisoit peu de façon. Il n'a point de dessein qui le contraigne, point de Division, point d'Exorde. Le plus souvent il explique l'Écriture, puis il fait une digression de Morale suivant le besoin de ses auditeurs qu'il connoissoit, sans s'astreindre à la matière dont il vient de parler.

Les Divisions semblent être venues des Scholastiques accoutumés à dire, *Dico 1<sup>o</sup>. Probo 2<sup>o</sup>*. on dit qu'elles soulagent la mémoire; oui pour le Prédicateur; mais pour l'auditeur elles ne font que l'embrouiller le plus souvent, s'il n'a ni l'étude, ni beaucoup d'esprit, & puis ces Divisions ne servent toujours qu'à aider la mémoire.

Or il n'y a que les faits historiques, ou les dogmes essentiels qu'il importe de retenir. Mais à quoi sert de sçavoir qu'un tel Mystère a fait éclater particulièrement trois attributs de Dieu, ou qu'un tel Saint a pratiqué trois vertus entre les autres; puisque ce qu'il faut retenir, sont les actions particulières que l'on ne rapporte à ces trois vertus, que pour faire une Division?

I I I.

Pour les maximes de Morale, il ne faut pas craindre que l'auditeur oublie celles dont il aura été effectivement persuadé. Ce qui fait que l'on

Liv

retient si peu les Sermons, c'est qu'ils touchent peu. Au reste, ces divisions coupent desagréablement le Sermon en deux ou trois Discours, dont chacun a son Exorde, sa proposition, sa confirmation, sa peroration, & font paroître grossièrement l'artifice de l'Orateur; puisqu'après s'être bien échauffé à la fin de la première partie, tout d'un coup il s'appaise, s'effuie & se r'assied pour commencer la seconde d'un grand sang-froid. Il vaudroit mieux ne point parler si longtems & n'avoir point tant besoin de repos, ou le partager plus également avec le mouvement, le répétant en plusieurs endroits du Discours.

Ces mouvemens si violens ne semblent guères s'accommoder avec l'institution première de la Prédication; car elle se faisoit toujours à la Messe après la lecture de l'Évangile par l'Évêque officiant, par conséquent prêt à officier & à consacrer. Il n'étoit pas trop convenable à la gravité de la personne, ni aux circonstances de l'action de crier si haut, de faire des gestes si violens, de se mettre en sueur & hors d'haleine; outre qu'ils n'avoient pas le loisir de se mettre au lit au sortir de la Chaire, & de se faire frotter; puisqu'il falloit passer encore trois ou quatre heures à l'Eglise: car on sçait combien la Messe étoit longue dans les premiers siècles, où il n'y en avoit qu'une pour tous les fidèles d'un lieu, qui la plupart y offroient & communioient. Après cela on ne doit pas s'étonner du peu de véhémence des Sermons de S. Augustin & du Pape S. Grégoire: les mouvemens doux & tendres de charité & de piété dont ils sont pleins, convenoient beaucoup mieux à l'état de ceux qui parloient. On étoit assez touché d'ailleurs par leur réputation, leur autorité & leur présence. Notre

véhémence n'est donc propre qu'à des gens qui n'espèrent persuader que par leur discours tout seul, & qui n'ont autre chose à faire qu'à prêcher. Je sçai bien que les Prophètes sont pleins des figures les plus fortes & les plus terribles pour représenter l'horreur du péché & la colère de Dieu ; mais c'étoit un véritable zèle qui les animoit, non pas une étude ni un exercice. Je ne dis pas aussi que s'il vient des mouvemens semblables il ne les faille suivre, pourvû qu'ils viennent naturellement de ce que le Prédicateur sera bien persuadé de son objet. On en a des exemples dans S. Jean-Chrysofôme, & dans quelques autres Peres.

Il n'y a guères lieu d'espérer que la Prédication se puisse rétablir que par ceux par qui elle a commencé ; c'est-à-dire, par les Pasteurs ordinaires. Des Prédicateurs étrangers qui prêchent en passant dans une Eglise d'emprunt, n'auront jamais assez d'autorité pour prêcher utilement, & ils ne peuvent entreprendre des instructions suivies comme celui qui connoît le besoin de son troupeau. Pour les Evêques & les Curés qui veulent s'appliquer sérieusement à cette fonction, il semble que les meilleures règles qu'ils puissent suivre sont celles du Concile de Trente, & des Conciles de S. Charles qui en sont les meilleurs Commentaires.

I V.

Le Concile de Trente (*Seff. 5. c. 2. ref.*) après avoir déclaré que les Evêques sont obligés de prêcher en personne, s'ils n'ont empêchement légitime, ordonne le même aux Curés, & veut qu'ils repaissent leur troupeau de paroles salutaires, au moins les Dimanches & les Fêtes solennelles, leur enseignant ce qui leur est nécessaire à tous de sçavoir pour le salut, en leur annonçant par un

discours bref & facile les vices qu'ils doivent fuir, & les vertus qu'ils doivent pratiquer, pour éviter la peine éternelle & acquérir la gloire. Et ailleurs le Concile ajoute (*Seff. 24. c. 4. ref.*) que l'on doit prêcher pendant le Carême & l'Avent tous les jours, ou du moins trois fois la semaine, annonçant les saintes Ecritures, & la Loi divine, & toutes les autres fois que les Pasteurs jugent le pouvoir faire commodément.

Il ordonne à l'Evêque d'avertir le peuple que chacun est obligé d'aller à sa paroisse, autant qu'il peut commodément, pour entendre la parole de Dieu, & il veut qu'au moins les Dimanches & les Fêtes on enseigne aux enfans les principes de la foi, & l'obéissance envers Dieu & les parens : & en un autre endroit où le Concile déclare, qu'encore que la Messe contienne une grande instruction, il ne juge pas à propos de la laisser dire communément en langue vulgaire, il ordonne aux Pasteurs d'expliquer souvent dans la Messe quelque chose de ce qui s'y lit, & principalement de développer quelque mystère de ce saint Sacrifice, surtout les Dimanches & les Fêtes.

Le premier Concile de Milan (*De pradic. Ver.*) sous S. Charles, ordonne aux Curés qui ne peuvent faire de Sermons, d'en prendre dans les Peres, les traduire & les lire au peuple.

Il recommande de prêcher tous les Dimanches, les Fêtes & les jours de jeûnes; de prêcher ce qui est contenu dans l'Ecriture Sainte, suivant le sens des Peres, & ne guères s'arrêter aux interprétations mystiques, & de s'y porter de tout leur cœur.

Le second Concile recommande d'expliquer les Fêtes, & la différence des tems de l'année Ecclésiastique.

Le quatrième d'instruire avec soin chaque

espèce de gens en son particulier, jeunes, vieux, maîtres, valets; & suivant le précepte de S. Paul, de prêcher au milieu de la Messe, de lire l'Écriture, & de l'expliquer verset à verset, suivant l'ancien usage, qu'il exhorte les Evêques de rétablir.

Le cinquième instruit le peuple de la manière d'écouter les Sermons, & recommande le Catéchisme. Tous ces endroits des Conciles de Milan méritent d'être étudiés soigneusement par les Pasteurs.

V.

On voit par ces règles quelle doit être la matière des Sermons.

1°. Les vérités nécessaires à salut; c'est-à-dire les mêmes qui sont la matière des Catéchismes; [ surtout Jésus-Christ & ses mystères; ] avec cette distinction, que parlant aux adultes & à tout le peuple, on doit les approfondir davantage, & en faire plus voir la suite & la liaison, qu'en parlant aux enfans; car il ne faut pas laisser les adultes dans une ignorance crasse des mystères & des dogmes essentiels, sous prétexte des Catéchismes, que plusieurs n'ont point appris étant enfans, & dont les autres pour la plupart n'ont rien retenu.

2°. L'Écriture Sainte que l'on doit expliquer; à quoi on ne satisfait pas, en prenant pour la forme un texte de deux ou trois mots, sur lequel on bâtit un Discours tel que l'on veut. Il faudroit expliquer au moins tout ce qui se dit à la Messe de l'Écriture Sainte; puisque c'est ce que l'Église a jugé le plus utile pour l'instruction des fidèles; en faire voir la suite dans le livre d'où il est tiré, & en découvrir tout le sens, non pas en cherchant des mystères sur chaque parole, mais en entrant autant qu'il se peut dans la pensée du texte. Par la même raison on devoit expliquer aussi tout ce qui

se dit dans l'Office, soit les Leçons de Matines ; soit les Chapitres des autres Heures, puisqu'on les lit pour tout le peuple, & surtout les Pseaumes, qui sont le corps de l'Office, & les vrais modèles de prières pour toutes les rencontres de la vie.

3°. On doit expliquer dans les Sermons le saint Sacrifice de la Messe, non pas en cherchant des mystères sur chaque ornement & sur chaque cérémonie particulière, comme ont fait la plupart des modernes ; mais en entrant dans l'esprit de l'Eglise par la connoissance de l'antiquité, & la comparaison des anciennes Liturgies, pour distinguer ce qui est essentiel, ce qui ne l'est pas, montrer quelle est l'intention de l'Eglise, & quel est le devoir du peuple dans cette sainte action, & le mettre en état d'y assister utilement, & de concourir à même fin avec le Prêtre. [ On pourroit se servir entr'autres du Traité de la Liturgie par M. Bocquillot. ]

4°. Tout le reste de l'Office doit aussi être expliqué, afin que le peuple connoisse les Prières publiques où il doit assister, qu'il les honore, qu'il s'y affectionne.

5°. Les cérémonies du Bapême & de tous les autres Sacremens, des Enterremens, de l'Eau-Bénite, de la Consécration des Autels & des Eglises, de la Bénédiction des Cloches.

6°. L'année Ecclésiastique, ce que c'est que l'Avent, le Carême, les Quatre-Tems, les Fêtes principales, les Dimanches, les jours de Féries, le devoir des Chrétiens en chaque état. Voilà bien des choses à enseigner avant que d'en venir aux questions scholastiques, aux pensées mystiques, & aux allusions ingénieuses.

V. J.

1°. La Morale fournit encore plus de matière.

Il n'y en a point de partie qui ne doive être prêchée soigneusement. Un Prédicateur se doit regarder comme un véritable Professeur de Morale, & n'être point content qu'il n'en ait composé un cours entier, & qu'il ne l'ait enseigné plusieurs fois. La méthode de l'Ecole peut lui servir pour préparer les matériaux, & l'assurer qu'il n'a rien omis; mais il ne doit point en parler publiquement, ni s'y attacher pour prêcher chaque partie dans l'ordre où il l'aura étudiée. Qu'il s'accommode à l'occasion des Evangiles que l'Office lui fournit, ou des autres lectures de l'Ecriture Sainte. Il aura donc des Sermons pour montrer la nécessité de la Morale, & il en tirera les preuves du commencement des Proverbes & des autres lieux de l'Ecriture qui exhortent à l'étude de la Sagesse. C'est un des plus importans sujets; puisque la plus grande source de la corruption vient de ce que la plupart des gens ne s'avisent pas même qu'il y ait une morale, ni qu'il faille faire des réflexions sur leur conduite. Ils vivent au hazard, & suivent aveuglément leurs passions, sans songer même s'il y a des passions, ni si elles sont bonnes ou mauvaises; ou s'ils croient que l'on peut régler sa vie, ils croient que cela ne convient qu'à des Religieux.

2°. Il faut traiter en ce lieu la fin dernière, le Souverain bien, la Béatitude; montrer en général la nécessité d'une fin où se rapportent toutes les actions de la vie, comme chacun à son but particulier, que cette fin ne doit être que Dieu, & qu'il n'y a point d'autre Béatitude que sa possession. Ce sujet comprendroit plusieurs Sermons, un pour montrer que le bonheur ne consiste pas dans les richesses, un autre contre le plaisir, ainsi du reste: un autre ou plusieurs pour montrer en quoi il consiste dans cette vie & dans l'autre.

3°. On pourroit traiter des Loix, de la nécessité de sçavoir les Loix & de les observer, & à proportion de tout ce que traitent les Théologiens en Morale, choisissant ce qui est de pratique, & se gardant bien de le traiter à leur manière.

4°. Les vertus qui feroient la principale & la plus ample matière. On pourroit se servir de l'énumération que S. Thomas en a faite dans sa Seconde-Secondé, sans s'attacher à sa méthode ni à ses divisions, choisissant dans l'Écriture & dans les Pères ce qui paroît de plus fort & de plus touchant sur chacune. Le traité de chaque vertu emporte par nécessité le traité du Vice qui lui est contraire.

5°. Les Passions qu'il faudroit aussi traiter chacune en particulier; faisant voir leur nature, leur cause & leurs effets. Mais ce qui serviroit le plus, seroit de bien observer les hommes, pour étudier leurs passions sur le naturel. Voilà ce que j'appelle un cours de Morale que le Prédicateur tiendroit toujours prêt pour servir aux occasions, sans se mettre en peine d'observer aucun ordre entre les Sermons. Par exemple, après avoir parlé le premier Dimanche de Carême, des Tentations, qui sont les obstacles des Vertus, il ne laisseroit pas de parler le Lundi du Jugement, qui fera voir notre véritable fin, & le Mardi de l'Envie, qui est une passion. Il n'importe nullement de sçavoir la Morale par méthode, parce qu'on ne doit pas l'apprendre pour en discourir, mais pour la pratiquer, & on ne la pratique pas par méthode. Il faut suivre plutôt les rencontres de la vie. Cette méthode d'Aristote & des Théologiens modernes ne sert de rien pour toucher les cœurs; aussi n'en voyons-nous point de semblables dans les livres Moraux de l'Écriture; mais nous y voyons toutes

les maximes utiles pour la conduite de la vie, renfermées dans des Sentences courtes & revêtues d'images vives, & de comparaisons ingénieuses pour les faire mieux retenir.

[Ce qui n'empêche pas qu'on ne s'arrête, quand il est besoin, sur une même vérité, lorsqu'elle est d'une grande importance, & qu'elle a des préjugés contre elle. S. Chrisostôme a parlé longtems de suite contre les Juremens & les Danes; S. Augustin contre le schisme des Donatistes, les erreurs des Pélagiens & les dissolutions qui se faisoient sur les tombeaux des martyrs. Bien des gens croyent aujourd'hui qu'ils ont droit à l'absolution par cette seule raison qu'ils se sont confessés, que tout Confesseur est bon, pourvu qu'il soit approuvé, qu'il est permis de désirer & de chercher les meilleurs bénéfices, ceux mêmes qui sont à charge d'ames. On confond le desir avec la vocation, & la présomption avec le zèle. Là-dessus on doit instruire, prouver, inculquer, tonner; ce qui ne se fait pas en un mot.

Cependant comme la variété a des avantages, & qu'elle délasse l'esprit, il est facile de rappeler souvent les grandes vérités qu'on veut persuader, & qu'on a déjà bien développées, sans s'éloigner de cette variété. Les vérités sont unies entre elles, & par conséquent elles se frayent le chemin les unes aux autres. S. Augustin veut-il parler contre les Pélagiens? il les trouve partout. De même, voudra-t-on montrer qu'il y a peu de bons Chrétiens? tout conduira à cette vérité, quand on auroit à parler sur la sainte Trinité, le culte des Images ou l'Eau bénite. Le Pere a peu d'adorateurs en esprit & en vérité; le Fils a peu de membres saints; saint Esprit est banni de la plupart des cœurs. En vain on honore les Images si on efface en soi l'Image de la Divinité. L'eau bénite ne sert de

rien, si par une vie toute payenne, on éloigne de soi la bénédiction de Dieu. Il est vrai que pour passer ainsi naturellement d'une vérité à une autre, il faut s'être rendu la vérité familière. Mais à qui le sera-t-elle, si elle ne l'est pas à ceux qui la prêchent ? ]

## V I I.

C'est peu pour la Morale, de préparer les matériaux, si on ne sçait les mettre en œuvre ; les preuves doivent être tirées du bon sens, de l'expérience, & des choses connues de la vie. Il faut, autant qu'il se peut, profiter des préjugés qui sont déjà dans l'esprit de l'Auditeur, sans se mettre en peine de remonter aux premiers principes, ni d'employer les meilleures raisons, si l'on voit que les moindres fassent plus d'effet. Il faut toujours aller par le chemin le plus court au but, qui est de convertir.

Mais le principal dans la Morale, c'est de toucher, ce qui ne se peut faire que par des images qui saisissent vivement l'imagination, & par des figures qui remuent les passions. On en trouve beaucoup plus dans l'Écriture Sainte, particulièrement dans les Prophètes, que dans quelques autres livres que ce soit. On y peut apprendre à ne se point servir des propositions générales qui ne donnent que des idées confuses ; mais des propositions singulières & individuelles, & à représenter les choses plutôt que de les nommer. Le Bœuf connoît celui qui l'a acheté, & l'Âne connoît l'étable de son maître ; mais Israël ne me connoît point. C'est ainsi que parle Isaïe. Nous aurions plutôt dit : Israël est plus méconnoissant que les bêtes. Au lieu de dire : Babilone étoit superbe & enflée de sa prospérité, le Prophète la représente comme une femme, & lui parle ainsi : Écoute, délicate, qui demourois en assu-

ramée, & disois en toi-même : Je suis, & il n'y a personne que moi, je ne suis ni veuve ni stérile. Sans nommer l'orgueil, il le peint parfaitement, montrant les pensées qu'il inspire. C'est là le grand secret pour rendre le discours touchant, de mettre les choses singulières devant les yeux, & faire souvent parler divers personnages ; [ mais pourvu qu'en même tems on pratique soi-même les vertus qu'on prêche aux autres, qu'on parle plus par les mouvemens du cœur que par ceux de l'esprit, qu'on soit ardent pour le salut des âmes, & mort à tout desir des louanges : qualités rares qui ne se trouvent que dans les Ministres bien appelés, & dont la vie répond à la sainteté de leur ministère. ]

## V I I I.

Le moyen le plus sûr pour persuader la Mortale, est de faire aimer la vertu. Or il n'y a point d'esprit si mal fait à qui on ne la rendit aimable, si on sçavoit la présenter du bon côté. Il n'y a point d'homme qui ne soit sensible à la justice, à la libéralité, à la valeur : s'il ne les sent pas en lui-même, du moins il les aime dans les autres par le bien qu'il en reçoit, & il ressent le mal que lui fait le vice contraire ; & si on examine bien, on trouvera que ce qui rend les vertus terribles & fâcheuses à la plupart des hommes, c'est les fausses idées qu'ils en ont. Ils ne voyent dans la tempérance que de la contrainte & de l'ennui ; le mépris des richesses leur paroît inséparable de la pauvreté & de la misère. Il faut donc détruire ces fausses idées, & faire connoître la vertu pour ce qu'elle est. Au contraire il faut rendre bien sensible la laideur & la misère des vices par les expériences ordinaires de toute la vie, & faire toucher au doigt que tout ce qui nous afflige & nous incommode, ne vient que

de nos vices & de ceux des autres. Surtout il faut s'attacher à de certaines vertus communément moins estimées, comme la patience & l'humilité, & montrer combien il est déraisonnable de les souhaiter dans les autres, & de ne pas travailler à les acquérir nous mêmes. Or comme en parlant en public on a toutes sortes de gens à persuader, il faut étudier dans les conversations particulières les différens esprits des hommes, pour voir les diverses manières dont les vérités sont reçues, & les différens tours qui les fait entrer dans les esprits. Il faut observer les objections les plus ordinaires, & mêler tout cela dans le Discours public, afin que ce qui ne fera pas d'impression sur l'un, en fasse sur l'autre, ou qu'une seconde preuve touche celui qui n'aura pas été attentif à la première. C'est pourquoi le Prédicateur accoutumé à instruire ou à exhorter en particulier des malades ou d'autres personnes, comme un Pasteur y est obligé par sa charge, est bien plus propre à persuader, que celui qui fait des Sermons dans son cabinet, & les récite en Chaire.

Ceux qui ne sont pas assez raisonnables pour goûter ces nobles idées de la vertu, ont besoin de crainte & d'espérance. En un mot, il faut les prendre par leurs passions, & c'est à cela que servent principalement ces vives images & ces grandes figures dont j'ai parlé; mais il faut prendre garde qu'elles soient sérieuses. Si elles paroissent étudiées, & si l'on peut remarquer la moindre affectation dans les pensées, l'élocution, le geste & la voix, elles ne sont point naturelles; & il en est de même, si les images sont tirées de trop loin, soit dans la nature, soit dans l'histoire; ce qui fait qu'un grand nombre d'expressions de l'Écriture ne sont point à notre usage à cause de la diversité des tems & des mœurs: or personne n'est

touché de ce qu'il n'entend pas.

## I X.

La plus grande difficulté de la Prédication est de faire que l'auditeur s'intéresse aux vérités dont on lui parle, qui n'ont rien de sensible, de palpable & de matériel, rien qui serve au temporel & à la vie présente; car il ne seroit pas difficile de toucher des gens à qui l'on proposeroit de l'argent ou des plaisirs; mais tout ce qui ne regarde que l'ame & la vie future, semble fort creux à la plupart des hommes, ou du moins fort éloigné. Il est donc besoin d'une éloquence très-solide & très-puissante pour les élever au-dessus des sens, les faire converser avec les Esprits, & les transporter en l'autre monde. Le respect de la Religion nuit encore en quelque manière; il n'est pas permis d'interrompre le Prédicateur, ni de lui faire des objections. Il semble qu'il n'importe pas aussi d'être persuadé de ce qu'il dit, & que la qualité de Prédicateur n'est pas une preuve qu'il le soit lui-même. Comme ceux qui n'entendent pas le Latin, répondent à la Messe & aux Oraisons aussi-bien que les autres, & que ceux qui l'entendent, y répondent le plus souvent sans penser à ce qu'ils disent, on s'est accoutumé à regarder tout ce qui se fait à l'Eglise comme des cérémonies, & tout ce qui s'y dit comme des formules qu'il faut répéter, sans se soucier de les entendre, & sans les prendre au pied de la lettre, si on les entend; comme on ne prend pas à la rigueur ces formules usitées dans les actes public de la Justice & d'autres affaires. Ainsi c'est une raison à plusieurs de ne pas croire qu'une maxime soit exactement vraie, lorsqu'elle n'a été ouïe qu'au Sermon. Ainsi c'est toujours une dévotion de s'ennuyer au Sermon comme aux Vêpres

& aux autres parties de l'Office, pourvu que l'on y assiste assidûment avec une contenance modeste; témoin ces bonnes femmes qui disent leur Chapelet pendant que l'on prêche. De-là vient encore qu'il est si ordinaire d'y dormir; car on ne dort guères quand on croit avoir un intérêt considérable à ce qui se dit.

Pour réveiller les Chrétiens & les tirer de cette indifférence, il faut leur ramener souvent les grands principes: Croyez-vous un Dieu, un Jugement, un Enfer? Soyez donc dans le respect continuel devant ce Dieu tout-puissant, ne faites rien que vous ne puissiez soutenir devant ce Juge. Il faut joindre aussi toutes les vérités de pratique si difficiles à persuader, avec les vérités spéculatives dont on convient si aisément, & en faire voir la liaison nécessaire: Vous ne croiriez pas être Chrétien, si vous doutiez que Jesus-Christ ne fût la sagesse Eternelle; ne croyez pas non plus qu'il soit permis de douter que la pauvreté ne vaille mieux que les richesses, qu'il ne faille porter la croix, renoncer à soi-même, aimer ses ennemis, & ainsi du reste: ne vous flattez point du titre & de la profession de Chrétien, puisqu'il est inutile sans les œuvres.

Il n'y a que deux sortes de gens sur qui ces sortes de raisonnemens ne fassent pas grand effet; ou les libertins qui ne conviennent pas du principe, ou des esprits si courts & si légers, qu'ils aient peine à y joindre les conséquences. Or comme la force de l'exemple & de la coutume sont les plus grands obstacles à ces vérités, il faut insister souvent sur ces maximes de l'Évangile: Que très-peu de gens se sauvent; que le monde est ennemi de Jesus-Christ; qu'il n'y a pas de milieu entre la voie étroite & la voie large; qu'il faut être Saint ou damné; [qu'ou

n'entre dans le Ciel que par la porte de l'innocence ou de la pénitence ; qu'on ne détruit les vices que par de grands efforts, que la vie chrétienne est une vie de foi, de combat, de renoncement à soi-même & aux maximes du siècle ; que pour la mener, il faut être prévenu & soutenu par une grace puissante & persévérante, qu'on n'obtient que par le moyen de la prière ; insistant souvent sur la playe horrible & profonde que le péché a fait à l'homme, sur la nature & les effets de la justice chrétienne, & sur la force invincible, *insuperabilem*, dit saint Augustin, de la grace de Jesus-Christ. Toutes ces vérités doivent être développées & revenir souvent dans les Prônes & les Sermons, comme étant la baze qui doit soutenir toutes les autres instructions & les rendre utiles. ]

Il y a beaucoup plus de gens capables d'être touchés des exemples, que des raisons, joint que le mélange des faits & des narrations, rend le discours fort agréable, & délasse ceux qui sont les plus attentifs au raisonnement. Je voudrois mêler souvent des exemples & des histoires des Saints, les tirant tant que je pourrois de l'Ecriture, & y observant les règles suivantes. 1°. Choisir entre les Histoires les plus approuvées & les plus sûres, & éviter avec grand soin tout ce qui tient tant soit peu de l'apocryphe, comme étant indigne de la gravité de la Chaire. 2°. Choisir des exemples les plus imitables, & laisser ce qui ne peut produire qu'une admiration stérile. 3°. Rendre ces exemples bien sensibles ; montrant que les Saints étoient des hommes de chair & d'os comme nous ; que le monde étoit de leur tems ce qu'il est présentement ; qu'ils avoient les mêmes tentations & les mêmes difficultés, ou des plus grandes ; &

qu'ils ne se font faits Saints qu'à force de prier ; de se mortifier , & de se vaincre eux-mêmes ; qu'ils n'avoient pas un autre Evangile ni d'autres Sacremens ; qu'ils ont été seulement plus fidèles à leur devoir. 4°. Montrer quelquefois leur défaut , & même leurs fautes , pour consoler les pécheurs & les foibles , & persuader d'autant plus cette vérité , que leurs vertus n'étoient que des effets de la Grace.

Outre les exemples particuliers , il est bon de représenter souvent les mœurs de tous les Chrétiens des premiers siècles , & particulièrement de certains Ordres , comme des Moines & des Vierges.

## X.

A propos de ces exemples , il faut dire un mot des Panégyriques ; c'est le genre de Sermons où il s'en fait le plus de fades & d'ennuyeux , & où il se dit le plus de choses indignes de la Chaire. Cela vient , ce me semble , de ce que l'on se croit obligé à ne parler que du Saint. Or il y a bien des Saints fort illustres dont on sçait fort peu la Vie , & on ne sçait rien de bien authentique de plusieurs que la dévotion des peuples a rendu fort célèbres , comme saint Nicolas , saint Georges , saint Christophe , sainte Catherine , sainte Marguerite & d'autres. On en sçait très peu de choses , & communes à plusieurs. C'est un Martyr , c'est une Vierge , ils ont fait plusieurs miracles ; c'est tout ce qu'on en sçait. Cependant il faut remplir un Sermon d'une heure. On se jette sur les belles pensées & sur les grands mots. Il est bien vrai que l'Eglise en instituant des Fêtes en l'honneur des Saints , a voulu nous exciter à les imiter , mais elle a voulu aussi les honorer , en faisant du jour de leur mort un jour de Fête ; c'est-à-dire , un jour de joie semblable au Diman-

che, où les Chrétiens s'assemblent pour prier, chanter les Pſeaumes, lire la ſainte Ecriture, aſſiſter au Sacrifice, y ſacrifier & communier; en un mot, pour vacquer aux exercices ſpirituels. Mais il ne faut pas ſe donner la gêne, pour faire que tous ces exercices ne ſe rapportent qu'au Saint, & ne regardent que lui. Les Saints ne laiſſent pas d'être honorés, quoiqu'on n'ait pas toujours leur nom à la bouche, pourvu que leur mémoire nous excite à louer Dieu.

On peut donc prêcher à leur Fête ce que l'on prêcheroit un Dimanche, expliquer l'Evangile du jour, & traiter quelque point de Morale; & il faut bien en uſer ainſi, lorsqu'on ne ſçait point le particulier de l'hiſtoire, ſi l'on veut dire quelque choſe, ou bien louer en général leur Ordre de Martyr, de Prêtre, de Vierge. Enfin, il faut ſe ſouvenir toujours de la majeſté de l'Evangile & de la Prédication, pour ne pas croire qu'il ſoit permis de débiter dans la Chaire de Vérité des hiſtoires qui ne ſoutiendroient pas la censure des habiles gens, ou de vains Diſcours ſemblables à ceux des anciens Sophiſtes qui ne cherchoient qu'à amuſer agréablement le peuple.

8 Decembre 1688.